John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
184.9
v. 11

JULIE,

OU

LA NOUVELLE HÉLOISE.

TOME QUATRIÈME.

LA NOUVELLE HÉLOISE,

OU

LETTRES

DE DEUX AMANS

HABITANS

D'une petite Ville au pied des Alpes :

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par J. J. ROUSSEAU.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée de Figures en taille douce, & d'une Table des Matieres.

TOME IV.

A NEUCHATEL,

Et se trouve

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIV.

ADAMS1647.9
v.4

LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS

D'UNE PETITE VILLE

AU PIED DES ALPES.

LETTRE PREMIERE.

DE MILORD ÉDOUARD

A SAINT-PREUX.

JE vois par vos deux dernières lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux-là, apparemment la première que vous m'ayez écrite à l'armée, & dans laquelle étoit l'explication des chagrins secrets de Madame de Wolmar. Je n'ai

point reçu cette lettre, & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un courier qui nous a été enlevé. Répétez-moi donc, mon ami, ce qu'elle contenoit; ma raiſon s'y perd, & mon cœur s'en inquiette : car encore une fois, ſi le bonheur & la paix ne ſont pas dans l'âme de Julie, où ſera leur aſyle ici-bas?

Raſſurez-la ſur les riſques auxquels elle me croit expoſé; nous avons affaire à un ennemi trop habile pour nous en laiſſer courir. Avec une poignée de monde, il rend toutes nos forces inutiles, & nous ôte par-tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous ſommes confians, nous pourrions bien lever les difficultés inſurmontables pour de meilleurs Généraux, & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous paierons cher nos premiers ſuccès, & que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandres. Nous avons en tête un grand Capitaine; ce n'eſt pas tout; il a la confiance de ſes troupes, & le ſoldat François, qui compte ſur ſon Général,

eſt invincible. Au contraire, on en a ſi bon marché, quand il eſt commandé par des courtiſans qu'il mépriſe, & cela arrive ſi ſouvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de Cour & l'occaſion, pour vaincre à coup ſûr la plus brave nation du continent. Ils le ſavent fort bien eux-mêmes. Milord Marlboroug, voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un ſoldat pris à Blenheim (1), lui dit: s'il y eût eu cinquante-mille hommes comme toi à l'armée Françoiſe, elle ne ſe fût pas ainſi laiſſé battre. Eh morbleu! répartit le grenadier, nous avions aſſez d'hommes comme moi; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande a préſent l'armée de France & manque à la nôtre; mais nous ne ſongeons guère à cela.

Quoi qu'il en ſoit, je veux voir les manœuvres du reſte de cette campagne,

(1) C'eſt le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochſtet.

& j'ai réſolu de reſter à l'armée juſqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce délai. La ſaiſon étant trop avancée pour traverſer les monts, nous paſſerons l'hiver où vous êtes, & n'irons en Italie qu'au commencement du printems. Dites à M. & Mde de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement pour jouir à mon aiſe du touchant ſpectacle que vous décrivez ſi bien, & pour voir Madame d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire avec le même ſoin, & vous me ferez plus de plaiſir que jamais. Mon équipage a été pris, & je ſuis ſans livres; mais je lis vos lettres.

LETTRE II.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

QUELLE joie vous me donnez en m'annonçant que nous paſſerons l'hiver à Clarens ! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre ſéjour à l'armée ! Ce qui me déplaît ſur-tout, c'eſt de voir clairement qu'avant notre ſéparation le parti de faire la campagne étoit déjà pris, & que vous ne m'en voulûtes rien dire. Milord, je ſens la raiſon de ce myſtère & ne puis vous en ſavoir bon gré. Me mépriſeriez-vous aſſez pour croire qu'il me fût bon de vous ſurvivre, où m'avez-vous connu des attachemens ſi bas que je les préfere à l'honneur de mourir avec mon ami? Si je ne méritois pas de vous ſuivre, il falloit me laiſſer à Londres : vous m'auriez moins offenſé que de m'envoyer ici.

Il eſt clair par la dernière de vos lettres qu'en effet une des miennes s'eſt perdue, & cette perte a dû vous rendre les deux lettres ſuivantes fort obſcures à bien des égards; mais les éclairciſſemens néceſſaires pour les bien entendre viendront à loiſir. Ce qui preſſe le plus à préſent, eſt de vous tirer de l'inquiétude où vous êtes ſur le chagrin ſecret de Madame de Wolmar.

Je ne vous redirai point la ſuite de la converſation que j'eus avec elle après le départ de ſon mari. Il s'eſt paſſé depuis bien des choſes qui m'en ont fait oublier une partie, & nous la reprîmes tant de fois durant ſon abſence, que je m'en tiens au ſommaire pour épargner des répétitions.

Elle m'apprit donc que ce même époux qui faiſoit tout pour la rendre heureuſe, étoit l'unique auteur de toute ſa peine, & que, plus leur attachement mutuel étoit ſincère, plus il lui donnoit à ſouffrir. Le diriez-vous, Milord? Cet homme ſi ſage, ſi raiſonnable, ſi loin

de toute espèce de vice, si peu soumis aux passions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, &, dans l'innocence d'une vie irreprochable, il porte au fond de son cœur l'affreuse paix des méchans. La réflexion qui naît de ce contraste augmente la douleur de Julie, & il semble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoître l'Auteur de son être, s'il avoit plus de motifs pour le craindre, ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable appaise sa conscience aux dépens de sa raison, que l'honneur de penser autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatise, cette erreur au moins se conçoit; mais, poursuit-elle en soupirant, pour un si honnête homme & si peu vain de son savoir, c'étoit bien la peine d'être incrédule!

Il faut être instruit du caractère des deux époux; il faut les imaginer concentrés dans le sein de leur famille, & se tenant l'un à l'autre lieu du reste de l'univers; il faut connoître l'union qui règne entre eux dans tout le reste, pour

concevoir combien leur différend ſur ce ſeul point eſt capable d'en troubler les charmes. M. de Wolmar, élevé dans le rite grec, n'étoit pas fait pour ſupporter l'abſurdité d'un culte auſſi ridicule. Sa raiſon, trop ſupérieure à l'imbécile joug qu'on lui vouloit impoſer, le ſecoua bientôt avec mépris; & rejettant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité ſi ſuſpecte, forcé d'être impie, il ſe fit Athée.

Dans la ſuite, ayant toujours vécu dans des pays catholiques, il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la foi Chrétienne par celle qu'on y profeſſe. Il n'y vit d'autre religion que l'intérêt de ſes Miniſtres. Il vit que tout y conſiſtoit encore en vaines ſimagrées, plâtrées un peu plus ſubtilement par des mots qui ne ſignifioient rien; il s'apperçut que tous les *honnêtes gens* y étoient unanimement de ſon avis & ne s'en cachoient guères; que le Clergé même, un peu plus diſcrettement, ſe moquoit en ſecret de ce qu'il enſeignoit en public, & il m'a proteſté

ſouvent qu'après bien du tems & des recherches, il n'avoit trouvé de ſa vie que trois Prêtres qui cruſſent en Dieu (1). En voulant s'éclaircir de bonne-foi ſur ces matières, il s'étoit enfoncé dans les ténèbres de la métaphyſique où l'homme n'a d'autres guides que les ſyſtêmes qu'il y porte, & ne voyant par-tout que doutes & contradictions, quand enfin il eſt venu parmi des Chrétiens, il y eſt venu trop tard; ſa foi s'étoit déjà fermée à la vé-

(1) A Dieu ne plaiſe que je veuille approuver ces aſſertions dures & téméraires; j'affirme ſeulement qu'il y a des gens qui les font, & dont la conduite du clergé de tous les pays & de toutes les ſectes n'autoriſe que trop ſouvent l'indiſcrétion. Mais, loin que mon deſſein dans cette note ſoit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nettement mon propre ſentiment ſur ce point. C'eſt que nul vrai croyant ne ſauroit être intolérant ni perſécuteur. Si j'étois Magiſtrat, & que la loi portât peine de mort contre les Athées, je commencerois par faire brûler comme tel quiconque en viendroit dénoncer un autre.

rité ; ſa raiſon n'étoit plus acceſſible à la certitude ; tout ce qu'on lui prouvoit détruiſant plus un ſentiment qu'il n'en établiſſoit un autre, il a fini par combattre également les dogmes de toute eſpèce, & n'a ceſſé d'être Athée que pour devenir Sceptique.

Voilà le mari que le ciel deſtinoit à cette Julie en qui vous connoiſſez une foi ſi ſimple & une piété ſi douce : mais il faut avoir vécu auſſi familièrement avec elle que ſa couſine & moi, pour ſavoir combien cette âme tendre eſt naturellement portée à la dévotion. On diroit que rien de terreſtre ne pouvant ſuffire au beſoin d'aimer dont elle eſt dévorée, cet excès de ſenſibilité ſoit forcé de remonter à ſa ſource. Ce n'eſt point, comme Ste. Théreſe, un cœur amoureux qui ſe donne le change & veut ſe tromper d'objet ; c'eſt un cœur vraiment intariſſable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiſer, & qui porte ſes affections ſurabondantes au ſeul Être digne de les ab-

ſorber (1). L'amour de Dieu ne la détache point des créatures; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cauſe, en s'animant l'un par l'autre, en deviennent plus charmans & plus doux; & pour moi, je crois qu'elle ſeroit moins dévote, ſi elle aimoit moins tendrement ſon père, ſon mari, ſes enfans, ſa couſine, & moi-même.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que, plus elle l'eſt, moins elle croit l'être, & qu'elle ſe plaint de ſentir en elle-même une âme aride qui ne ſait point aimer Dieu. On a beau faire, dit-elle ſouvent, le cœur ne s'attache que par l'entremiſe des ſens ou de l'imagination qui les repréſente, & le moyen de voir ou d'ima-

(1) Comment! Dieu n'aura donc que les reſtes des créatures! Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain eſt ſi peu de choſe, que, quand on croit l'avoir rempli d'elles, il eſt encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

giner l'immenſité du grand Être (1)! Quand je veux m'élever à lui, je ne ſais où je ſuis; n'appercevant aucun rapport entre lui & moi, je ne ſens plus rien, je me trouve dans une eſpèce d'anéantiſſement; &, ſi j'oſois juger d'autrui par moi-même, je craindrois que les extaſes des myſtiques ne vinſſent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vuide.

Que faire donc, continue-t-elle, pour me dérober aux fantômes d'une raiſon qui s'égare? Je ſubſtitue un culte groſſier,

(1) Il eſt certain qu'il faut ſe fatiguer l'âme pour l'élever aux ſublimes idées de la Divinité: un culte plus ſenſible repoſe l'eſprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de piété qui le diſpenſent de penſer à Dieu. Sur ces maximes, les Catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs Légendes, leurs Calendriers, leurs Égliſes, de petits Anges, de beaux garçons & de jolies Saintes? L'enfant Jéſus entre les bras d'une mère charmante & modeſte, eſt en même tems un des plus touchans & des plus agréables ſpectacles que la dévotion Chrétienne puiſſe offrir aux yeux des Fidèles.

mais à ma portée, à ces sublimes contemplations qui passent mes facultés. Je rabaisse à regret la majesté divine ; j'interpose entre elle & moi des objets sensibles : ne la pouvant contempler dans son essence, je la contemple au moins dans ses œuvres, je l'aime dans ses bienfaits ; mais, de quelque maniere que je m'y prenne, au lieu de l'amour pur qu'elle exige, je n'ai qu'une reconnoissance intéressée à lui présenter.

C'est ainsi que tout devient sentiment dans un cœur sensible. Julie ne trouve dans l'Univers entier que sujets d'attendrissement & de gratitude. Par-tout elle apperçoit la bienfaisante main de la Providence ; ses enfans sont le cher dépôt qu'elle en a reçu ; elle recueille ses dons dans les productions de la terre ; elle voit sa table couverte par ses soins ; elle s'endort sous sa protection ; son paisible réveil lui vient d'elle ; elle sent ses leçons dans les disgraces, & ses faveurs dans les plaisirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui est cher, sont autant de nou-

veaux ſujets d'hommages : ſi le Dieu de l'Univers échappe à ſes foibles yeux ; elle voit par-tout le pere commun des hommes. Honorer ainſi ſes bienfaits ſuprêmes, n'eſt-ce pas ſervir, autant qu'on peut, l'Etre infini ?

Concevez, Mylord, quel tourment c'eſt de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre exiſtence, & ne peut partager l'eſpoir qui nous la rend chere ; de ne pouvoir avec lui ni bénir les œuvres de Dieu, ni parler de l'heureux avenir que nous promet ſa bonté ; de le voir inſenſible, en faiſant le bien, à tout ce qui le rend agréable à faire, & par la plus biſarre inconſéquence penſer en impie & vivre en Chrétien. Imaginez Julie à la promenade avec ſon mari ; l'une admirant, dans la riche & brillante parure que la terre étale, l'ouvrage & les dons de l'Auteur de l'Univers ; l'autre ne voyant en tout cela qu'une combinaiſon fortuite où rien n'eſt lié que par une force aveugle. Imaginez deux époux ſincèrement unis n'oſant, de peur de s'importuner mutuel-

lement, se livrer, l'un aux réflexions, l'autre aux sentimens que leur inspirent les objets qui les entourent, & tirer de leur attachement même le devoir de se contraindre incessamment. Nous ne nous promenons presque jamais Julie & moi, que quelque vûe frappante & pittoresque ne lui rappelle ces idées douloureuses. Hélas ! dit-elle avec attendrissement le spectacle de la Nature, si vivant, si animé pour nous, est mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, & dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'apperçoit qu'un silence éternel.

Vous qui connoissez Julie, vous qui savez combien cette âme communicative aime à se répandre, concevez ce qu'elle souffriroit de ces réserves, quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un si triste partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funestes s'élevent, malgré qu'elle en ait, à la suite de celle-là. Elle a beau vouloir rejetter ces terreurs involontaires, elles

reviennent la troubler à chaque inſtant. Quelle horreur pour une tendre épouſe d'imaginer l'Etre ſuprême vengeur de ſa divinité méconnue, de ſonger que le bonheur de celui qui fait le ſien doit finir avec ſa vie, & de ne voir qu'un réprouvé dans le pere de ſes enfans ! A cette affreuſe image, toute ſa douceur la garantit à peine du déſeſpoir, & la religion, qui lui rend amère l'incrédulité de ſon mari, lui donne ſeule la force de la ſupporter. Si le ciel, dit elle, ſouvent, me refuſe la converſion de cet honnête-homme, je n'ai plus qu'une grace à lui demander ; c'eſt de mourir la premiere.

Tel eſt, Mylord, la trop juſte cauſe de ſes chagrins ſecrets ; telle eſt la peine intérieure qui ſemble charger ſa conſcience de l'endurciſſement d'autrui, & ne lui devient que plus cruelle par le ſoin qu'elle prend de la diſſimuler. L'Athéiſme, qui marche à viſage découvert chez les Papiſtes, eſt obligé de ſe cacher dans tout pays où, la raiſon permettant de

croire en Dieu, la seule excuse des incrédules leur est ôtée. Ce système est naturellement désolant ; s'il trouve des partisans chez les grands & les riches qu'il favorise, il est par-tout en horreur au peuple opprimé & misérable, qui, voyant délivrer ses tyrans du seul frein propre à les contenir, se voit encore enlever, dans l'espoir d'une autre vie, la seule consolation qu'on lui laisse en celle-ci. Madame de Wolmar, sentant donc le mauvais effet que feroit ici le pyrrhonisme de son mari, & voulant sur-tout garantir ses enfans d'un si dangereux exemple, n'a pas eu de peine à engager au secret un homme sincère & vrai, mais discret, simple, sans vanité, & fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il est fâché d'être privé lui-même. Il ne dogmatise jamais, il vient au Temple avec nous, il se conforme aux usages établis ; sans professer de bouche une foi qu'il n'a pas, il évite le scandale, & fait sur le culte réglé par les loix tout ce que l'Etat peut exiger d'un citoyen.

Depuis près de huit ans qu'ils ſont unis, la ſeule Madame d'Orbe eſt du ſecret, parce qu'on le lui a confié. Au ſurplus, les apparences ſont ſi bien ſauvées, & avec ſi peu d'affectation, qu'au bout de ſix ſemaines paſſées enſemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le moindre ſoupçon, & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité ſur ce point, ſi Julie elle-même ne me l'eût appriſe.

Pluſieurs motifs l'ont déterminée à cette confidence. Premierement, quelle réſerve eſt compatible avec l'amitié qui règne entre nous ? N'eſt ce pas aggraver ſes chagrins à pure perte que s'ôter la douceur de les partager avec un ami ? De plus, elle n'a pas voulu que ma préſence fût plus long-tems un obſtacle aux entretiens qu'ils ont ſouvent enſemble, ſur un ſujet qui lui tient ſi fort au cœur. Enfin, ſachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a deſiré, du conſentement de ſon mari, que vous fuſſiez d'avance inſtruit de ſes ſentimens ; car

elle attend de votre ſageſſe un ſupplément à nos vains efforts, & des effets dignes de vous.

Le tems qu'elle choiſit pour me confier ſa peine m'a fait ſoupçonner une autre raiſon dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittoit; nous reſtions ſeuls; nos cœurs s'étoient aimés; ils s'en ſouvenoient encore; s'ils s'étoient un inſtant oubliés, tout nous livroit à l'opprobre. Je voyois clairement qu'elle avoit craint ce tête-à-tête & tâché de s'en garantir; & la ſcène de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui ſe défioit le moins de lui-même devoit ſeul s'en défier.

Dans l'injuſte crainte que lui inſpiroit ſa timidité naturelle, elle n'imagina point de précaution plus ſûre que de ſe donner inceſſamment un témoin qu'il fallût reſpecter; d'appeller en tiers le juge intégre & redoutable qui voit les actions ſecrettes & ſait lire au fond des cœurs. Elle s'environnoit de la Majeſté ſuprême; je voyois Dieu ſans ceſſe entre elle

& moi. Quel coupable desir eût pu franchir une telle sauve-garde ? Mon cœur s'épuroit au feu de son zèle, & je partageois sa vertu.

Ces graves entretiens remplirent presque tous nos tête-à-têtes durant l'absence de son mari, & depuis son retour nous les reprenons fréquemment en sa présence. Il s'y prête, comme s'il étoit question d'un autre ; &, sans mépriser nos soins, il nous donne souvent de bons conseils sur la maniere dont nous devons raisonner avec lui. C'est cela même qui me fait désespérer du succès ; car s'il avoit moins de bonne-foi, l'on pourroit attaquer le vice de l'âme qui nourriroit son incrédulité ; mais, s'il n'est question que de convaincre, où chercherons-nous des lumieres qu'il n'ait point eues & des raisons qui lui aient échappé ? Quand j'ai voulu disputer avec lui, j'ai vu que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déjà vainement épuisé par Julie, & que ma sécheresse étoit bien loin de cette éloquence du cœur & de cette

douce persuasion qui coule de sa bouche. Mylord, nous ne ramenerons jamais cet homme; il est trop froid & n'est point méchant : il ne s'agit pas de le toucher ; la preuve intérieure ou de sentiment lui manque, & celle-là seule peut rendre invincibles toutes les autres.

Quelque soin que prenne sa femme de lui déguiser sa tristesse, il la sent & la partage : ce n'est pas un œil aussi clairvoyant qu'on abuse. Ce chagrin dévoré ne lui en est que plus sensible. Il m'a dit avoir été tenté plusieurs fois de céder en apparence, & de feindre, pour la tranquilliser, des sentimens qu'il n'avoit pas ; mais une telle bassesse d'âme est trop loin de lui. Sans en imposer à Julie, cette dissimulation n'eût été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne-foi, la franchise, l'union des cœurs, qui console de tant de maux, se fût éclipsée entre eux. Étoit-ce en se faisant moins estimer de sa femme, qu'il pouvoit la rassurer sur ses craintes ? Au-lieu d'user de déguisement avec elle, il lui dit sincèrement ce

qu'il penſe ; mais il le dit d'un ton ſi ſimple, avec ſi peu de mépris des opinions vulgaires, ſi peu de cette ironique fierté des eſprits-forts, que ces triſtes aveux donnent bien plus d'affliction que de colère à Julie, & que, ne pouvant tranſmettre à ſon mari ſes ſentimens & ſes eſpérances, elle en cherche avec plus de ſoin à raſſembler autour de lui ces douceurs paſſageres auſquelles il borne ſa félicité. Ah ! dit-elle avec douleur, ſi l'infortuné fait ſon paradis en ce monde, rendons-le lui du moins auſſi doux qu'il eſt poſſible (1).

Le voile de triſteſſe dont cette oppoſition de ſentimens couvre leur union,

(1) Combien ce ſentiment plein d'humanité n'eſt-il pas plus naturel que le zèle affreux des perſécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incrédules, comme pour les damner dès cette vie, & ſe faire les précurſeurs des démons ! Je ne ceſſerai jamais de le redire ; c'eſt que ces perſécuteurs-là ne ſont point des croyans ; ce ſont des fourbes.

prouve mieux que toute autre chose l'invincible ascendant de Julie par les consolations dont cette tristesse est mêlée, & qu'elle seule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés, toutes leurs disputes sur ce point important, loin de se tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finissent toujours par quelque scène attendrissante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

Hier, l'entretien s'étant fixé sur ce texte, qui revient souvent quand nous ne sommes que nous trois, nous tombâmes sur l'origine du mal, & je m'efforçois de montrer que non-seulement il n'y avoit point de mal absolu & général dans le système des êtres, mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'il ne le semble au premier coup-d'œil, & qu'à tout prendre, ils étoient surpassés de beaucoup par les biens particuliers & individuels. Je citois à M. de Wolmar son propre exemple; &, pénétré du bonheur de sa situation, je la

peignois avec des traits si vrais, qu'il en parut ému lui-même. Voilà, dit-il en m'interrompant, les séductions de Julie. Elle met toujours le sentiment à la place des raisons, & le rend si touchant qu'il faut toujours l'embrasser pour toute réponse : ne seroit-ce point de son maître de Philosophie, ajouta-t-il en riant, qu'elle auroit appris cette maniere d'argumenter ?

Deux mois plutôt, la plaisanterie m'eût déconcerté cruellement; mais le tems de l'embarras est passé : je n'en fis que rire à mon tour; &, quoique Julie eût un peu rougi, elle ne parut pas plus embarrassée que moi. Nous continuâmes. Sans disputer sur la quantité du mal, Wolmar se contentoit de l'aveu qu'il fallut bien faire, que, peu ou beaucoup, enfin le mal existe; & de cette seule existence il déduisoit défaut de puissance, d'intelligence ou de bonté dans la premiere cause. Moi, de mon côté, je tâchois de montrer l'origine du mal physique dans la nature de la matiere; & du mal moral

dans

dans la liberté de l'homme. Je lui soutenois que Dieu pouvoit tout faire, hors de créer d'autres substances aussi parfaites que la sienne, & qui ne laissassent aucune prise au mal. Nous étions dans la chaleur de la dispute, quand je m'apperçus que Julie avoit disparu. Devinez où elle est, me dit son mari, voyant que je la cherchois des yeux. Mais, dis-je, elle est allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il; elle n'auroit point pris pour d'autres affaires le tems de celle-ci. Tout se fait, sans qu'elle me quitte; & je ne la vois jamais rien faire... Elle est donc dans la chambre des enfans?.. Tout aussi peu; ses enfans ne lui sont pas plus chers que mon salut. Hé bien! repris-je, ce qu'elle fait, je n'en sais rien; mais je suis très-sûr qu'elle ne s'occupe qu'à des soins utiles. Encore moins, dit-il froidement; venez, venez; vous verrez si j'ai bien deviné.

Il se mit à marcher doucement; je le suivis sur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet; elle étoit

fermée. Il l'ouvrit brusquement. Mylord, quel spectacle ! Je vis Julie à genoux; les mains jointes, & toute en larmes. Elle se leve avec précipitation, s'essuyant les yeux, se cachant le visage, & cherchant à s'échapper : on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laissa pas le tems de fuir. Il courut à elle dans une espèce de transport. Chere épouse ! lui dit-il en l'embrassant, l'ardeur même de tes vœux trahit ta cause. Que leur manque-t-il pour être efficaces? Va, s'ils étoient entendus, ils seroient bientôt exaucés. Ils le seront, lui dit-elle d'un ton ferme & persuadé; j'en ignore l'heure & l'occasion. Puissé-je l'acheter aux dépens de ma vie ! mon dernier jour seroit le mieux employé.

Venez, Mylord; quittez vos malheureux combats; venez remplir un devoir plus noble. Le sage préfere-t-il l'honneur de tuer des hommes aux soins qui peuvent en sauver un (1)?

(1) Il y avoit ici une grande lettre de M.

LETTRE III.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

QUOI! même après la séparation de l'armée, encore un voyage à Paris! Oubliez-vous donc tout-à-fait Clarens, & celle qui l'habite? Nous êtes-vous moins cher qu'à Mylord Hyde? Etes-vous plus néceſſaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici? Vous nous forcez à faire des vœux oppoſés aux vôtres, & vous me faites ſouhaiter d'avoir du crédit à la cour de France pour vous empêcher d'obtenir les paſſe-ports que vous en attendez. Contentez-vous, toutefois : allez voir votre digne compatriote. Malgré lui,

---

lord Edouard à Julie. Dans la ſuite, il ſera parlé de cette lettre; mais pour de bonnes raiſons j'ai été forcé de la ſupprimer.

malgré vous, nous ſerons vengés de cette préférence, &, quelque plaiſir que vous goûtiez à vivre avec lui, je ſais que, quand vous ſerez avec nous, vous regretterez le tems que vous ne nous aurez pas donné.

En recevant votre lettre, j'avois d'abord ſoupçonné qu'une commiſſion ſecrette... quel plus digne méditateur de paix?..... Mais les Rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux? Oſent-ils écouter la vérité? Savent-ils même honorer le vrai mérite?... Non, non, cher Edouard, vous n'êtes pas fait pour le miniſtère, & je penſe trop bien de vous pour croire que, ſi vous n'étiez pas né Pair d'Angleterre, vous le fuſſiez jamais devenu.

Viens, ami, tu ſeras mieux à Clarens qu'à la Cour. O quel hiver nous allons paſſer tous enſemble, ſi l'eſpoir de notre réunion ne m'abuſe pas! Chaque jour la prépare, en ramenant ici quelqu'une de ces âmes privilégiées qui ſont ſi cheres l'une à l'autre, qui ſont ſi dignes de s'ai-

mer, & qui ſemblent n'attendre que vous pour ſe paſſer du reſte de l'univers. En apprenant quel heureux haſard a fait paſſer ici la partie adverſe du Baron d'Etange, vous avez prévu tout ce qui devoit arriver de cette rencontre & ce qui eſt arrivé réellement (1). Ce vieux plaideur, quoiqu'inflexible & entier preſque autant que ſon adverſaire, n'a pu réſiſter à l'aſcendant qui nous a ſubjugués. Après avoir vu Julie, après l'avoir entendue, après avoir converſé avec elle, il a eu honte de plaider contre ſon pere. Il eſt parti pour Berne ſi bien diſpoſé, & l'accommodement eſt actuellement en ſi bon train, que ſur la derniere lettre du Baron nous l'attendons de retour dans peu de jours.

Voilà ce que vous aurez déja ſû par

---

1) On voit qu'il manque ici pluſieurs lettres intermédiaires, ainſi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le lecteur dira qu'on ſe tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omiſſions, & je ſuis tout-à-fait de ſon avis.

M. de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne savez point encore, c'est que Madame d'Orbe, ayant enfin terminé ses affaires, est ici depuis Jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de son amie. Comme j'étois prévenu du jour de son arrivée, j'allai au devant d'elle à l'insçu de Madame de Wolmar, qu'elle vouloit surprendre, &, l'ayant rencontrée au-deçà de Lutri, je revins sur mes pas avec elle.

Je la trouvai plus vive & plus charmante que jamais, mais inégale, distraite, n'écoutant point, répondant encore moins, parlant sans suite & par saillies, enfin livrée à cette inquiétude dont on ne peut se défendre sur le point d'obtenir ce qu'on a fortement desiré. On eût dit à chaque instant qu'elle tremblait de retourner en arrière. Ce départ, quoique long-tems différé, s'était fait si à la hâte, que la tête en tournoit à la maitresse & aux domestiques. Il régnoit un désordre risible dans le menu bagage qu'on amenoit. A mesure que la femme-

de-chambre craignoit d'avoir oublié quelque chose, Claire assuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du carrosse; & le plaisant, quand on y regarda, fut qu'il ne s'y trouva rien du tout.

Comme elle ne vouloit pas que Julie entendît sa voiture, elle descendit dans l'avenue, traversa la cour en courant comme une folle, & monta si précipitamment, qu'il fallut respirer après la premiere rampe avant d'achever de monter. M. de Volmar vint au-devant d'elle; elle ne put lui dire un seul mot.

En ouvrant la porte de la chambre, je vis Julie assise vers la fenêtre, & tenant sur ses genoux la petite Henriette, comme elle faisoit souvent. Claire avoit médité un beau discours à sa maniere, mêlé de sentiment & de gaieté; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, le discours, la gaieté, tout fut oublié; elle vôle à son amie, en s'écriant avec un emportement impossible à peindre: Cousine, toujours, pour toujours, jusqu'à la mort! Henriette, appercevant sa mere,

ſaute & court au-devant d'elle en criant auſſi : *Maman! Maman!* de toute ſa force, & la rencontre ſi rudement que la pauvre petite tomba du coup. Cette ſubite apparition, cette chûte, la joie, le trouble ſaiſirent Julie à tel point, que s'étant levée, en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle ſe laiſſa retomber & ſe trouva mal. Claire, voulant relever ſa fille, voit pâlir ſon amie, elle héſite, elle ne ſait à laquelle courir. Enfin, me voyant relever Henriette, elle s'élance pour ſecourir Julie défaillante, & tombe ſur elle dans le même état.

Henriette, les appercevant toutes deux ſans mouvement, ſe mit à pleurer & pouſſer des cris qui firent accourir la Fanchon ; l'une court à ſa mere, l'autre à ſa maitreſſe. Pour moi, ſaiſi, tranſporté, hors de ſens, j'errois à grands pas par la chambre ; ſans ſavoir ce que je faiſois avec des exclamations interrompues, & dans un mouvement convulſif dont je n'étois pas le maître. Volmar lui-même, le froid Wolmar ſe ſentit

ému. O ſentiment ! ſentiment ! douce vie de l'âme, quel eſt le cœur de fer que tu n'as jamais touché ? quel eſt l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes ? Au-lieu de courir à Julie, cet heureux époux ſe jeta ſur un fauteuil, pour contempler avidement ce raviſſant ſpectacle. Ne craigez rien, dit-il, en voyant notre empreſſement. Ces ſcènes de plaiſir & de joie n'épuiſent un inſtant la Nature, que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle ; elles ne ſont jamais dangereuſes. Laiſſez-moi jouir du bonheur que je goûte, & que vous partagez. Que doit-il être pour vous ? Je n'en connus jamais de ſemblable, & je ſuis le moins heureux des ſix.

Milord, ſur ce premier moment, vous pouvez juger du reſte. Cette réunion excita, dans toute la maiſon, un retentiſſement d'allégreſſe, & une fermentation qui n'eſt pas encore calmée. Julie, hors d'elle-même, étoit dans une agitation où je ne l'avois jamais vue ; il fut impoſſible de ſonger à rien de toute la journée,

qu'à ſe voir & s'embraſſer ſans ceſſe, avec de nouveaux tranſports. On ne s'aviſa pas même du ſallon d'Apollon : le plaiſir étoit par-tout, on n'avoit pas beſoin d'y ſonger. A peine le lendemain eut-on aſſez de ſang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar, tout ſeroit allé de travers : chacun ſe para de ſon mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en falloit pour les amuſemens. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire; il y règnoit une confuſion qui la rendoit touchante, & le déſordre en faiſoit le plus bel ornement.

La matinée ſe paſſa à mettre Madame d'Orbe en poſſeſſion de ſon emploi d'intendante ou de maitreſſe-d'hôtel, & elle ſe hâtoit d'en faire les fonctions, avec un empreſſement d'enfant, qui nous fit rire. En entrant pour dîner dans le beau ſallon, les deux Conſines virent de tous côtés leurs chiffres unis, & formés avec des fleurs. Julie devina dans l'inſtant d'où venoit ce ſoin ; elle m'em-

braſſa dans un ſaiſiſſement de joie. Claire, contre ſon ancienne coutume, héſita d'en faire autant. Wolmar lui en fit la guerre; elle prit, en rougiſſant, le parti d'imiter ſa couſine. Cette rougeur, que je remarquai trop, me fit un effet que je ne ſaurois dire; mais je ne me ſentis pas dans ſes bras ſans émotion.

L'après-midi, il y eut une belle collation dans le gynécée, où, pour le coup, le maître & moi fûmes admis. Les hommes tirèrent au blanc une miſe donnée par Madame d'Orbe. Le nouveau venu l'emporta, quoique moins exercé que les autres; Claire ne fut pas la dupe de ſon adreſſe. Hanz lui-même ne s'y trompa pas, & refuſa d'accepter le prix; mais tous ſes camarades l'y forcèrent, & vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

Le ſoir, toute la maiſon augmentée de trois perſonnes, ſe raſſembla pour danſer. Claire ſembloit parée par la main des Grâces; elle n'avoit jamais été ſi brillante que ce jour-là. Elle danſoit, elle

cauſoit, elle rioit, elle donnoit ſes ordres; elle ſuffiſoit à tout. Elle avoit juré de m'excéder de fatigue, & après cinq ou ſix contre-danſes très-vives tout d'une haleine, elle n'oublia pas le reproche ordinaire, que je danſois comme un Philoſophe. Je lui dis, moi, qu'elle danſoit comme un lutin, qu'elle ne faiſoit pas moins de ravage, & que j'avois peur qu'elle ne me laiſſât repoſer ni jour ni nuit. Au contraire, dit-elle, voici dequoi vous faire dormir tout d'une pièce; & à l'inſtant elle me reprit pour danſer..

Elle étoit infatigable; mais il n'en étoit pas ainſi de Julie; elle avoit peine à ſe tenir; les genoux lui trembloient en danſant; elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaie. Souvent on voyoit des larmes de joie couler de ſes yeux: elle contemploit ſa Couſine avec une ſorte de raviſſement; elle aimoit à ſe croire l'étrangère a qui l'on donnoit la fête, & à regarder Claire comme la maitreſſe de la maiſon, qui l'ordonnoit. Après le ſouper, je tirai des fuſées que j'avois appor-

tées de la Chine, & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillâmes fort avant dans la nuit; il fallut enfin se quitter; Madame d'Orbe étoit lasse, ou devoit l'être, & Julie voulut qu'on se couchât de bonne-heure.

Insensiblement le calme renaît, & l'ordre avec lui. Claire, toute folâtre qu'elle est, sait prendre, quand il lui plaît, un ton d'autorité qui en impose. Elle a d'ailleurs du sens, un discernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoiqu'extrêmement libérale, elle ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup de prudence; en sorte que, restée veuve si jeune, & chargée de la garde-noble de sa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que prospérer dans ses mains: ainsi, l'on n'a pas lieu de craindre, que, sous ses ordres, la maison soit moins bien gouvernée qu'auparavant. Cela donne à Julie le plaisir de se livrer toute entiere à l'occupation qui est le plus de son goût; savoir, l'éducation des enfans; &, je ne doute pas qu'Hen-

riette ne profite extrêmement de tous les ſoins dont une de ſes meres aura ſoulagé l'autre. Je dis ſes meres ; car à voir la manière dont elles vivent avec elle, il eſt difficile de diſtinguer la véritable ; & des étrangers qui nous ſont venus aujourd'hui, ſont, ou paroiſſent là-deſſus encore en doute. En effet, toutes deux l'appellent Henriette, ou ma fille, indifféremment. Elle appelle, *Maman* l'une, & l'autre *petite Maman* ; la même tendreſſe règne de part & d'autre ; elle obéit également à toutes deux. S'ils demandent aux Dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent Henriette, il ſe trouve qu'elle a deux meres ; on ſeroit embarraſſé à moins. Les plus clair-voyans ſe décident pourtant à la fin pour Julie. Henriette, dont le pere étoit blond, eſt blonde comme elle, & lui reſſemble beaucoup. Une certaine tendreſſe de mere ſe peint encore mieux dans ſes yeux que dans les regards de Claire. La petite prend auprès de Julie un air plus reſpectueux, plus attentif

ſur elle-même. Machinalement elle ſe met plus ſouvent à ſes côtés, parce que Julie a plus ſouvent quelque choſe à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences ſont en faveur de la petite maman, & je me ſuis apperçu que cette erreur eſt ſi agréable aux deux Couſines, qu'elle pourroit bien être quelquefois volontaire, & devenir un moyen de leur faire ſa cour.

Milord, dans quelques jours, il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y ſerez, il faudra mal penſer de tout homme dont le cœur cherchera ſur le reſte de la terre, des vertus, des plaiſirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maiſon.

LETTRE IV.

DE SAINT-PREUX
A MILORD ÉDOUARD.

Il y a trois jours que j'eſſaye chaque ſoir de vous écrire. Mais, après une journée laborieuſe, le ſommeil me gagne en rentrant : le matin, dès la pointe du jour, il faut retourner à l'ouvrage. Une ivreſſe plus douce que celle du vin me jette au fond de l'âme un trouble délicieux, & je ne puis dérober un moment à des plaiſirs devenus tout nouveaux pour moi.

Je ne conçois pas quel ſéjour pourroit me déplaire avec la ſociété que je trouve dans celui-ci : mais ſavez-vous en quoi Clarens me plaît pour lui-même ? C'eſt que je m'y ſens vraiment à la campagne, & que c'eſt preſque la premiere fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville ne ſavent point aimer la campagne ; ils

ne savent pas même y être : à peine quand ils y sont, savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaisirs, ils les ignorent : ils sont chez eux comme en pays étranger, je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris, qui croient aller à la campagne, n'y vont point ; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux-esprits, les auteurs, les parasites, sont le cortége qui les suit. Le jeu, la musique, la comédie, y sont leur seule occupation (1). Leur table est couverte comme à Paris ; ils y mangent aux mêmes heures, on leur y sert les mêmes mets avec le même appareil, ils n'y font que les mêmes choses ;

---

(1) Il y faut ajouter la chasse. Encore la font-ils si commodément, qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue, ni du plaisir. Mais je n'entame point ici cet article de la chasse ; il fournit trop, pour être traité dans une note. J'aurai peut-être occasion d'en parler ailleurs.

autant valoit y reſter ; car, quelque riche qu'on puiſſe être, & quelque ſoin qu'on ait pris, on ſent toujours quelque privation, & l'on ne ſauroit apporter avec ſoi Paris tout entier. Ainſi cette variété, qui leur eſt ſi chere, ils la fuient ; ils ne connoiſſent jamais qu'une maniere de vivre, & s'en ennuient toujours.

Le travail de la campagne eſt agréable à conſidérer, & n'a rien d'aſſez pénible en lui-même, pour émouvoir à compaſſion. L'objet de l'utilité publique & privée, le rend intéreſſant ; & puis, c'eſt la premiere vocation de l'homme, il rappelle à l'eſprit une idée agréable, & au cœur, tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reſte point froide à l'aſpect du labourage & des moiſſons. La ſimplicité de la vie paſtorale & champêtre a toujours quelque choſe qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement ; inſenſiblement on ſe ſent attendrir ſans ſavoir pourquoi. Ainſi quelquefois encore la

voix de la Nature amollit nos cœurs farouches; &, quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle eſt ſi douce, qu'on ne l'entend jamais ſans plaiſir.

J'avoue que la miſere qui couvre les champs en certains pays, où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maître inhumain, ôtent beaucoup d'attrait à ces tableaux. Des chevaux étiques, près d'expirer ſous les coups, de malheureux payſans exténués de jeûne, excedés de fatigue, & couverts de haillons, des hameaux de mâſures, offrent un triſte ſpectacle à la vûe; on a preſque regret d'être homme, quand on ſonge aux malheureux dont il faut manger le ſang. Mais quel charme de voir de bons & ſages régiſſeurs faire, de la culture de leurs terres, l'inſtrument de leurs bienfaits, leurs amuſemens, leurs plaiſirs; verſer à pleines mains les dons de la Providence; engraiſſer tout ce qui les entoure, hommes & beſtiaux, des

biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers ; accumuler l'abondance & la joie autour d'eux, & faire, du travail qui les enrichit, une fête continuelle ! Comment se dérober à la douce illusion que ces objets font naître ? On oublie son siècle & ses contemporains ; on se transporte au tems des Patriarches ; on veut mettre soi-même la main à l'œuvre, partager les travaux rustiques, & le bonheur qu'on y voit attaché. O tems de l'amour & de l'innocence ! où les femmes étoient tendres & modestes, où les hommes étoient simples, & vivoient contens ! O Rachel ! fille charmante & si constamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir, ne regretta pas quatorze ans d'esclavage ! O douce élève de Noëmi ! heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur ! Non ! jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est-là que les Grâces sont sur leur trône, que la simplicité les pare, que la

gaieté les anime, & qu'il faut les adorer malgré soi. Pardon, Mylord, je reviens à nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtoient d'heureuses vendanges; les premieres gelées en ont amené l'ouverture (1); le pampre grillé, laissant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du pere Lyée, & semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant que le ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefas (2) qu'on relie de toutes parts; le chant des vendangeuses, dont ces côteaux retentissent; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir; le rauque son des instrumens rustiques

(1) On vendange fort tard dans le pays de Vaud; parce que la principale récolte est en vins blancs, & que la gelée leur est salutaire.

(2) Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

qui les anime au travail ; l'aimable & touchant tableau d'une allégreſſe générale, qui ſemble en ce moment étendu ſur la face de la terre ; enfin le voile de brouillard que le ſoleil lève au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un ſi charmant ſpectacle ; tout conſpire à lui donner un air de fête, & cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on ſonge qu'elle eſt la ſeule où les hommes aient ſu joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar, dont ici le meilleur terrein conſiſte en vignobles, a fait d'avance tous les préparatifs néceſſaires. Les cuves, le preſſoir, le cellier, les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils ſont deſtinés. Madame de Wolmar s'eſt chargée de la récolte ; le choix des ouvriers, l'ordre & la diſtribution du travail la regardent. Madame d'Orbe préſide aux feſtins de vendange, & au ſalaire des Journaliers, ſelon la police établie, dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon inſpection,

à moi, eſt de faire obſerver au preſſoir les directions de Julie, dont la tête ne ſupporte pas la vapeur des cuves, & Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi, comme étant tout-à-fait du reſſort d'un buveur.

Les tâches ainſi partagées, le métier commun pour remplir les vuides eſt celui de vendangeur. Tout le monde eſt ſur pied de grand matin : on ſe raſſemble pour aller à la vigne. Madame d'Orbe, qui n'eſt jamais aſſez occupée au gré de ſon activité, ſe charge, pour ſurcroît, de faire avertir & tancer les pareſſeux, & je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce ſoin avec une maligne vigilance. Quant au vieux Baron, tandis que nous travaillons tous, il ſe promène avec un fuſil, & vient de tems en tems m'ôter aux vendangeuſes pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai ſecrettement engagé ; ſi bien que j'en perds peu-à-peu le nom de philoſophe pour gagner celui de fainéant, qui, dans le fond, n'en différe pas de beaucoup.

Vous voyez par ce que je viens de vous marquer du Baron, que notre réconciliation eſt ſincère, & que Wolmar a lieu d'être content de la ſeconde épreuve (1). Moi de la haine pour le pere de mon amie ! Non, quand j'aurois été ſon fils, je ne l'aurois pas plus parfaitement

---

(1) Ceci s'entendra mieux par l'extrait ſuivant d'une lettre de Julie, qui n'eſt pas dans ce recueil.

« Voilà, me dit M. de Wolmard, en me tirant » à part, la ſeconde épreuve que je lui defti- » nois. S'il n'eût pas careſſé votre pere, je » me ſerois défié de lui. Mais, dis-je, com- » ment concilier ces careſſes & votre épreuve » avec l'antipathie que vous avez vous-même » trouvée entre eux ? Elle n'exiſte plus, repri- » il ; les préjugés de votre pere ont fait à » Saint-Preux tout le mal qu'ils pouvoient lui » faire. Il n'en a plus rien à craindre, il ne » le hait plus, il le plaint. Le Baron, de » ſon côté, ne le craint plus ; il a le cœur bon, » il ſent qu'il lui a fait bien du mal, il en a » pitié. Je vois qu'ils ſeront fort bien enſem- » ble, & ſe verront avec plaiſir. Auſſi, dès » cet inſtant, je compte ſur lui tout-à fait ».

honoré

honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus généreux, plus respectable à tous égards que ce bon gentilhomme. Mais la bisarrerie de ses préjugés est étrange. Depuis qu'il est sur que je ne saurois lui appartenir, il n'y a sorte d'honneur qu'il ne me fasse; & pourvû que je ne sois pas son gendre, il se mettroit volontiers au-dessous de moi. La seule chose que je ne puis lui pardonner, c'est, quand nous sommes seuls, de railler quelquefois le prétendu Philosophe sur ses anciennes leçons. Ces plaisanteries me sont amères, & je les reçois toujours fort mal; mais il rit de ma colère, & dit: allons tirer des grives, c'est assez pousser d'argumens. Puis il crie en passant: Claire, Claire! un bon souper à ton maître; car je lui vais faire gagner de l'appétit. En effet, à son âge il court les vignes avec son fusil tout aussi vigoureusement que moi; & tire incomparablement mieux. Ce qui me venge un peu de ses railleries, c'est que devant sa fille il n'ôse plus souffler,

& la petite écolière n'en impose guères moins à son pere même qu'à son précepteur. Je reviens à nos vendanges.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la vente & pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec soin, la bienfaisante Fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un, elle fait tordre la grappe quand elle est mûre, & la laisse flétrir au soleil sur sa souche; pour l'autre, elle fait égrapper le raisin & trier les grains avant de les jeter dans la cuve; pour un autre, elle fait cueillir avant le lever du soleil du raisin rouge, & le porter doucement sur le pressoir, couvert encore de sa fleur & de sa rosée, pour en exprimer du vin blanc: elle prépare un vin de liqueur, en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en sirop sur le feu; un vin sec, en l'empê-

chant de cuver; un vin d'abſynthe pour l'eſtomac (1); un vin muſcat avec des ſimples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier; toutes ces préparations ſont ſaines & naturelles : c'eſt ainſi qu'une économe induſtrie ſupplée à la diverſité des terreins, & raſſemble vingt climats en un ſeul.

Vous ne ſauriez concevoir avec quel zèle, avec quelle gaieté tout cela ſe fait. On chante, on rit toute la journée, & le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité; tout le monde eſt égal, & perſonne ne s'oublie. Les Dames ſont ſans airs, les payſannes ſont décentes, les hommes badins & non groſſiers. C'eſt à qui trouvera les meilleures chanſons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres que-

(1) En Suiſſe on boit beaucoup de vin d'abſynthe; &, en général, comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines, on y fait plus d'uſage des infuſions.

relles, & l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on eſt ſûr les uns des autres. On ne revient point enſuite faire chez ſoi les meſſieurs; on paſſe aux vignes toute la journée; Julie y a fait faire une loge où l'on va ſe chauffer quand on a froid, & dans laquelle on ſe réfugie en cas de pluie. On dîne avec les payſans, & à leur heure, auſſi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur ſoupe un peu groſſière, mais bonne, ſaine, & chargée d'excellents légumes. On ne ricane point orgueilleuſement de leur air gauche & de leurs complimens ruſtauds; pour les mettre à leur aiſe, on s'y prête ſans affectation. Ces complaiſances ne leur échappent pas; ils y ſont ſenſibles, &, voyant qu'on veut bien ſortir pour eux de ſa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîner, on amène les enfans, & ils paſſent le reſte de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver! O bienheureux enfans! diſent-ils, en les preſſant dans leurs bras robuſtes,

que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres ! reſſemblez à vos pères & mères, & ſoyez comme eux la bénédiction du pays. Souvent, en ſongeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes, & ſavent manier l'épée & le mouſquet auſſi bien que la ſerpette & la houe; en voyant Julie au milieu d'eux, ſi charmante & ſi reſpectée, recevoir, elle & ſes enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illuſtre & vertueuſe Agrippine montrant ſon fils aux troupes de Germanicus. Julie ! femme incomparable ! vous exercez dans la ſimplicité de la vie privée le deſpotique empire de la ſageſſe & des bienfaits : vous êtes pour tout le pays un dépôt cher & ſacré que chacun voudroit défendre & conſerver au prix de ſon ſang, & vous vivez plus ſûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les Rois entourés de tous leurs ſoldats.

Le ſoir on revient gaiement tous enſemble. On nourrit & loge les ouvriers

tout le tems de la vendange ; & même le dimanche, après le prêche du soir, on se rassemble avec eux & l'on danse jusqu'au souper. Les autres jours, on ne se sépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron qui ne soupe jamais & se couche de fort bonne-heure, & Julie qui monte avec ses enfans chez lui jusqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur jusqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie Citadine à la vie rustique. Ces saturnales sont bien plus agréables & plus sages que celles des Romains. Le renversement qu'ils affectoient étoit trop vain pour instruire le maître ni l'esclave : mais la douce égalité qui régne ici, rétablit l'ordre de la Nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous (1).

(1) Si de-là naît un commun état de fête, non moins doux à ceux qui descendent qu'à ceux qui montent, ne s'ensuit-il pas que tous

Le lieu d'assemblée est une Salle à l'antique avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La pièce est éclairée de trois lampes, auxquelles M. de Wolmar a seulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc, pour intercepter la fumée & réfléchir la lumiere. Pour prévenir l'envie & les regrets, on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes-gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes,

---

les états sont presque indifférens par eux-mêmes, pourvu qu'on puisse & qu'on veuille en sortir quelquefois? les gueux sont malheureux, parce qu'ils sont toujours gueux; les Rois sont malheureux, parce qu'ils sont toujours Rois. Les états moyens, dont on sort plus aisément, offrent des plaisirs au-dessus & au-dessous de soi; ils étendent aussi les lumières de ceux qui les rempliſſent, en leur donnant plus de préjugés à connoître & plus de degrés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur sens.

& un peu plus de largeſſe dans la diſtribution. Le ſouper eſt ſervi ſur deux longues tables. Le luxe & l'appareil des feſtins n'y ſont pas; mais l'abondance & la joie y ſont. Tout le monde ſe met à table, maîtres, journaliers, domeſtiques; chacun ſe leve indifféremment pour ſervir, ſans excluſion, ſans préférence, & le ſervice ſe fait toujours avec grâce & avec plaiſir. On boit à diſcrétion; la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La préſence de maîtres ſi reſpectés contient tout le monde & n'empêche pas qu'on ne ſoit à ſon aiſe & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes; mais il eſt congédié ſans rémiſſion dès le lendemain.

Je me prévaux auſſi des plaiſirs du pays & de la ſaiſon. Je reprends la liberté de vivre à la Valaiſane, & de boire aſſez ſouvent du vin pur; mais je n'en bois point qui n'ait été verſé de la main d'une des deux couſines. Elles ſe chargent de meſurer ma ſoif à mes forces,

& de ménager ma raiſon. Qui ſait mieux qu'elles comment il la faut gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre? Si le travail de la journée, la durée & la gaieté du repas donnent plus de force au vin verſé de ces mains chéries, je laiſſe exhaler mes tranſports ſans contrainte; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien que gêne la préſence du ſage Wolmar. Je ne crains point que ſon œil éclairé liſe au fond de mon cœur; & quand un tendre ſouvenir y veut renaître, un regard de Julie m'en fait rougir.

Après le ſouper, on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre; chacun dit ſa chanſon tour-à-tour. Quelquefois les vendangeuſes chantent en chœur toutes enſemble, ou bien alternativement à voix ſeule & en refrain. La plupart de ces chanſons ſont de vieilles romances dont les airs ne ſont pas piquans; mais ils ont je ne ſais quoi d'antique & de doux qui touche à la longue. Les paroles ſont ſimples, naïves, ſouvent triſtes; elles plaiſent pourtant. Nous ne pouvons

nous empêcher, Claire de sourire, Julie de rougir, moi de soupirer, quand nous retrouvons dans ces chansons des tours & des expressions dont nous nous sommes servis autrefois. Alors en jetant les yeux sur elles & me rappellant les tems éloignés, un tréssaillement me prend, un poids insupportable me tombe tout-à-coup sur le cœur, & me laisse une impression funeste qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une sorte de charme que je ne puis vous expliquer, & qui m'est pourtant fort sensible. Cette réunion de différens états, la simplicité de cette occupation, l'idée de délassement, d'accord, de tranquilité, le sentiment de paix qu'elle porte à l'ame, a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes. Ce concert des voix de femmes n'est pas non plus sans douceur. Pour moi, je suis convaincu que, de toutes les harmonies, il n'y en a point d'aussi agréable que le chant à l'unisson, & que, s'il nous faut des accords, c'est parce que

nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne se trouve-t-elle pas dans un son quelconque? & qu'y pouvons-nous ajouter sans altérer les proportions que la Nature a établies dans la force relative des sons harmonieux? En doublant les uns & non pas les autres, en ne les renforçant pas en même rapport, n'ôtons-nous pas à l'instant ces proportions? La Nature a tout fait le mieux qu'il étoit possible; mais nous voulons mieux faire encore, & nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du soir aussi-bien que pour celui de la journée, & la filouterie que j'y voulois employer m'attira hier un petit affront. Comme je ne suis pas des plus adroits à teiller, & que j'ai souvent des distractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chenevottes de mes voisins pour grossir mon tas; mais cette impitoyable Madame d'Orbe s'en étant apperçue, fit signe à Julie, qui, m'ayant pris sur le fait, me tança sévère-

ment. Monſieur le frippon, me dit-elle tout haut, point d'injuſtice, même en plaiſantant; c'eſt ainſi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, & qui, pis eſt, à plaiſanter encore.

Voilà comment ſe paſſe la ſoirée. Quand l'heure de la retraite approche, Madame de Wolmar dit : allons tirer le feu d'artifice. A l'inſtant, chacun prend ſon paquet de chenevottes, ſigne honorable de ſon travail; on les porte en triomphe au milieu de la cour, on les raſſemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le feu; mais n'a pas cet honneur qui veut; Julie l'adjuge, en préſentant le flambeau à celui ou celle qui a fait, ce ſoir-là, le plus d'ouvrage; fût-ce elle-même, elle ſe l'attribue ſans façon. L'auguſte cérémonie eſt accompagnée d'acclamations & de battemens de mains. Les chenevottes font un feu clair & brillant qui s'éleve juſqu'aux nues, un vrai feu de joie autour duquel on ſaute, on rit. Enſuite on offre à boire à toute l'aſſemblée; chacun boit à la ſanté du

vainqueur, & va se coucher, content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, & qu'on ne seroit pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain, & toute sa vie.

LETTRE V.

DE SAINT-PREUX

A M. DE WOLMAR.

JOUISSEZ, cher Wolmar, du fruit de vos soins. Recevez les hommages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris; jamais homme ne tenta ce que vous avez exécuté; jamais âme reconnoissante & sensible ne sentit ce que vous m'avez inspiré. La mienne avoit perdu son ressort, sa vigueur, son être; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus, ainsi qu'au bonheur; je vous dois cette vie morale à la quelle je me sens

renaître. O mon bienfaiteur ! ô mon père ! en me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous.

Faut-il vous avouer ma foiblesse & mes craintes ? Jusqu'à présent je me suis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur, & cru toutes vos bontés perdues. Ce moment fut cruel & décourageant pour la vertu ; grâce au ciel, grâce à vous, il est passé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri seulement, parce que vous me le dites, mais parce que je le sens. Je n'ai plus besoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a fallu séparer de vous & d'elle, pour savoir ce que je pouvois être sans votre appui. C'est loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à Madame d'Orbe le détail de notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connoissiez toutes mes foiblesses ; mais je

n'ai pas la force de vous les dire. Cher Wolmar, c'eſt ma derniere faute ; je m'en ſens déja ſi loin que je n'y ſonge point ſans fierté ; mais l'inſtant en eſt ſi près encore que je ne puis l'avouer ſans peine. Vous qui ſûtes pardonner mes égaramens, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit leur répentir?

Rien ne manque plus à mon bonheur : Milord m'a tout dit. Cher ami, je ſerai donc à vous? J'élèverai donc vos enfans? L'aîné des trois élèvera les deux autres. Avec quelle ardeur je l'ai deſiré! Combien l'eſpoir d'être trouvé digne d'un ſi cher emploi redoubloit mes ſoins pour répondre aux vôtres! Combien de fois j'ôſai montrer là-deſſus mon empreſſement à Julie ! Qu'avec plaiſir j'interprétois ſouvent en ma faveur vos diſcours & les ſiens! Mais, quoiqu'elle fût ſenſible à mon zèle & qu'elle en parût approuver l'objet, je ne la vis point entrer aſſez préciſément dans mes vûes pour ôſer en parler plus ouvertement. Je ſentis qu'il falloit mériter cet honneur, & ne pas

demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre eſtime. Je n'ai point été trompé dans mon eſpoir : mes amis, croyez moi, vous ne ſerez point trompé dans le vôtre.

Vous ſavez qu'à la ſuite de nos converſations ſur l'éducation de vos enfans, j'avois jeté ſur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournies & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'eſt venu de nouvelles réflexions ſur le même ſujet, & j'ai réduit le tout en une eſpèce de ſyſtême que je vous communiquerai, quand je l'aurai mieux digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'eſt qu'après notre arrivée à Rome que j'eſpère pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce ſyſtême commence où finit celui de Julie; ou plutôt il n'en eſt que la ſuite & le développement; car tout conſiſte à ne pas gâter l'homme de la Nature, en l'appropriant à la ſociété.

J'ai recouvré ma raiſon par vos ſoins; redevenu libre & ſain de cœur, je me ſens aimé de tout ce qui m'eſt cher; l'a-

venir le plus charmant se présente à moi; ma situation devroit être délicieuse : mais il est dit que je n'aurai jamais l'âme en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du sort de mon illustre ami; c'est moi qui dois, pour ainsi dire, en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait si souvent pour moi ? Saurai-je remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie? Cher Wolmar, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons : mais pour savoir les rendre utiles, que ne puis-je de même emporter votre sagesse! Ah! si je puis voir un jour Édouard heureux; si, selon son projet & le vôtre, nous nous rassemblons tous pour ne nous plus séparer, quels vœux me restera-t-il à faire ? Un seul, dont l'accomplissement ne depend ni de vous, ni de moi, ni de personne au monde; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouse, & compte en secret vos bienfaits.

LETTRE VI.

DE SAINT-PREUX

A MADAME D'ORBE.

OU êtes-vous, charmante cousine ? Où êtes-vous, aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres, & que vous avez consolé tant de fois ? Venez, qu'il verse aujourd'hui dans le vôtre, l'aveu de sa derniere erreur. N'est-ce pas à vous qu'il appartient toujours de le purifier, & fait-il se reprocher encore les torts qu'il vous a confessés ? Non, je ne suis plus le même, & ce changement vous est dû : c'est un nouveau cœur que vous m'avez fait, & qui vous offre ses prémices; mais je ne me croirai délivré de celui que je quitte, qu'après l'avoir déposé dans vos mains. O vous qui l'avez vu naître ! recevez ses derniers soupirs.

L'euſſiez-vous jamais penſé ? le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même fut celui où je me ſéparai de vous. Revenu de mes longs égaremens, je fixois à cet inſtant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenſes dettes de l'amitié, en m'arrachant d'un ſéjour ſi chéri pour ſuivre un bienfaiteur, un ſage; qui, feignant d'avoir beſoin de mes ſoins, mettoit le ſuccès des ſiens à l'épreuve. Plus le départ m'étoit douloureux, plus je m'honorois d'un pareil ſacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une paſſion malheureuſe, je conſacrois l'autre à la juſtifier, à rendre, par mes vertus, un plus digne hommage à celle qui reçut ſi long-tems tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faiſois rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

Mylord Edouard avoit craint l'attendriſſement des adieux, & nous voulions

partir ſans être apperçus : mais, tandis que tout dormoit encore, nous ne pûmes tromper votre vigilante amitié. En appercevant votre porte entre-ouverte & votre femme-de-chambre au guet, en vous voyant venir au-devant de nous, en entrant & trouvant une table à thé préparée, le rapport des circonſtances me fit ſonger à d'autres tems ; &, comparant ce départ à celui dont il me rappeloit l'idée, je me ſentis ſi différent de ce que j'étois alors, que, me félicitant d'avoir Edouard pour témoin de ces différences, j'eſpérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne ſcène de Beſançon. Jamais je ne m'étois ſenti tant de courage ; je me faiſois une gloire de vous le montrer, je me parois auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vûe, & je me glorifiois, en vous quittant, de paroître un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoutoit à mon courage ; je me fortifiois de votre eſtime, & peut-être vous euſſé-je dit adieu

d'un œil sec, si vos larmes, coulant sur ma joue, n'eussent forcé les miennes de s'y confondre.

Je partis le cœur plein de tous mes devoirs, pénétré sur-tout de ceux que votre amitié m'impose, & bien résolu d'employer le reste de ma vie à la mériter. Edouard, passant en revue toutes mes fautes, me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté, & je connus par sa juste rigueur à blâmer tant de foiblesses, qu'il craignoit peu de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte, & il parloit avec inquiétude de son voyage de Rome, & des indignes attachemens qui l'y rappeloient malgré lui; mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ses propres dangers pour m'en occuper davantage, & m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois exposé.

Comme nous approchions de Villeneuve, un laquais, qui montoit un mauvais cheval, se laissa tomber, & se fit une légère contusion à la tête. Son maître le fit saigner, & voulut coucher là cette

cher de moi !.... que ferai-je donc aujourd'hui que j'ai tout poſſédé, tout perdu ?... J'ai bien mérité ma miſere, puiſque j'ai ſi peu ſenti mon bonheur !... je pleurois alors.... tu pleurois !... Infortuné, tu ne pleures plus.... tu n'as pas même le droit de pleurer... Que n'eſt-elle morte, ôſai-je m'écrier dans un tranſport de rage ; oui, je ſerois moins malheureux ; j'ôſerois me livrer à mes douleurs ; j'embraſſerois ſans remords ſa froide tombe ; mes regrets ſeroient dignes d'elle ; je dirois : elle entend mes cris, elle voit mes pleurs, mes gémiſſemens la touchent, elle approuve & reçoit mon pur hommage... j'aurois au moins l'eſpoir de la rejoindre... Mais elle vit : elle eſt heureuſe !... Elle vit, & ſa vie eſt ma mort, & ſon bonheur eſt mon ſupplice, & le ciel, après me l'avoir arrachée, m'ôte juſqu'à la douceur de la regretter !... elle vit, mais non pas pour moi, elle vit pour mon déſeſpoir. Je ſuis cent fois plus loin d'elle que ſi elle n'étoit plus.

Je

Je me couchai dans ces triſtes idées. Elles me ſuivirent durant mon ſommeil, & le remplirent d'images funèbres. Les amères douleurs, les regrets, la mort ſe peignirent dans mes ſonges, & tous les maux que j'avois ſoufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles, pour me tourmenter une ſeconde fois. Un rêve, ſur-tout, le plus cruel de tous, s'obſtinoit à me pourſuivre, & de phantôme en phantôme, toutes leurs apparitions confuſes finiſſoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mère de votre amie dans ſon lit, expirante, & ſa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baiſant ſes mains & recueillant ſes derniers ſoupirs. Je revis cette ſcène que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne ſortira jamais de mon ſouvenir. O ma mère! diſoit Julie d'un ton à me navrer l'âme, celle qui vous doit le jour vous l'ôte! Ah! reprenez votre bienfait; ſans vous, il n'eſt pour moi qu'un don funeſte. Mon enfant, répondit ſa tendre

cher de moi !.... que ferai-je donc aujourd'hui que j'ai tout poſſédé, tout perdu ?... J'ai bien mérité ma miſere, puiſque j'ai ſi peu ſenti mon bonheur !... je pleurois alors.... tu pleurois !... Infortuné, tu ne pleures plus.... tu n'as pas même le droit de pleurer... Que n'eſt-elle morte, ôſai-je m'écrier dans un tranſport de rage ; oui, je ſerois moins malheureux ; j'ôſerois me livrer à mes douleurs ; j'embraſſerois ſans remords ſa froide tombe ; mes regrets ſeroient dignes d'elle ; je dirois : elle entend mes cris, elle voit mes pleurs, mes gémiſſemens la touchent, elle approuve & reçoit mon pur hommage... j'aurois au moins l'eſpoir de la rejoindre... Mais elle vit : elle eſt heureuſe !... Elle vit, & ſa vie eſt ma mort, & ſon bonheur eſt mon ſupplice, & le ciel, après me l'avoir arrachée, m'ôte juſqu'à la douceur de la regretter !... elle vit, mais non pas pour moi, elle vit pour mon déſeſpoir. Je ſuis cent fois plus loin d'elle que ſi elle n'étoit plus.

Je

Je me couchai dans ces triſtes idées. Elles me ſuivirent durant mon ſommeil, & le remplirent d'images funèbres. Les amères douleurs, les regrets, la mort ſe peignirent dans mes ſonges, & tous les maux que j'avois ſoufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles, pour me tourmenter une ſeconde fois. Un rève, ſur-tout, le plus cruel de tous, s'obſtinoit à me pourſuivre, & de phantôme en phantôme, toutes leurs apparitions confuſes finiſſoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mère de votre amie dans ſon lit, expirante, & ſa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baiſant ſes mains & recueillant ſes derniers ſoupirs. Je revis cette ſcène que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne ſortira jamais de mon ſouvenir. O ma mère! diſoit Julie d'un ton à me navrer l'âme, celle qui vous doit le jour vous l'ôte! Ah! reprenez votre bienfait; ſans vous, il n'eſt pour moi qu'un don funeſte. Mon enfant, répondit ſa tendre

mère,... il faut remplir son sort.... Dieu est juste... tu seras mère à ton tour... elle ne put achever... Je voulus lever les yeux sur elle; je ne la vis plus. Je vis Julie à sa place; je la vis, je la reconnus, quoique son visage fût couvert d'un voile. Je fais un cri; je m'élance pour écarter le voile; je ne pus l'atteindre; j'étendois les bras, je me tourmentois & ne touchois rien. Ami, calme-toi, me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre; nulle main ne peut l'écarter, A ce mot, je m'agite, & fais un nouvel effort, cet effort me réveille: je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, & trempé de sueur & de larmes.

Bien-tôt ma frayeur se dissipe, l'épuisement me rendort; le même songe me rend les mêmes agitations; je m'éveille, & me rendors une troisième fois. Toujours ce spectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort, toujours ce voile impénétrable échappe à mes mains, & dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

Où veux-tu fuir ? le fantome est dans ton cœur.

A ce dernier réveil, ma terreur fut si forte, que je ne la pus vaincre étant éveillé. Je me jette à bas de mon lit, sans savoir ce que je faisois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de phantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive dont je n'entendis jamais le son sans émotion. Le crépuscule, en commençant d'éclairer les objets, ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublé. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement: après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre; j'entre brusquement dans celle d'Édouard: j'ouvre son rideau & me laisse tomber sur son lit, en m'écriant hors d'haleine: c'en est fait, je ne la verrai plus! Il s'éveille en sursaut, il saute à ses armes, se croyant surpris par un voleur. A l'instant, il me reconnoît; je me reconnois moi-même, & pour la seconde fois de ma vie, je me vois devant lui dans la confusion que vous pouvez concevoir.

Il me fit asseoir, me remettre & parler. Si-tôt qu'il fut de quoi il s'agissoit, il voulut tourner la chose en plaisanterie; mais, voyant que j'étois vivement frappé, & que cette impression ne seroit pas facile à détruire, il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié, ni mon estime, me dit-il assez durement; si j'avois pris pour mon laquais le quart des soins que j'ai pris pour vous, j'en aurois fait un homme; mais vous n'êtes rien. Ah! lui dis-je, il est trop vrai. Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle: je ne la reverrai jamais; je ne suis plus rien. Il sourit, & m'embrassa. Tranquilisez-vous aujourd'hui, me dit-il; demain vous serez raisonnable. Je me charge de l'évènement. Après cela, changeant de conversation, il me proposa de partir. J'y consentis, on fit mettre les chevaux, nous nous habillâmes. En entrant dans la chaise, Milord dit un mot à l'oreille au postillon & nous partîmes.

Nous marchions sans rien dire. J'étois si occupé de mon funeste rêve que

je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui, la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma léthargie, & me fit appercevoir, avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois-cents pas de la grille, Milord fit arrêter, &, me tirant à l'écart, vous voyez, me dit-il, mon projet; il n'a pas besoin d'explication. Allez, visionnaire, ajouta-t-il en me serrant la main; allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment! Hâtez-vous, je vous attends; mais, sur-tout, ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tissu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit? Je partis sans répondre. Je marchois d'un pas précipité, que la réflexion ralentit, en approchant de la maison. Quel personnage allois-je faire? Comment ôser me montrer? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu? Avec quel front irois-je alléguer mes ri-

dicules terreurs, & supporter le regard méprisant du généreux Wolmar ? Plus j'approchois, plus ma frayeur me paroissoit puérile, & mon extravagance me faisoit pitié. Cependant, un noir pressentiment m'agitoit encore, & je ne me sentois point rassuré. J'avançois toujours, quoique lentement, & j'étois déjà près de la cour, quand j'entendis ouvrir & refermer la porte de l'Élysée. N'en voyant sortir personne, je fis le tour en dehors, & j'allai par le rivage côtoyer la volière autant qu'il me fut possible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler toutes deux, &, sans qu'il me fût possible de distinguer un seul mot, je trouvai dans le fond de votre voix je ne sais quoi de languissant & de tendre qui me donna de l'émotion, & dans la sienne un accent affectueux & doux à son ordinaire, mais paisible & serein, qui me remit à l'instant, & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur le champ, je me sentis tellement

changé, que je me moquai de moi-même & de mes vaines allarmes. En ſongeant que je n'avois qu'une haie & quelques buiſſons à franchir pour voir pleine de vie & de ſanté celle que j'avois cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes chimères, & je me déterminai ſans peine à repartir, même ſans la voir. Claire, je vous le jure, non-ſeulement je ne la vis point; mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point vûe, de n'avoir pas été foible & crédule juſqu'au bout, & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Édouard, de le mettre au-deſſus d'un ſonge.

Voilà, chere couſine, ce que j'avois à vous dire, & le dernier aveu qui me reſtoit à vous faire. Le détail du reſte de notre voyage n'a plus rien d'intéreſſant; il me ſuffit de vous proteſter que depuis lors, non-ſeulement Milord eſt content de moi, mais que je le ſuis encore plus moi-même, qui ſens mon entière guériſon, bien mieux qu'il ne la peut

voir. De peur de lui laiſſer une défiance inutile, je lui ai cachai que je ne vous avois point vûe. Quand il me demanda ſi le voile étoit levé, je l'affirmai ſans balancer, & nous n'en avons plus parlé. Oui, couſine, il eſt levé pour jamais, ce voile dont ma raiſon fut long-tems offuſquée. Tous mes tranſports inquiets ſont éteints. Je vois tous mes devoirs, & je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus chères que jamais; mais mon cœur ne diſtingue plus l'une de l'autre, & ne ſépare point les inſéparables.

Nous arrivâmes avant-hier à Milan. Nous en repartons après-demain. Dans huit jours, nous comptons être à Rome, & j'eſpère y trouver de vos nouvelles, en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes perſonnes, qui troublent depuis ſi long-tems le repos du plus grand des hommes! O Julie! ô Claire! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.

LETTRE VII.

DE MADAME D'ORBE A SAINT-PREUX.

NOUS attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas besoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaisir à la petite communauté : mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'est que, de toute la maison, je suis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureusement passé les Alpes ; moi j'ai songé que vous étiez au-delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai passé à tout le monde quelques soliloques fort inutiles. M. de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que se moquer de vous : mais Julie n'a pu se rappeller les derniers momens de sa mere

ſans de nouveaux regrets & de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui ranimoit ſes douleurs.

Quant à moi, je vous dirai, mon cher maître, que je ne ſuis plus ſurpriſe de vous voir en continuelle admiration de vous-même, toujours achevant quelque folie, & toujours commençant d'être ſage; car il y a long-tems que vous paſſez votre vie à vous reprocher le jour de la veille, & à vous applaudir pour le lendemain.

Je vous avoue auſſi que ce grand effort de courage, qui, ſi près de nous, vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroît pas auſſi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que ſenſé, & je crois qu'à tout prendre, j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raiſon. Sur cette maniere de vous en aller, pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire? Vous avez eu honte de vous montrer, & c'étoit de n'ôſer vous montrer qu'il falloit avoir honte; comme ſi la douceur de voir ſes amis

n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie ! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire ? Hé bien donc ! je ne me ſuis pas moquée de vous alors; mais je m'en moque tant plus aujourd'hui ; quoique, n'ayant pas le plaiſir de vous mettre en colere, je ne puiſſe pas rire de ſi bon cœur.

Malheureuſement, il y a pis encore ; c'eſt que j'ai gagné toutes vos terreurs ſans me raſſurer comme vous. Ce rêve a quelque choſe d'effrayant qui m'inquiette & m'attriſte, malgré que j'en aie. En liſant votre lettre, je blâmois vos agitations ; en la finiſſant, j'ai blâmé votre ſécurité. L'on ne ſauroit voir à la fois pourquoi vous étiez ſi ému, & pourquoi vous êtes devenu ſi tranquile. Par quelle biſarrerie avez-vous gardé les plus triſtes preſſentimens juſqu'au moment où vous avez pu les détruire & ne l'avez pas voulu. Un pas, un geſte, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez allarmé ſans raiſon, vous vous êtes raſſuré de même ; mais

vous m'avez transmis la frayeur que vous n'avez plus, & il se trouve qu'ayant eu de la force une seule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre un serrement de cœur ne m'a pas quittée; je n'approche point de Julie, sans trembler de la perdre. A chaque instant, je crois voir sur son visage la pâleur de la mort, & ce matin, la pressant dans mes bras, je me suis sentie en pleurs sans savoir pourquoi. Ce voile! ce voile!... Il a je ne sais quoi de sinistre qui me trouble chaque fois que j'y pense. Non, je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écarter sans l'avoir fait, & j'ai bien peur de n'avoir plus désormais un moment de contentement que je ne vous revoye auprès d'elle. Convenez aussi, qu'après avoir si long-tems parlé de philosophie, vous vous êtes montré philosophe à la fin bien mal-à propos. Ah! rêvez, & voyez vos amis : cela vaut mieux que de les fuir & d'être un sage.

Il paroît par la lettre de Mylord à M. de Wolmar, qu'il songe sérieusement

à venir s'établir avec nous. Si-tôt qu'il aura pris son parti là-bas, & que son cœur sera décidé, revenez tous deux heureux & fixés ; c'est le vœu de la petite communauté, & sur-tout celui de votre amie,

CLAIRE D'ORBE.

P. S. Au reste, s'il est vrai que vous n'avez rien entendu de notre conversation dans l'Élysée, c'est peut-être tant mieux pour vous ; car vous me savez assez alerte pour voir les gens sans qu'ils m'apperçoivent, & assez maligne pour persiffler les écouteurs.

LETTRE VIII.

DE M. DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

J'ÉCRIS à Mylord Édouard, & je lui parle de vous si au long, qu'il ne me reste, en vous écrivant à vous-même, qu'à vous renvoyer à sa lettre. La vôtre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêteté ; mais vous appeller dans ma famille ; vous traiter en frere, en ami ; faire votre sœur de celle qui fut votre amante ; vous remettre l'autorité paternelle sur mes enfans ; vous confier mes droits après avoir usurpé les vôtres ; voilà les complimens dont je vous ai crû digne. De votre part, si vous justifiez ma conduite & mes soins, vous m'aurez assez loué. J'ai tâché de vous honorer par mon estime, honorez-moi par vos vertus. Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être surpris de vous voir frappé d'un songe, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me semble que, pour un homme à systêmes, ce n'est pas une si grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'est moins l'effet de votre songe que son espèce, & cela par une raison fort différente de celle que vous pourriez penser. Un tyran fit autrefois mourir un homme, qui, dans un songe, avoit cru le poignarder. Rappellez-vous la raison qu'il donna de ce meurtre, & faites-vous-en l'application. Quoi! vous allez décider du sort de votre ami, & vous songez à vos anciennes amours! Sans les conversations du soir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve-là. Pensez le jour à ce que vous allez faire à Rome; vous songerez moins la nuit à ce qui s'est fait à Vevai.

La Fanchon est malade; cela tient ma femme occupée & lui ôte le tems de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui sup-

plée volontiers à ce soin. Heureux jeune homme ! tout conspire à votre bonheur : tous les prix de la vertu vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits, n'en chargez personne que vous-même; c'est de vous seul que je l'attends.

LETTRE IX.

DE SAINT-PREUX A M. DE WOLMAR.

QUE cette lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond secret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé ! O mon sage & bienfaisant ami ! que n'ai-je tous vos conseils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur ! Jamais je n'eus si grand besoin de prudence, & jamais la peur d'en manquer ne nuisit tant au peu

que j'en ai. Ah ! où ſont vos ſoins paternels ? où ſont vos leçons, vos lumières ? Que deviendrai-je ſans vous ? Dans ce moment de criſe, je donnerois tout l'eſpoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me ſuis trompé dans toutes mes conjectures ; je n'ai fait que des fautes juſqu'à ce moment. Je ne redoutois que la Marquiſe. Après l'avoir vue, effrayé de ſa beauté, de ſon adreſſe, je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'âme noble de ſon ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre, je lui parlois de Laure avec l'eſtime & l'admiration qu'elle m'avoit inſpirées ; en relâchant ſon plus fort attachement par l'autre, j'eſpérois les rompre enfin tous les deux.

Il ſe prêta d'abord à mon projet ; il outra même la complaiſance ; &, voulant peut-être punir mes importunités par un peu d'allarmes, il affecta pour Laure encore plus d'empreſſement qu'il ne croyoit en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui ?

son empressement est toujours le même; mais il n'affecte plus rien. Son cœur, épuisé par tant de combats, s'est trouvé dans un état de foiblesse dont elle a profité. Il seroit difficile à tout autre de feindre long-tems de l'amour auprès d'elle, jugez pour l'objet même de la passion qui la consume. En vérité, l'on ne peut voir cette infortunée sans être touché de son air & de sa figure; une impression de langueur & d'abattement qui ne quitte point son charmant visage, en éteignant la vivacité de sa physionomie, la rend plus intéressante; &, comme les rayons du soleil échappés à travers les nuages, ses yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humiliation même a toutes les graces de la modestie: en la voyant, on la plaint; en l'écoutant, on l'honore; enfin, je dois dire, à la justification de mon ami, que je ne connois que deux hommes au monde qui puissent rester sans risque auprès d'elle.

Il s'égare, ô Wolmar! je le vois, je

le sens ; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis, en songeant jusqu'où son égarement peut lui faire oublier ce qu'il est, & ce qu'il se doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait mépriser l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrémité, & ne lui fasse encore braver les loix sacrées de la décence & de l'honnêteté. Edouard Bomston faire un tel mariage !... vous concevez !... sous les yeux de son ami !... qui le permet !... qui le souffre !... & qui lui doit tout !.. Il faudra qu'il m'arrache le cœur de sa main avant de la profaner ainsi.

Cependant, que faire ? Comment me comporter ? Vous connoissez sa violence. On ne gagne rien avec lui par les discours, & les siens depuis quelque tems ne sont pas propres à calmer mes craintes. J'ai feint d'abord de ne pas l'entendre. J'ai fait indirectement parler la raison en maximes générales ; à son tour, il ne m'entend point. Si j'essaie de le toucher un peu plus au vif, il ré-

pond des sentences, & croit m'avoir réfuté. Si j'insiste, il s'emporte, il prend un ton qu'un ami voudroit ignorer, & auquel l'amitié ne sait point répondre. Croyez que je ne suis en cette occasion ni craintif, ni timide ; quand on est dans son devoir, on n'est que trop tenté d'être fier ; mais il ne s'agit pas ici de fierté : il s'agit de réussir ; & de fausses tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens. Je n'ôse presque entrer avec lui dans aucune discussion ; car je sens tous les jours la vérité de l'avertissement que vous m'avez donné, qu'il est plus fort que moi de raisonnement, & qu'il ne faut point l'enflammer par la dispute.

Il paroît d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On diroit que je l'inquiette. Combien avec tant de supériorité à tous égards un homme est rabaissé par un moment de foiblesse ! Le grand, le sublime Edouard a peur de son ami, de sa créature, de son éleve ! il semble même, par quelques mots jetés sur le choix de son séjour s'il ne se marie pas, vouloir tenter

ma fidélité par mon intérêt. Il ſait bien que je ne dois, ni ne veux le quitter. O Wolmar! je ferai mon devoir, & ſuivrai par-tout mon bienfaiteur! Si j'étois lâche & vil, que gagnerois-je à ma perfidie? Julie & ſon digne époux confieroient-ils leurs enfans à un traître?

Vous m'avez dit ſouvent que les petites paſſions ne prennent jamais le change, & vont toujours à leur fin; mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire uſage de cette maxime. En effet, la compaſſion, le mépris des préjugés, l'habitude, tout ce qui détermine Édouard en cette occaſion, échappe à force de petiteſſe, & devient preſque inattaquable: au-lieu que le véritable amour eſt inſéparable de la généroſité; & que par elle on a toujours ſur lui quelque priſe. J'ai tenté cette voie indirecte; & je ne déſeſpere pas du ſuccès. Ce moyen paroît cruel; je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant, tout bien peſé, je crois rendre ſervice à Laure elle-même, Que

feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer ſon ancienne ignominie? Mais qu'elle peut être grande, en demeurant ce qu'elle eſt! Si je connois bien cette étrange fille, elle eſt faite pour jouir de ſon ſacrifice, plus que du rang qu'elle doit refuſer.

Si cette reſſource me manque, il m'en reſte une de la part du Gouvernement, à cauſe de la Religion; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la derniere extrémité, & au défaut de tout autre: quoi qu'il en ſoit, je n'en veux épargner aucun, pour prévenir une alliance indigne & déshonnête. O reſpectable Wolmar! je ſuis jaloux de votre eſtime, durant tous les momens de ma vie. Quoi que puiſſe vous écrire Édouard, quoi que vous puiſſiez entendre dire, ſouvenez-vous qu'à quelque prix que ce puiſſe être, tant que mon cœur battra dans ma poitrine, jamais *Lauretta Piſana* ne ſera Ladi Bomſton.

Si vous approuvez mes meſures, cette lettre n'a pas beſoin de réponſe. Si je

me trompe, instruisez-moi. Mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adresse par une main étrangère. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brûlez ma lettre, & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier, & le seul secret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux Cousines: si j'osois me fier davantage à mes lumières, vous-même n'en sauriez jamais rien (1).

---

(1) Pour bien entendre cette lettre, & la quatorzième de ce Volume, il faudroit savoir les aventures de Milord Édouard; & j'avois d'abord résolu de les ajouter à ce recueil. En y repensant, je n'ai pu me résoudre à gâter la simplicité de l'histoire des deux amans, par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur.

LETTRE X.

DE Mlle. DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

LE courier d'Italie sembloit n'attendre, pour arriver, que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cause de lui. Ce n'est pas moi qui ai fait cette jolie découverte; c'est mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir jusqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix, parce que c'est ordinairement l'heure où la poste passe.

Tu es prise, pauvre Cousine; tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire si folle, ou plutôt si sage, n'a pu l'être jusqu'au bout;

te

te voilà dans les mêmes las (1) dont tu pris tant de peine à me dégager, & tu n'as pu conſerver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire eſt-il donc venu ? Chere amie, il faudroit avoir ton charme & tes grâces pour ſavoir plaiſanter comme toi, & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des careſſes. Et puis, quelle différence entre nous ! De quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je ſuis la cauſe, & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un ſentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque ſujet de reconnoiſſance ; & tout, juſqu'à ta foibleſſe, eſt en toi l'ouvrage de ta vertu. C'eſt cela même qui me conſole & m'égaye. Il falloit me plaindre & pleurer de mes fautes ; mais on peut ſe moquer de la mauvaiſe honte qui te fait rougir d'un attachement auſſi pur que toi.

(1) Je n'ai pas voulu laiſſer *lacs*, à cauſe de la prononciation Genevoiſe remarquée par Madame d'Orbe, dans la lettre ſeizieme de ce volume.

Revenons au courier d'Italie, & laiſſons un moment les moralités. Ce ſeroit trop abuſer de mes anciens titres; car il eſt permis d'endormir ſon auditoire, mais non pas de l'impatienter. Hé bien donc! ce courier que je fais ſi lentement arriver, qu'a-t-il apporté? Rien que de bien ſur la ſanté de nos amis, & de plus une grande lettre pour toi. Ah! bon: je te vois déja ſourire & reprendre haleine; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien ſon prix encore, même après s'être fait deſirer; car elle reſpire une ſi... mais je ne veux te parler que de nouvelles, & ſûrement ce que j'allois dire n'en eſt pas une.

Avec cette lettre, il en eſt venu une autre de Mylord Édouard pour mon mari, & beaucoup d'amitié pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, & d'autant moins attendues que la premiere n'en dit rien. Ils devoient le lendemain partir pour Naples, où Mylord a quelques affaires, & d'où ils iront

voir le Vésuve.... Conçois-tu, ma chere, ce que cette vûe a de si attrayant? Revenus à Rome.... Claire, pense, imagine... Édouard est sur le point d'épouser... non, grâce au ciel, cette indigne Marquise; il marque, au contraire, qu'elle est fort mal. Qui donc?... Laure, l'aimable Laure; qui... mais pourtant... quel mariage!... Notre ami n'en dit pas un mot. Aussi-tôt après, ils partiront tous trois, & viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels; mais il compte toujours que Saint-Preux nous restera.

Je t'avoue que son silence m'inquiète un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des situations bisarres, & des jeux du cœur humain qu'on n'entend guères. Comment un homme aussi vertueux a-t-il pu se prendre d'une passion si durable pour une aussi méchante femme que cette Marquise? Comment elle-même, avec un caractère violent & cruel, a-t-elle pu concevoir & nourrir un

amour aussi vif pour un homme qui lui ressembloit si peu ; si tant est cependant qu'on puisse honorer du nom d'amour une fureur capable d'inspirer des crimes? Comment un jeune cœur aussi généreux, aussi tendre, aussi désintéressé que celui de Laure, a-t-il pu supporter ses premiers désordres? Comment s'en est-il retiré par ce penchant trompeur fait pour égarer son sexe, & comment l'amour, qui perd tant d'honnêtes femmes, a-t-il pu venir à bout d'en faire une? Dis-moi, ma Claire; désunir deux cœurs qui s'aimoient sans se convenir; joindre ceux qui se convenoient sans s'entendre; faire triompher l'amour de l'amour même ; du sein du vice & de l'opprobre tirer le bonheur & la vertu ; délivrer son ami d'un monstre, en lui créant, pour ainsi dire, une compagne.....infortunée, il est vrai, mais aimable, honnête même, au moins si, comme je l'ôse croire, on peut le redevenir ; dis ; celui qui auroit fait tout cela seroit-il coupable ? celui qui l'auroit souffert seroit-il à blâmer?

Lady Bomſton viendra donc ici? Ici, mon ange! Qu'en penſes-tu? Après tout quel prodige ne doit pas être cette étonnante fille que ſon éducation perdit, que ſon cœur a ſauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, & que mon penchant ſeul égara, quand tout concouroit à me bien conduire? Je m'avilis moins, il eſt vrai; mais me ſuis-je élevée comme elle? Ai-je évité tant de piéges & fait tant de ſacrifices? Du dernier degré de la honte elle a ſu remonter au premier degré de l'honneur; elle eſt plus reſpectable cent fois que ſi jamais elle n'eût été coupable. Elle eſt ſenſible & vertueuſe: que lui faut-il de plus pour nous reſſembler? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeuneſſe, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je eſpérer de trouver grâce, & à quel honneur pourrois-je prétendre, en refuſant de l'honorer?

Hé bien! couſine, quand ma raiſon

me dit cela, mon cœur en murmure; &, sans que je puisse expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Édouard ait fait ce mariage, & que son ami s'en soit mêlé. O l'opinion ! l'opinion ! Qu'on a de peine à secouer son joug ! Toujours elle nous porte à l'injustice : le bien passé s'efface par le mal présent ; le mal passé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien ?

J'ai laissé voir à mon mari mon inquiétude sur la conduite de Saint-Preux dans cette affaire. Il semble, ai-je dit, avoir honte d'en parler à ma cousine. Il est incapable de lâcheté, mais il est foible..... trop d'indulgence pour les fautes d'un ami..... Non, m'a-t-il dit; il a fait son devoir; il le fera, je le sais; je ne puis rien vous dire de plus; mais Saint-Preux est un honnête garçon. Je réponds de lui, vous en serez contente..... Claire, il est impossible que Wolmar me trompe, & qu'il se trompe. Un discours si positif m'a fait rentrer en moi-même : j'ai compris que tous mes scrupules ne

venoient que de fauſſe délicateſſe, & que, ſi j'étois moins vaine & plus équitable, je trouverois Lady Bomſton plus digne de ſon rang.

Mais laiſſons un peu Lady Bomſton, & revenons à nous. Ne ſens-tu point trop, en liſant cette lettre, que nos amis reviendront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien ? Ne bat-il point à préſent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop ſemblable au mien ? Ne ſonge-t-il point au danger de vivre familièrement avec un objet chéri, de le voir tous les jours, de loger ſous le même toît ? &, ſi mes erreurs ne m'ôterent point ton eſtime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi ? Combien dans nos jeunes ans la raiſon, l'amitié, l'honneur t'inſpirerent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriſer ! C'eſt mon tour, maintenant, ma douce amie, & j'ai de plus, pour me faire écouter, la triſte autorité de l'expérience. Écoute-moi donc, tandis qu'il eſt tems, de peur qu'après avoir paſſé la

moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne passes l'autre à déplorer les tiennes; sur-tout, ne te fie plus à cette gaieté folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre, & perd celles qui sont en danger. Claire! Claire! tu te moquois de l'amour une fois; mais c'est parce que tu ne le connoissois pas; &, pour n'en avoir pas senti les traits, tu te croyois au-dessus de ses atteintes. Il se venge, & rit à son tour. Apprends à te défier de sa traitresse joie, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chere amie, il est tems de te montrer à toi-même; car jusqu'ici tu ne t'es pas bien vûe: tu t'es trompée sur ton caractère, & n'as pas su t'estimer ce que tu valois. Tu t'es fiée aux discours de la Chaillot; sur ta vivacité badine elle te jugea peu sensible; mais un cœur comme le tien étoit au-dessus de sa portée. La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoître; personne au monde ne t'a bien connue, excepté moi seule. Notre ami même a plutôt senti que vu tout ton prix. Je t'ai laissé ton erreur, tant qu'elle

a pu t'être utile; à préſent qu'elle te perdroit, il faut te l'ôter.

Tu es vive, & te crois peu ſenſible. Pauvre enfant, que tu t'abuſes! ta vivacité même prouve le contraire. N'eſt-ce pas toujours ſur des choſes de ſentiment qu'elle s'exerce? N'eſt-ce pas de ton cœur que viennent les grâces de ton enjouement? Tes railleries ſont des ſignes d'intérêt plus touchans que les complimens d'un autre; tu careſſes, quand tu folâtres; tu ris, mais ton rire pénètre l'âme; tu ris, mais tu fais pleurer de tendreſſe, & je te vois preſque toujours ſérieuſe avec les indifférens.

Si tu n'étois que ce que tu prétends être, dis-moi ce qui nous uniroit ſi fort l'une à l'autre? ou feroit entre nous le lien d'une amitié ſans exemple? par quel prodige un tel attachement feroit-il venu chercher par préférence un cœur ſi peu capable d'attachement? Quoi! celle qui n'a vécu que pour ſon amie ne ſait pas aimer? Celle qui voulut quitter père, époux, parens, & ſon pays pour la ſuivre,

ne fait préférer l'amitié à rien ? Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur sensible ? Cousine, je me suis laissé aimer, & j'ai beaucoup fait, avec toute ma sensibilité, de te rendre une amitié qui valût la tienne.

Ces contradictions t'ont donné de ton caractère l'idée la plus bisarre qu'une folle comme toi pût jamais concevoir ; c'est de te croire à la fois ardente amie & froide amante. Ne pouvant disconvenir du tendre attachement dont tu te sentois pénétrée, tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta Julie, tu ne pensois pas que rien pût t'émouvoir au monde, comme si les cœurs naturellement sensibles pouvoient ne l'être que pour un objet, & que, ne sachant aimer que moi, tu m'eusses pu bien aimer moi-même. Tu demandois plaisamment si l'âme avoit un sexe ? Non, mon enfant, l'âme n'a point de sexe ; mais ses affections la distinguent, & tu commences trop à le sentir. Parce que le premier amant qui s'offrit ne t'avoit pas émue, tu crus aussi-tôt ne

pouvoit l'être ; parce que tu manquois d'amour pour ton ſoupirant, tu crus n'en pouvoir ſentir pour perſonne. Quand il fut ton mari, tu l'aimas pourtant, & ſi fort, que notre intimité même en ſouffrit ; cette âme ſi peu ſenſible ſut trouver à l'amour un ſupplément encore aſſez tendre pour ſatisfaire un honnête-homme.

Pauvre couſine ! c'eſt à toi déſormais de réſoudre tes propres doutes ; & s'il eſt vrai,

Ch'un freddo amante è mal ſicuro amico (1),

j'ai grand'peur d'avoir maintenant une raiſon de trop pour compter ſur toi : mais il faut que j'achève de te dire là-deſſus tout ce que je penſe.

Je ſoupçonne que tu as aimé ſans le ſavoir, bien plutôt que tu ne crois, ou du moins, que le même penchant qui

(1) Ce vers eſt renverſé de l'original, &, n'en déplaiſe aux belles Dames, le ſens de l'auteur eſt plus véritable & plus beau.

me perdit t'eût séduite, si je ne t'avois prévenue. Conçois-tu qu'un sentiment si naturel & si doux puisse tarder si long-tems à naître? Conçois-tu qu'à l'âge où nous étions, on puisse impunément se familiariser avec un jeune homme aimable, ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts, celui-ci seul ne nous eût pas été commun? Non, mon ange, tu l'aurois aimé, j'en suis sûre, si je ne l'eusse aimé la première. Moins foible, & non moins sensible, tu aurois été plus sage que moi, sans être plus heureuse. Mais quel penchant eût pu vaincre dans ton âme honnête l'horreur de la trahison & de l'infidélité? L'amitié te sauva des piéges de l'amour; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, & tu rachetas ainsi ton cœur aux dépens du mien.

Ces conjectures ne sont pas même si conjectures que tu penses; &, si je voulois rappeller des tems qu'il faut oublier, il me seroit aisé de trouver dans l'intérêt que tu ne croyois prendre qu'à moi seule, un intérêt non moins vif pour ce qui

n'étoit cher. N'ôsant l'aimer, tu voulois que je l'aimasse ; tu jugeas chacun de nous nécessaire au bonheur de l'autre, & ce cœur, qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois sûre que, sans ta propre foiblesse, tu m'aurois été moins indulgente; mais tu te serois reproché, sous le nom de jalousie, une juste sévérité. Tu ne te sentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eût fallu vaincre, &, craignant d'être perfide plutôt que sage, en immolant ton bonheur au nôtre, tu crus avoir assez fait pour la vertu.

Ma Claire, voilà ton histoire; voilà comment ta tyrannique amitié me force à te savoir gré de ma honte, & à te remercier de mes torts. Ne crois pas, pourtant, que je veuille t'imiter en cela. Je ne suis pas plus disposée à suivre ton exemple, que toi le mien; &, comme tu n'a pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, grâce au ciel, tes raisons d'indulgence. Quel plus digne usage ai-je à faire de la

vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conſerver?

Il faut donc te dire encore mon avis ſur ton état préſent. La longue abſence de notre maître n'a pas changé tes diſpoſitions pour lui. Ta liberté recouvrée, & ſon retour, ont produit une nouvelle époque dont l'amour a ſu profiter. Un nouveau ſentiment n'eſt pas né dans ton cœur; celui qui s'y cacha ſi long-tems n'a fait que ſe mettre plus à l'aiſe. Fière d'ôſer te l'avouer à toi-même, tu t'es preſſée de me le dire. Cet aveu te ſembloit preſque néceſſaire pour le rendre tout-à-fait innocent; en devenant un crime pour ton amie, il ceſſoit d'en être un pour toi; & peut-être ne t'es-tu livrée au mal que tu combattois depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai ſenti tout cela, ma chère; je me ſuis peu alarmée d'un penchant qui me ſervoit de ſauve-garde, & que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons paſſé tous enſemble au ſein

de la paix & de l'amitié m'a donné plus de confiance encore, en voyant que, loin de rien perdre de ta gaieté, tu semblois l'avoir augmentée. Je t'ai vu tendre, empressée, attentive; mais franche dans tes caresses, naïve dans tes jeux, sans mystère, sans ruse en toutes choses; &, dans tes plus vives agaceries, la joie de l'innocence réparoit tout.

Depuis notre entretien de l'Élysée, je ne suis plus si contente de toi. Je te trouve triste & rêveuse. Tu te plaîs seule autant qu'avec ton amie; tu n'as pas changé de langage, mais d'accent; tes plaisanteries sont plus timides; tu n'ôses plus parler de lui si souvent: on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute; & l'on voit, à ton inquiétude, que tu attends de ses nouvelles, plutôt que tu n'en demandes.

Je tremble, bonne cousine, que tu ne sentes pas tout ton mal, & que le trait ne soit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, sonde bien ton cœur malade; dis-toi bien (je le ré-

pète) ſi, quelque ſage qu'on puiſſe être, on peut, ſans riſque, demeurer long-tems avec ce qu'on aime; & ſi la confiance qui me perdit eſt tout à-fait ſans danger pour toi. Vous êtes libres tous deux; c'eſt préciſément ce qui rend les occaſions plus ſuſpectes. Il n'y a point, dans un cœur vertueux, de foibleſſe qui cède aux remords; & je conviens avec toi qu'on eſt toujours aſſez forte contre le crime: mais hélas! qui peut ſe garantir d'être foible? Cependant, regarde les ſuites, ſonge aux effets de la honte. Il faut s'honorer, pour être honorée. Comment peut-on mériter le reſpect d'autrui, ſans en avoir pour ſoi-même, & où s'arrêtera, dans la route du vice, celle qui fait le premier pas ſans effroi? Voilà ce que je dirois à ces femmes du monde, pour qui la morale & la religion ne ſont rien; & qui n'ont de loi, que l'opinion d'autrui. Mais toi, femme vertueuſe & chrétienne; toi qui vois ton devoir, & qui l'aimes; toi qui connois & ſuis d'autres règles que les Jugemens publics,

ton premier honneur eſt celui que te rend ta conſcience ; & c'eſt celui-là qu'il s'agit de conſerver.

Veux-tu ſavoir quel eſt ton tort en toute cette affaire ? C'eſt (je te le redis) de rougir d'un ſentiment honnête, que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent (1) : mais avec toute ton humeur folâtre, rien n'eſt ſi timide que toi. Tu plaiſantes pour faire la brave ; & je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais, avec l'amour dont tu feins de rire, comme ces enfans qui chantent la nuit, quand ils ont peur. O chere amie ! ſouviens-toi de l'avoir dit mille fois ; c'eſt la fauſſe honte qui mène à la véritable ; & la vertu ne fait rougir que de ce qui eſt mal. L'amour en lui-même eſt-il un crime ?

---

(1) Pourquoi l'Éditeur laiſſe-il les continuelles répétitions dont cette lettre eſt pleine, ainſi que beaucoup d'autres ? Par une raiſon fort ſimple ; c'eſt qu'il ne ſe ſoucie point du tout que ces lettres plaiſent à ceux qui feront cette queſtion.

N'eſt-il pas le plus pur, ainſi que le plus doux penchant de la Nature? N'a-t-il pas une fin bonne & louable? Ne dédaigne-t-il pas les âmes baſſes & rampantes? N'anime-t'il pas les âmes grandes & fortes? N'ennoblit-t-il pas tous leurs ſentimens? Ne double-t-il pas leur être? Ne les élève-t-il pas au-deſſus d'elles-mêmes? Ah! ſi, pour être honnête & ſage, il faut être inacceſſible à ſes traits, dis: que reſte-t-il pour la vertu ſur la terre? Le rebut de la Nature, & les plus vils des mortels.

Qu'as-tu donc fait que tu puiſſes te reprocher? N'as-tu pas fait choix d'un honnête-homme? N'eſt-il pas libre? Ne l'es-tu pas? Ne mérite-t-il pas toute ton eſtime? N'as-tu pas toute la ſienne? Ne ſeras-tu pas trop heureuſe de faire le bonheur d'un ami ſi digne de ce nom; de payer, de ton cœur & de ta perſonne, les anciennes dettes de ton amie, & d'honorer, en l'élevant à toi, le mérite outragé par la fortune.

Je vois les petits ſcrupules qui t'arrê-

tent. Démentir une réſolution priſe & déclarée, donner un ſucceſſeur au défunt, montrer ſa foibleſſe au public, épouſer un aventurier ! car les âmes baſſes, toujours prodigues de titres flétriſſans, ſauront bien trouver celui-ci : voilà donc les raiſons ſur leſquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le juſtifier, & couver tes feux au fond de ton cœur, que les rendre légitimes ! Mais je te prie, la honte eſt-elle d'épouſer celui qu'on aime, ou de l'aimer ſans l'épouſer ? Voilà le choix qui te reſte à faire. L'honneur que tu dois au défunt, eſt de reſpecter aſſez ſa Veuve, pour lui donner un mari plutôt qu'un amant ; & ſi ta jeuneſſe te force à remplir ſa place, n'eſt-ce pas rendre encore hommage à ſa mémoire, de choiſir un homme qui lui fut cher ?

Quant à l'inégalité, je croirois t'offenſer de combattre une objection ſi frivole, lorſqu'il s'agit de ſageſſe & de bonnes mœurs. Je ne connois d'inégalité déshonorante, que celle qui vient

du caractère ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes baſſes, il eſt toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élevé dans des ſentimens d'honneur, eſt l'égal de tout le monde; il n'y a point de rang où il ne ſoit à ſa place. Tu ſais quel étois l'avis de ton pere, même quand il fut queſtion de moi pour notre ami. Sa famille eſt honnête, quoiqu'obſcure. Il jouit de l'eſtime publique, il la mérite. Avec cela, fût-il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas balancer; car il vaut mieux déroger à la nobleſſe qu'à la vertu; & la femme d'un charbonnier eſt plus reſpectable que la maitreſſe d'un Prince.

J'entrevois bien encore une autre eſpèce d'embarras dans la néceſſité de te déclarer la premiere; car, comme tu dois le ſentir, pour qu'il ôſe aſpirer à toi, il faut que tu le lui permettes; & c'eſt un des juſtes retours de l'inégalité, qu'elle coûte ſouvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à cette difficulté,

je te la pardonne, & j'avoue même qu'elle me paroîtroit fort grave, si je ne prenois soin de la lever : j'espere que tu comptes assez sur ton amie, pour croire que ce sera sans te compromettre ; de mon côté, je compte assez sur le succès, pour m'en charger avec confiance ; car, quoi que vous m'ayez dit autrefois tous deux sur la difficulté de transformer une amie en maitresse, si je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occasion l'entreprise exige une grande habileté de ma part. Je te propose donc de me laisser charger de cette négociation, afin que tu puisses te livrer au plaisir que te fera son retour, sans mystère, sans regrets, sans danger, sans honte. Ah, Cousine ! quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre, & qui se confondent depuis si long-tems dans le mien! Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il est possible ; ne soyez plus qu'un pour vous & pour moi. Oui, ma Claire, tu serviras en-

core ton amie, en couronnant ton amour; & j'en ſerai plus ſûre de mes propres ſentimens, quand je ne pourrai plus les diſtinguer entre vous.

Que ſi, malgré mes raiſons, ce projet ne te convient pas, mon avis eſt qu'à quelque prix que ce ſoit, nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou à l'autre; car, quoi qu'il arrive, l'éducation de nos enfans nous importe encore moins que la vertu de leurs meres. Je te laiſſe le tems de réfléchir ſur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette lettre en droiture à Genève, parce que tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lauſanne, & qu'elle ne t'y trouveroit plus. Apporte-moi bien des détails de la petite République. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'eſtimerois heureuſe de l'aller voir, ſi je pouvois faire cas des plaiſirs qu'on achete aux dépens de ſes amis. Je n'ai jamais

aimé le luxe, & je le hais maintenant de t'avoir ôtée à moi pour je ne sais combien d'années. Mon enfant, nous n'allâmes ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de noce à Genève; mais quelque mérite que puisse avoir ton frere, je doute que ta belle-sœur soit plus heureuse avec sa dentelle de Flandres & ses étoffes des Indes, que nous dans notre simplicité. Je te charge pourtant, malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la noce à Clarens. Mon père écrit au tien, & mon mari à la mère de l'épouse, pour les en prier: voilà les lettres, donne-les, & soutiens l'invitation de ton crédit renaissant; c'est tout ce que je puis faire pour que la fête ne se fasse pas sans moi; car je te déclare qu'à quelque prix que ce soit je ne veux pas quitter ma famille. Adieu, Cousine; un mot de tes nouvelles, & que je sache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxieme jour depuis ton départ, & je ne sais plus vivre si long-tems sans toi.

P. S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompue, Mademoiſelle Henriette ſe donnoit les airs d'écrire auſſi de ſon côté. Comme je veux que les enfans diſent toujours ce qu'ils penſent, & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laiſſé la petite curieuſe écrire tout ce qu'elle a voulu, ſans y changer un ſeul mot. Troiſieme lettre ajoutée à la mienne. Je me doute bien que ce n'eſt pas encore celle que je cherchois du coin de l'œil, en furetant ce paquet. Pour celle-là, diſpenſe-toi de l'y chercher plus long-tems; car tu ne la trouveras pas. Elle eſt adreſſée à Clarens; c'eſt à Clarens qu'elle doit être lue; arrange-toi là-deſſus.

LETTRE

LETTRE XI.

D'HENRIETTE A SA MERE.

Où êtes-vous donc, Maman ? On dit que vous êtes à Genève, & que c'eſt ſi loin, ſi loin, qu'il faudroit marcher deux jours, tout le jour, pour vous atteindre : voulez-vous donc faire auſſi le tour du monde ? Mon petit Papa eſt parti ce matin pour Etange ; mon petit Grand-papa eſt à la chaſſe ; ma petite Maman vient de s'enfermer pour écrire ; il ne reſte que ma Mie Pernette, & ma Mie Fanchon. Mon Dieu ! je ne ſais plus comment tout va ; mais depuis le départ de notre bon ami, tout le monde s'éparpille. Maman, vous avez commencé la premiere. On s'ennuyoit déjà bien, quand vous n'aviez plus perſonne à faire endéver. Oh ! c'eſt encore bien pis, depuis que vous êtes partie ; car la petite Maman n'eſt pas, non plus, de ſi bonne humeur

que quand vous y êtes. Maman, mon petit Mali se porte bien ; mais il ne vous aime plus, parce que vous ne l'avez pas fait sauter hier comme à l'ordinaire. Moi, je crois que je vous aimerois encore un peu, si vous reveniez bien vîte, afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiser tout-à-fait, apportez à mon petit Mali quelque chose qui lui fasse plaisir. Pour l'appaiser, lui, vous aurez bien l'esprit de trouver aussi ce qu'il faut faire. Ah, mon Dieu ! si notre bon ami étoit ici, comme il l'auroit déjà deviné ! mon bel éventail est tout brisé ; mon ajustement bleu n'est plus qu'un chiffon ; ma piece de blonde est en loques ; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour, Maman ; il faut finir ma lettre ; car la petite Maman vient de finir la sienne, & sort de son cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges, mais je n'ôse le lui dire ; mais, en lisant ceci, elle verra bien que je l'ai vu. Ma bonne Maman, que vous êtes méchante, si vous faites pleurer ma petite Maman !

P. S. J'embraſſe mon Grand-papa, j'embraſſe mes oncles, j'embraſſe ma nouvelle tante & ſa Maman; j'embraſſe tout le monde, excepté vous. Maman, vous m'entendez bien; je n'ai pas pour vous de ſi longs bras.

LETTRE XII.

DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

AVANT de partir de Lauſanne, il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y ſuis arrivée; non pas pourtant auſſi joyeuſe que j'eſperois. Je me faiſois une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même ſi ſouvent tentée; mais, en refuſant d'en être, tu me l'as rendu preſque importun; car quelle reſſource y trouverai-je? S'il eſt ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon compte; & s'il eſt agréable, j'aurai le regret de m'amuſer ſans

toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raisons, crois-tu pour cela que je m'en contente ? Ma foi, Cousine, tu te trompes bien fort, & c'est encore ce qui me fâche, de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaise ; n'as-tu pas honte d'avoir toujours raison avec ton amie, & de résister à ce qui lui fait plaisir, sans lui laisser même celui de gronder ? Quand tu aurois planté-là pour huit jours ton mari, ton ménage, & tes marmots, ne diroit-on pas que tout eût été perdu ? Tu aurois fait une étourderie, il est vrai ; mais tu en vaudrois cent fois mieux ; au-lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne seras plus bonne à rien, & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les anges.

Malgré les mécontentemens passés, je n'ai pu, sans attendrissement, me retrouver au milieu de ma famille ; j'y ai été reçue avec plaisir, ou du moins avec beaucoup de caresses. J'attends, pour te parler de mon frere, que j'aie fait connoissance avec lui. Avec une assez belle

figure, il a l'air empeſé du pays d'où il vient. Il eſt ſérieux & froid ; je lui trouve même un peu de morgue : j'ai grand'peur pour la petite perſonne, qu'au lieu d'être un auſſi bon mari que les nôtres, il ne tranche un peu du ſeigneur & maître.

Mon pere a été ſi charmé de me voir, qu'il a quitté, pour m'embraſſer, la relation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandres, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là ! Imagines-tu le brave Edouard voyant fuir les Anglois, & fuyant lui-même ?.. jamais, jamais !.. il ſe fût fait tuer cent fois.

Mais, à propos de nos amis, il y a long-tems qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier, je crois, jour de Courier ? Si tu reçois de leurs lettres, j'eſpere que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu, Couſine ; il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Genève, où

nous comptons arriver demain pour dîner. Au reſte, je t'avertis que, de maniere ou d'autre, la noce ne ſe fera pas ſans toi, & que, ſi tu ne veux pas venir à Lauſanne, moi je viens avec tout mon monde, mettre Clarens au pillage, & boire les vins de tout l'univers.

LETTRE XIII.

DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

A merveille, ſœur prêcheuſe ! mais tu comptes un peu trop, ce me ſemble, ſur l'effet ſalutaire de tes ſermons : ſans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami, je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie ; & celui que j'ai reçu hier au ſoir, loin de m'exciter au ſommeil, me l'a ôté durant la nuit entiere. Garre la paraphraſe de mon Argus, s'il voit cette lettre ! mais j'y mettrai bon ordre, & je te jure que tu

te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéterois sur tes droits ; il vaut mieux suivre ma tête ; & puis, pour avoir l'air plus modeste, & ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du Courier d'Italie. Le pis-aller, si cela m'arrive, sera de récrire ma lettre, & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue Lady Bomston.

Je m'indigne à ce seul titre. Je ne pardonnerois pas plus à Saint-Preux de le laisser prendre à cette fille, qu'à Edouard de le lui donner, & à toi, de le reconnoître. Julie de Wolmar recevoir *Lauretta Pisana* dans sa maison ! la souffrir auprès d'elle ! Eh ! mon enfant, y penses-tu ? Quelle douceur cruelle est-ce-là ? Ne sais-tu pas que l'air qui t'entoure est mortel à l'infamie ? La pauvre malheureuse ôseroit-elle mêler son haleine à la tienne, ôseroit-elle respirer près de toi ? elle y seroit plus mal-à-son aise qu'un

poſſédé, touché par des reliques ; ton ſeul regard la feroit rentrer en terre ; ton ombre ſeule la tueroit.

Je ne mépriſe point Laure ; à Dieu ne plaiſe : au contraire, je l'admire & la reſpecte d'autant plus, qu'un pareil retour eſt héroïque & rare. En eſt-ce aſſez pour autoriſer les comparaiſons baſſes avec leſquelles tu t'ôſes profaner toi-même ; comme ſi dans ſes plus grandes foibleſſes, le véritable amour ne gardoit pas la perſonne, & ne rendoit pas l'honneur plus jaloux ? Mais je t'entends, & je t'excuſe. Les objets éloignés & bas ſe confondent maintenant à ta vue ; dans ta ſublime élévation, tu regardes la terre, & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité ſait mettre à profit juſqu'à ta vertu.

Hé bien ! que ſert tout cela ? Les ſentimens naturels en reviennent-ils moins ? L'amour-propre en fait-il moins ſon jeu ? malgré toi tu ſens ta répugnance, tu la taxes d'orgueil, tu la voudrois combattre, tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille ! Eh ! depuis quand l'opprobre du vice

n'eſt-il que dans l'opinion ? Quelle ſociété conçois-tu poſſible avec une femme devant qui l'on ne ſauroit nommer la chaſteté, l'honnêteté, la vertu, ſans lui faire verſer des larmes de honte, ſans ranimer ſes douleurs, ſans inſulter preſque à ſon repentir ? Crois-moi, mon ange, il faut reſpecter Laure, & ne la point voir. La fuir eſt un égard que lui doivent d'honnêtes femmes ; elle auroit trop à ſouffrir avec nous.

Écoute. Ton cœur te dit que ce mariage ne ſe doit point faire. N'eſt-ce pas te dire qu'il ne ſe fera point ?.... Notre ami, dis-tu, n'en parle pas dans ſa lettre ?.... dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit .... & tu dis que cette lettre eſt fort longue .... & puis vient le diſcours de ton mari .... il eſt myſtérieux, ton mari !.... Vous êtes un couple de frippons qui me jouez d'intelligence ; mais .... ſon ſentiment, au reſte, n'étoit pas ici fort néceſſaire .... ſur-tout pour toi qui as vu la lettre .... ni pour moi qui ne l'ai pas vûe .... car je ſuis plus ſûre

de ton ami, du mien, que de toute la philoſophie.

Ah ! çà, ne voilà-t-il pas déjà cet importun qui revient, on ne ſait comment ? Ma foi, de peur qu'il ne revienne encore, puiſque je ſuis ſur ſon chapitre, il faut que je l'épuiſe, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays des chimeres. Si tu n'avois pas été Julie, ſi ton ami n'eût pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eût été pour toi, je ne ſais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je ſais bien, c'eſt que, ſi ſa mauvaiſe étoile me l'eût adreſſé d'abord, c'étoit fait de ſa pauvre tête, &, que je ſois folle ou non, je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais, qu'importe ce que je pouvois être ? Parlons de ce que je ſuis. La premiere choſe que j'ai faite, a été de t'aimer. Dès nos premiers ans, mon cœur s'abſorba dans le tien. Toute tendre & ſenſible que j'euſſe été, je ne ſus plus aimer ni ſentir par moi-même. Tous mes ſentimens me

vinrent de toi ; toi seule me tins lieu de tout ; & je ne vécus que pour être ton amie. Voilà ce que vit la Chaillot ; voilà sur quoi elle me jugea ; réponds, Cousine, se trompa-t-elle ?

Je fis mon frere de ton ami ; tu le sais : l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mere. Ce ne fut point ma raison, mais mon cœur qui fit ce choix. J'eusse été plus sensible encore, que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embrassois, en embrassant la plus chere moitié de toi-même ; j'avois pour garant de la pureté de mes caresses, leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainsi ce qu'elle aime ? Le traitois-tu toi-même ainsi ? Non, Julie ; l'amour chez nous est craintif & timide ; la réserve & la honte sont ses avances ; il s'annonce par ses refus ; &, si-tôt qu'il transforme en faveur les caresses, il en sait bien distinguer le prix. L'amitié est prodigue, mais l'amour est avare.

J'avoue que de trop étroites liaisons, sont toujours périlleuses à l'âge où nous

étions lui & moi ; mais, tous deux, le cœur plein du même objet, nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous, qu'à moins de t'anéantir, nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avions pris la douce habitude, cette familiarité, dans tout autre cas si dangereuse, fut alors ma sauve-garde. Nos sentimens dépendent de nos idées ; & quand elles ont pris un certain cours, elles en changent difficilement. Nous en avions trop dit sur un ton, pour recommencer sur un autre ; nous étions déjà trop loin, pour revenir sur nos pas. L'amour veut faire tout son progrès lui-même ; il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin, je l'ai dit autrefois, & j'ai lieu de le croire encore ; on ne prend gueres de baisers coupables, sur la même bouche où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela, vint celui que le ciel destinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le sais, Cousine ; il étoit jeune, bien fait, honnête, attentif, com-

plaisant; il ne savoit pas aimer comme ton ami; mais c'étoit moi qu'il aimoit; &, quand on a le cœur libre, la passion qui s'adresse à nous, a toujours quelque chose de contagieux. Je lui rendis donc, du mien, tout ce qu'il en restoit à prendre; & sa part fut encore assez bonne, pour ne lui pas laisser de regret à son choix. Avec cela, qu'avois-je à redouter? J'avoue même que les droits du sexe, joints a ceux du devoir, porterent un moment préjudice aux tiens; &, que livrée à mon nouvel état, je fus d'abord plus épouse qu'amie; mais, en revenant à toi, je te rapportai deux cœurs au lieu d'un; & je n'ai pas oublié depuis, que je suis restée seule chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore, ma douce amie? Au retour de notre ancien maître, c'étoit, pour ainsi dire, une nouvelle connoissance à faire: je crus le voir avec d'autres yeux; je crus sentir, en l'embrassant, un frémissement qui jusques-là m'avoit été inconnu: plus cette émotion me

fut délicieuse, plus elle me fit de peur : je m'allarmai, comme d'un crime, d'un sentiment qui n'existoit peut-être que parce qu'il n'étoit plus criminel. Je pensai trop que ton amant ne l'étoit plus, & qu'il ne pouvoit plus l'être ; je sentis trop qu'il étoit libre, & que je l'étois aussi. Tu sais le reste, aimable cousine ; mes frayeurs, mes scrupules te furent connus aussi-tôt qu'à moi. Mon cœur sans expérience s'intimidoit tellement d'un état si nouveau pour lui, que je me reprochois mon empressement de te rejoindre, comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il fût précisément où je desirois si fort d'être ; & je crois que j'aurois moins souffert de sentir ce desir plus tiède, que d'imaginer qu'il ne fût pas tout pour toi.

Enfin, je te rejoignis, & je fus presque rassurée. Je m'étois moins reproché ma foiblesse, après t'en avoir fait l'aveu. Près de toi, je me la reprochois moins encore ; je crus m'être mise à mon tour sous ta garde, & je cessai de craindre

pour moi. Je résolus, par ton conseil même, de ne point changer de conduite avec lui. Il est constant qu'une plus grande réserve eût été une espèce de déclaration; & ce n'étoit que trop de celles qui pouvoient m'échapper malgré moi, sans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine par honte, & familiere par modestie: mais peut-être, tout cela se faisant moins naturellement, ne se faisoit-il plus avec la même mesure. De folâtre que j'étois, je devins tout-à-fait folle; & ce qui m'en accrût la confiance, fut de sentir que je pouvois l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour t'imiter, soit que ma Julie épure tout ce qui l'approche, je me trouvai tout-à-fait tranquile; & il ne me resta, de mes premieres émotions, qu'un sentiment très-doux, il est vrai, mais calme & paisible; & qui ne demandoit rien de plus à mon cœur, que la durée de l'état où j'étois.

Oui, chère amie, je suis tendre &

ſenſible auſſi-bien que toi ; mais je le ſuis d'une autre manière. Mes affections ſont plus vives ; les tiennes ſont plus pénétrantes. Peut-être, avec des ſens plus animés, ai-je plus de reſſources pour leur donner le change ; & cette même gaieté, qui coûte l'innocence à tant d'autres, me l'a toujours conſervée. Ce n'a pas toujours été ſans peine, il faut l'avouer. Le moyen de reſter veuve à mon âge, & de ne pas ſentir quelquefois que les jours ne ſont que la moitié de la vie ? Mais, comme tu l'as dit, & comme tu l'éprouves, la ſageſſe eſt un grand moyen d'être ſage ; car, avec toute ta bonne contenance, je ne te crois pas dans un cas fort différent du mien. C'eſt alors que l'enjouement vient à mon ſecours, & fait plus, peut-être, pour la vertu, que n'euſſent fait les graves leçons de la raiſon. Combien de fois, dans le ſilence de la nuit, où l'on ne peut s'échapper à ſoi-même, j'ai chaſſé des idées importunes, en méditant des tours pour le lendemain ! Combien de fois j'ai ſauvé les

dangers d'un tête-à-tête par une saillie extravagante ! Tiens, ma chère, il y a toujours, quand on est foible, un moment où la gaieté devient sérieuse ; & ce moment ne viendra point pour moi. Voilà ce que je crois sentir, & de quoi je t'ôse repondre.

Après cela, je te confirme librement tout ce que je t'ai dit dans l'Élysée sur l'attachement que j'ai senti naître, & sur tout le bonheur dont j'ai joui cet hiver. Je m'en livrois de meilleur cœur au charme de vivre avec ce que j'aime ; en sentant que je ne desirois rien de plus. Si ce tems eût duré toujours, je n'en aurois jamais souhaité un autre. Ma gaieté venoit de contentement, & non d'artifice. Je tournois en espiéglerie le plaisir de m'occuper de lui sans cesse. Je sentois qu'en me bornant à rire, je ne m'apprêtois point de pleurs.

Ma foi, cousine, j'ai cru m'appercevoir quelquefois que le jeu ne lui déplaisoit pas trop à lui-même. Le rusé n'é-

toit pas fâché d'être fâché; & il ne s'appaiſoit avec tant de peine, que pour ſe faire appaiſer plus long-tems. J'en tirois occaſion de lui tenir des propos aſſez tendres, en paroiſſant me moquer de lui; c'étoit à qui des deux ſeroit le plus enfant. Un jour qu'en ton abſence il jouoit aux échets avec ton mari, & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même ſalle, elle avoit le mot, & j'obſervois notre Philoſophe. A ſon air humblement fier, & à la promptitude de ſes coups, je vis qu'il avoit beau jeu. La table étoit petite, & l'échiquier débordoit. J'attendis le moment; & ſans paroître y tâcher, d'un revers de raquette je renverſai l'échec-&-mat. Tu ne vis de tes jours pareille colère; il étoit ſi furieux, que, lui ayant laiſſé le choix d'un ſoufflet ou d'un baiſer, pour ma pénitence, il ſe détourna, quand je lui préſentai la joue. Je lui demandai pardon; il fut inflexible: il m'auroit laiſſée à genoux, ſi je m'y étois miſe. Je finis par lui faire

H. Gravelot inven. N. Le Mire Sculp.

Claire! Claire! Les enfans chantent la nuit quand ils ont peur.

une autre pièce qui lui fit oublier la premiere, & nous fûmes meilleurs amis que jamais.

Avec une autre méthode, infailliblement je m'en ſerois moins bien tirée; & je m'apperçus une fois que, ſi le jeu fût devenu ſérieux, il eût pu trop l'être. C'étoit un ſoir qu'il nous accompagnoit ce duo ſi ſimple & ſi touchant de Léo, *vado a morir, ben mio.* Tu chantois avec aſſez de négligence; je n'en faiſois pas de même; &, comme j'avois une main appuyée ſur le claveſſin, au moment le plus pathétique, & où j'étois moi-même émue, il appliqua ſur cette main un baiſer que je ſentis ſur mon cœur. Je ne connois pas bien les baiſers de l'amour; mais ce que je peux te dire, c'eſt que jamais l'amitié, pas même la nôtre, n'en a donné ni reçu de ſemblable à celui-là. Hé bien! mon enfant, après de pareils momens, que devient-on, quand on s'en va rêver ſeule, & qu'on emporte avec ſoi leur ſouvenir? Moi, je troublai la muſique, il fallut danſer,

je fis danſer le Philoſophe ; on ſoupa preſque en l'air, on veilla fort avant dans la nuit, je fus me coucher bien laſſe, & je ne fis qu'un ſomme.

J'ai donc de fort bonnes raiſons pour ne point gêner mon humeur, ni changer de manieres. Le moment qui rendra ce changement néceſſaire eſt ſi près, que ce n'eſt pas la peine d'anticiper. Le tems ne viendra que trop-tôt d'être prude & réſervée ; tandis que je compte encore par vingt, je me dépêche d'uſer de mes droits ; car paſſé la trentaine on n'eſt plus folle, mais ridicule ; & ton épilogueur d'homme ôſe bien me dire qu'il ne me reſte que ſix mois encore à retourner la ſalade avec les doigts. Patience ! pour payer ce ſarcaſme, je prétends la lui retourner dans ſix ans, & je te jure qu'il faudra qu'il la mange ; mais revenons.

Si l'on n'eſt pas maître de ſes ſentimens, au moins on l'eſt de ſa conduite. Sans doute, je demanderois au ciel un cœur plus tranquile ; mais puiſſé-je, à mon dernier jour, offrir au Souverain

Juge une vie auſſi peu criminelle que celle que j'ai paſſée cet hiver ! En vérité, je ne me reprochois rien auprès du ſeul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chere, il n'en eſt pas de même, depuis qu'il eſt parti ; en m'accoutumant à penſer à lui dans ſon abſence, j'y penſe à tous les inſtans du jour, & je trouve ſon image plus dangereuſe que ſa perſonne. S'il eſt loin, je ſuis amoureuſe ; s'il eſt près, je ne ſuis que folle : qu'il revienne, & je ne le crains plus.

Au chagrin de ſon éloignement s'eſt jointe l'inquiétude de ſon rêve. Si tu as tout mis ſur le compte de l'amour, tu t'es trompée ; l'amitié avoit part à ma triſteſſe. Depuis leur départ, je te voyois pâle & changée ; à chaque inſtant je penſois te voir tomber malade. Je ne ſuis pas crédule, mais craintive. Je ſais bien qu'un ſonge n'amene pas un évènement ; mais j'ai toujours peur que l'évènement n'arrive à ſa ſuite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laiſſé une nuit tranquile, juſqu'à ce que je t'aie vu bien

remiſe, & reprendre tes couleurs. Duſſé-je avoir mis, ſans le ſavoir, un intérêt ſuſpect à cet empreſſement, il eſt ſûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il ſe fût montré, quand il s'en retourna comme un imbécile. Enfin, ma vaine terreur s'en eſt allée avec ton mauvais viſage. Ta ſanté, ton appétit, ont plus fait que tes plaiſanteries ; & je t'ai vu ſi bien argumenter à table contre mes frayeurs, qu'elles ſe ſont tout-à-fait diſſipées. Pour ſurcroît de bonheur, il revient ; & j'en ſuis charmée à tous égards. Son retour ne m'alarme point, il me raſſûre ; &, ſi-tôt que nous le verrons, je ne craindrai plus rien pour tes jours, ni pour mon repos. Couſine, conſerve-moi mon amie, & ne ſois point en peine de la tienne ; je réponds d'elle, tant qu'elle t'aura..... Mais, mon Dieu ! qu'ai-je donc qui m'inquiète encore, & me ſerre le cœur, ſans ſavoir pourquoi ? Ah ! mon enfant, faudra-t-il un jour qu'une des deux ſurvive à l'autre ? Malheur à celle ſur qui doit tomber un

ſort ſi cruel ! Elle reſtera peu digne de vivre, ou ſera morte avant ſa mort.

Pourrois-tu me dire à propos de quoi je m'épuiſe en ſottes lamentations ? Foin de ces terreurs paniques qui n'ont pas le ſens commun ! Au-lieu de parler de mort, parlons de mariage ; cela ſera plus amuſant. Il y a long-tems que cette idée eſt venue à ton mari ; &, s'il ne m'en eût jamais parlé, peut-être ne me fût-elle point venue à moi-même. Depuis lors, j'y ai penſé quelquefois, & toujours avec dédain. Fi ! cela vieillit une jeune veuve ; ſi j'avois des enfans d'un ſecond lit, je me croirois la grand'mere de ceux du premier. Je te trouve auſſi fort bonne de faire avec légèreté les honneurs de ton amie, & de regarder cet arrangement comme un ſoin de ta bénigne charité. Oh bien ! je t'apprends, moi, que toutes les raiſons fondées ſur tes ſoucis obligeans ne valent pas la moindre des miennes contre un ſecond mariage.

Parlons ſérieuſement ; je n'ai pas

l'âme assez basse pour faire entrer dans ces raisons la honte de me rétracter d'un engagement téméraire pris avec moi seule, ni la crainte du blâme en faisant mon devoir, ni l'inégalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur est pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la sienne : mais, sans répéter ce que je t'ai dit tant de fois sur mon humeur indépendante & sur mon éloignement naturel pour le joug du mariage, je me tiens à une seule objection, & je la tire de cette voix si sacrée que personne au monde ne respecte autant que toi ; leve cette objection, cousine, & je me rends. Dans tous ces jeux qui te donnent tant d'effroi, ma conscience est tranquile. Le souvenir de mon mari ne me fait point rougir ; j'aime à l'appeler à témoin de mon innocence ; & pourquoi craindrois-je de faire devant son image tout ce que je faisois autrefois devant lui ? En seroit-il de même, ô Julie ! si je violois les saints engagemens qui nous unirent; que j'ôsasse jurer

à

à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois ; que mon cœur, indignement partagé, dérobât à sa mémoire ce qu'il donneroit à son successeur, & ne pût, sans offenser l'un des deux, remplir ce qu'il doit à l'autre? Cette même image, qui m'est si chere, ne me donneroit qu'épouvante & qu'effroi ; sans cesse elle viendroit empoisonner mon bonheur ; & son souvenir, qui fait la douceur de ma vie, en feroit le tourment; comment ôses-tu me parler de donner un successeur à mon mari, après avoir juré de n'en jamais donner au tien? Comme si les raisons que tu m'allègues t'étoient moins applicables en pareil cas? Ils s'aimèrent .... C'est pis encore. Avec quelle indignation verroit-il un homme qui lui fut cher, usurper ses droits & rendre sa femme infidèlle! Enfin, quand il seroit vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même, ne dois-je rien au cher gage de son amour? & puis-je croire qu'il eût jamais voulu de moi, s'il eût prévu que j'eusse un

jour exposé sa fille unique à se voir confondue avec les enfans d'un autre?

Encore un mot, & j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obstacles viendroient de moi seule? En répondant de celui que cet engagement regarde, n'as-tu point plutôt consulté ton desir que ton pouvoir? Quand tu serois sûre de son aveu, n'aurois-tu donc aucun scrupule de m'offrir un cœur usé par une autre passion? Crois-tu que le mien dût s'en contenter; & que je pusse être heureuse avec un homme que je ne rendrois pas heureux? Cousine, pensés-y mieux; sans exiger plus d'amour que je n'en puis ressentir moi-même, tous les sentimens que j'accorde, je veux qu'ils me soient rendus; & je suis trop honnête femme pour pouvoir me passer de plaire à mon mari. Quel garant as-tu donc de tes espérances? un certain plaisir à se voir, qui peut être l'effet de la seule amitié; un transport passager, qui peut naître à notre âge de la seule différence du sexe; tout cela suffit-il pour les fonder? Si ce transf-

port eût produit quelque ſentiment durable, eſt-il croyable qu'il s'en fût tû, non-ſeulement à moi, mais à toi, mais à ton mari, de qui ce propos n'eût pu qu'être favorablement reçu? En a-t-il jamais dit un mot à perſonne? Dans nos tête à-têtes a-t-il jamais été queſtion que de toi? A-t il jamais été queſtion de moi dans les vôtres? Puis-je penſer que, s'il avoit eu là-deſſus quelque ſecret pénible à garder, je n'aurois jamais apperçu ſa contrainte, ou qu'il ne lui ſeroit jamais échappé d'indiſcrétion? Enfin, même depuis ſon départ, de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans ſes lettres? de laquelle eſt-il occupé dans ſes ſonges? Je t'admire de me croire ſenſible & tendre, & de ne pas imaginer que je me dirai tout cela! Mais j'apperçois vos ruſes, ma mignonne. C'eſt pour vous donner droit de repréſailles que vous m'accuſez d'avoir jadis ſauvé mon cœur aux dépens du vôtre. Je ne ſuis pas la dupe de ce tour-là.

Voilà toute ma confeſſion, couſine,

Je l'ai faite pour t'éclairer, & non pour te contredire. Il me reste à te déclarer ma résolution sur cette affaire. Tu connois à présent mon intérieur aussi bien & peut-être mieux que moi-même; mon honneur, mon bonheur te sont chers autant qu'à moi; &, dans le calme des passions, la raison te fera mieux voir où je dois trouver l'un & l'autre. Charge-toi donc de ma conduite; je t'en remets l'entière direction. Rentrons dans notre état naturel, & changeons entre nous de métier; nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne, je ferai docile; c'est à toi de vouloir ce que je dois faire; à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon âme à couvert dans la tienne; que sert aux inséparables d'en avoir deux?

Ah! çà, revenons à présent à nos voyageurs; mais j'ai déjà tant parlé de l'un que je n'ôse plus parler de l'autre, de peur que la différence du style ne se fît un peu trop sentir, & que l'amitié même que j'ai pour l'Anglois ne dît trop en faveur du Suisse. Et puis, que dire

ſur des lettres qu'on n'a pas vues? Tu devois bien au moins m'envoyer celle de Mylord Edouard ; mais tu n'as ôſé l'envoyer ſans l'autre, & tu as fort bien fait... tu pouvois pourtant faire mieux encore... Ah ! vive les Duegnes de vingt ans ! elles ſont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge, en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle réſerve. C'eſt de me faire imaginer la lettre en queſtion... cette lettre ſi... cent fois plus ſi..., qu'elle ne l'eſt réellement. De dépit, je me plais à la remplir de choſes qui n'y ſauroient être. Va, ſi je n'y ſuis pas adorée, c'eſt à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

En vérité, je ne ſais, après tout cela, comment tu m'ôſes parler du courier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre, mais de ne pas l'attendre aſſez long-tems. Un pauvre petit quart-d'heure de plus, j'allois au-devant du paquet, je m'en emparois la

premiere, je lisois le tout à mon aise, & c'étoit mon tour de me faire valoir. Les raisins sont trop verds; on me retient deux lettres; mais j'en ai deux autres que, quoi que tu puisses croire, je ne changerois sûrement pas contre celles-là, quand tous les *si* du monde y seroient. Je te jure que, si celle d'Henriette ne tient pas sa place à côté de la tienne, c'est qu'elle la passe, & que ni toi, ni moi, n'écrirons rien de la vie d'aussi joli. Et puis on se donnera les airs de traiter ce prodige de petite impertinente! Ah! c'est assûrément pure jalousie. En effet, te voit-on jamais à genoux devant elle lui baiser humblement les deux mains l'une après l'autre? Grâce à toi, la voilà modeste comme une Vierge, & grave comme un Caton; respectant tout le monde, jusquà sa mère: il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit: à ce qu'elle écrit, passe encore. Aussi, depuis que j'ai découvert ce nouveau talent, avant que tu gâtes ses lettres comme ses propos, je compte établir de sa chambre

à la mienne un courier d'Italie, dont on n'escamotera point les paquets.

Adieu, petite cousine; voilà des réponses qui t'apprendront à respecter mon crédit renaissant. Je voulois te parler de ce pays & de ses habitans; mais il faut mettre fin à ce volume; & puis tu m'as toute brouillée avec tes fantaisies, & le mari m'a presque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou six jours à rester ici, & que j'aurai le tems de mieux revoir le peu que j'ai vu, tu ne perdras rien pour attendre; & tu peux compter sur un second tome avant mon départ.

LETTRE XIV.

DE MYLORD ÉDOUARD A M. DE WOLMAR.

NON, cher Wolmar, vous ne vous êtes point trompé : le jeune homme eſt ſûr ; mais moi je ne le ſuis guères ; & j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui, je ſuccombois moi-même à l'épreuve que je lui avois deſtinée. Vous ſavez que, pour contenter ſa reconnoiſſance, & remplir ſon cœur de nouveaux objets, j'affectois de donner à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avoit réellement. D'anciens penchans à flatter, une vieille habitude à ſuivre encore une fois, voilà, avec ce qui ſe rapportoit à Saint-Preux, tout ce qui m'engageoit à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeuneſſe, ramener un ami parfaite-

ment guéri, voilà tout le fruit que j'en voulois recueillir.

Je vous ai marqué que le ſonge de Villeneuve m'avoit laiſſé des inquiétudes. Ce ſonge me rendit ſuſpects les tranſports de joie auxquels il s'étoit livré, quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'élever vos enfans, & de paſſer ſa vie avec vous. Pour mieux l'obſerver dans les effuſions de ſon cœur, j'avois d'abord prévenu ſes difficultés; en lui déclarant que je m'établirois moi-même avec vous, je ne laiſſois plus à ſon amitié d'objections à me faire; mais de nouvelles réſolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vu trois fois la Marquiſe, que nous fûmes d'accord ſur ſon compte. Malheureuſement pour elle, elle voulut le gagner, & ne fit que lui montrer ſes artifices. L'infortunée! Que de grandes qualités ſans vertu! que d'amour ſans honneur! Cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourriſſoit le mien; mais il prit la teinte de ſon âme

noire, & finit par me faire horreur. Il ne fut plus queſtion d'elle.

Quand il eut vu Laure, qu'il connut ſon cœur, ſa beauté, ſon eſprit, & cet attachement ſans exemple, trop fait pour me rendre heureux, je réſolus de me ſervir d'elle pour bien éclaircir l'état de Saint-Preux. Si j'épouſe Laure, lui dis-je, mon deſſein n'eſt point de la mener à Londres, où quelqu'un pourroit la reconnoître; mais dans des lieux où l'on ſait honorer la vertu par-tout où elle eſt: vous remplirez votre emploi, & nous ne ceſſerons point de vivre enſemble. Si je ne l'épouſe pas, il eſt tems de me recueillir. Vous connoiſſez ma maiſon d'Oxford-Shire, & vous choiſirez d'élever les enfans d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans ſa ſolitude. Il me fit la réponſe à laquelle je pouvois m'attendre; mais je voulois l'obſerver par ſa conduite. Car, ſi pour vivre à Clarens, il favoriſoit un mariage qu'il eût dû blâmer, ou ſi, dans cette occaſion délicate, il préféroit à ſon bonheur

la gloire de ſon ami, dans l'un & dans l'autre cas l'épreuve étoit faite, & ſon cœur étoit jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le deſirois; ferme contre le projet que je feignois d'avoir, & armé de toutes les raiſons qui devoient m'empêcher d'épouſer Laure. Je ſentois ces raiſons mieux que lui; mais je la voyois ſans ceſſe, & je la voyois affligée & tendre. Mon cœur, tout-à-fait détaché de la Marquiſe, ſe fixa par ce commerce aſſidu. Je trouvai dans les ſentimens de Laure de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inſpiré. J'eus honte de ſacrifier à l'opinion, que je mépriſois, l'eſtime que je devois à ſon mérite; ne devois-je rien auſſi à l'eſpérance que je lui avois donnée, ſinon par mes diſcours, au moins par mes ſoins? Sans avoir rien promis, ne rien tenir, c'étoit la tromper; cette tromperie étoit barbare. Enfin, joignant à mon penchant une eſpèce de devoir, & ſongeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de

l'aimer par raiſon ; je réſolus de pouſſer la feinte auſſi loin qu'elle pouvoit aller, & juſqu'à la réalité même, ſi je ne pouvois m'en tirer autrement ſans injuſtice.

Cependant, je ſentis augmenter mon inquiétude ſur le compte du jeune homme, voyant qu'il ne rempliſſoit pas dans toute ſa force le rôle dont il s'étoit chargé. Il s'oppoſoit à mes vûes, il improuvoit le nœud que je voulois former ; mais il combattoit mal mon inclination naiſſante, & me parloit de Laure avec tant d'éloges, qu'en paroiſſant me détourner de l'épouſer, il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'alarmèrent. Je ne le trouvois point auſſi ferme qu'il auroit dû l'être. Il ſembloit n'ôſer heurter de front mon ſentiment, il molliſſoit contre ma réſiſtance, il craignoit de me fâcher ; il n'avoit point, à mon gré, pour ſon devoir l'intrépidité qu'il inſpire à ceux qui l'aiment.

D'autres obſervations augmentèrent ma défiance ; je ſus qu'il voyoit Laure en ſecret ; je remarquois entre eux des

ſignes d'intelligence. L'eſpoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé ne la rendoit point gaie. Je liſois bien la même tendreſſe dans ſes regards ; mais cette tendreſſe n'étoit plus mêlée de joie à mon abord ; la triſteſſe y dominoit toujours. Souvent, dans les plus doux épanchemens de ſon cœur, je la voyois jeter, ſur le jeune homme, un coup-d'œil à la dérobée, & ce coup-d'œil étoit ſuivi de quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin, le myſtère fut pouſſé au point que j'en fus alarmé. Jugez de ma ſurpriſe. Que pouvois-je penſer ? N'avois-je réchauffé qu'un ſerpent dans mon ſein ? Juſqu'où n'ôſois-je point porter mes ſoupçons, & lui rendre ſon ancienne injuſtice ? Foibles & malheureux que nous ſommes, c'eſt nous qui faiſons nos propres maux ! Pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, ſi les bons ſe tourmentent encore entre eux ?

Tout cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignoraſſe le fond de cette intrigue, je voyois que le cœur

de Laure étoit toujours le même, & cette épreuve ne me la rendoit que plus chere. Je me proposois d'avoir une explication avec elle avant la conclusion ; mais je voulois attendre jusqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même tous les éclaircissemens possibles. Pour lui, j'étois résolu de me convaincre, de le convaincre, enfin, d'aller jusqu'au bout avant que de lui rien dire, ni de prendre un parti par rapport à lui, prévoyant une rupture infaillible, & ne voulant pas mettre un bon naturel & vingt ans d'honneur en balance avec des soupçons.

La Marquise n'ignoroit rien de ce qui se passoit entre nous. Elle avoit des épies dans le Couvent de Laure, & parvint à savoir qu'il étoit question de mariage. Il n'en fallut pas d'avantage pour réveiller ses fureurs ; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire ; mais comme ce n'étoit pas la première fois, & que nous étions sur nos gardes, ses tentatives furent vaines. J'eus seule-

ment le plaisir de voir, dans l'occasion, que Saint-Preux savoit payer de sa personne, & ne marchandoit pas sa vie pour sauver celle d'un ami.

Vaincue par les transports de sa rage; la Marquise tomba malade, & ne se releva plus. Ce fut-là le terme de ses tourmens (1) & de ses crimes. Je ne pus apprendre son état sans en être affligé. Je lui envoyai le Docteur Eswin; Saint-Preux y fut de ma part; elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre: elle ne voulut pas même entendre parler de moi, & m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémis sur elle, & sentis mes blessures prêtes à se r'ouvrir; la raison vainquit encore, mais j'eusse été le dernier des hommes de songer au mariage, tandis qu'une femme qui me fut si che étoit

re

(1) Par la lettre de Mylord Edouard, ci-devant supprimée, on voit qu'il pensoit qu'à la mort des méchans leurs âmes étoient anéanties.

à l'extrémité. Saint-Preux, craignant que je ne puſſe réſiſter au deſir de la voir, me propoſa le voyage de Naples, & j'y conſentis.

Le ſurlendemain de notre arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave, & tenant une lettre à la main. Je m'écriai : la Marquiſe eſt morte ! Plût à Dieu ! reprit-il froidement : il vaut mieux n'être plus, que d'exiſter pour mal faire ; mais ce n'eſt pas d'elle que je viens vous parler ; écoutez-moi. J'attendis en ſilence.

Mylord, me dit-il, en me donnant le ſaint nom d'ami, vous m'apprîtes à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé ; &, vous voyant prêt à vous oublier, j'ai dû vous rappeller à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une autre. Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été queſtion que d'un mariage inégal, je vous aurois dit : ſongez que vous êtes Pair d'Angleterre, & renoncez aux honneurs du monde, ou reſpectez l'opinion.

Mais un mariage abject ! . . . vous ! . . . choisissez mieux votre épouse. Ce n'est pas assez qu'elle soit vertueuse ; elle doit être sans tache . . . la femme d'Édouard Bomston n'est pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas sans émotion. *L'amour a vaincu*, me disoit-elle ; *vous avez voulu m'épouser ; je suis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir ; je le remplis sans regret. En vous déshonorant, j'aurois vécu malheureuse ; en vous laissant votre gloire, je crois la partager. Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu ; dès cet instant je cesse d'être en votre pouvoir & au mien. Adieu pour jamais. O Edouard ! ne portez pas le désespoir dans ma retraite ; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nulle autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut au monde un cœur fait pour vous, & c'etoit celui de Laure.*

L'agitation m'empêchoit de parler.

Il profita de mon silence pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le Couvent où elle étoit pensionnaire : que la Cour de Rome, informée qu'elle devoit épouser un Luthérien, avoit donné des ordres pour m'empêcher de la revoir, & il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces soins de concert avec elle. Je ne m'opposai point à vos projets, continua-t-il, aussi vivement que je l'aurois pu, craignant un retour à la Marquise, & voulant donner le change à cette ancienne passion par celle de Laure. En vous voyant aller plus loin qu'il ne falloit, je fis d'abord parler la raison ; mais ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle, je sondai le cœur de Laure ; &, y trouvant toute la générosité qui est inséparable du véritable amour, je m'en prévalus pour la porter au sacrifice qu'elle vient de faire. L'assurance de n'être plus l'objet de votre mépris lui releva le courage & la rendit plus digne de votre estime. Elle a fait son devoir ; il faut faire le vôtre.

Alors s'approchant avec transport, il me dit en me serrant contre sa poitrine; ami, je lis dans le sort commun que le ciel nous envoie la loi commune qu'il nous prescrit. Le règne de l'amour est passé, que celui de l'amitié commence; mon cœur n'entend plus que sa voix sacrée, il ne connoît plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choisis le séjour que tu veux habiter. Clarens, Oxford, Londres, Paris ou Rome : tout me convient, pourvu que nous y vivions ensemble. Va, viens où tu voudras; cherche un asyle, en quelque lieu que ce puisse être, je te suivrai par-tout. J'en fais le serment solemnel à la face du Dieu vivant; je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zèle & le feu de cet ardent jeune homme éclatoient dans ses yeux. J'oubliai la Marquise & Laure. Que peut-on regretter au monde, quand on y conserve un ami? Je vis aussi, par le parti qu'il prit sans hésiter dans cette occasion, qu'il étoit guéri véritablement, &

que vous n'aviez pas perdu vos peines ; enfin j'ôsai croire, par le vœu qu'il fit de si bon cœur de rester attaché à moi, qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ses anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance ; oui, cher Wolmar, il est digne d'élever des hommes, &, qui plus est, d'habiter votre maison.

Peu de jours après, j'appris la mort de la Marquise ; il y avoit long-tems pour moi qu'elle étoit morte : cette perte ne me toucha plus. Jusqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à sa naissance envers son espèce, envers son pays, & j'avois résolu de me marier, moins par inclination que par devoir : j'ai changé de sentiment. L'obligation de se marier n'est pas commune à tous : elle dépend, pour chaque homme, de l'état où le sort l'a placé ; c'est pour le peuple, pour l'artisan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles que le célibat est illicite : pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend sans cesse, &

qui ne ſont toujours que trop remplis, il eſt permis & même convenable. Sans cela, l'État ne fait que ſe dépeupler par la multiplication des ſujets qui lui ſont à charge. Les hommes auront toujours aſſez de maîtres, & l'Angleterre manquera plutôt de laboureurs que de Pairs.

Je me crois donc libre & maître de moi dans la condition où le ciel m'a fait naître. A l'âge où je ſuis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reſte, & ne puis mieux le raſſembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres, ſous les conditions que ma fortune y doit mettre, afin qu'elle ne me ſoit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris Saint-Preux, je n'ai plus d'autre moyen de le tenir auprès de vous que d'y demeurer moi-même, & ſi jamais il y eſt de trop, il me ſuffira d'en partir. Le ſeul embarras qui me reſte eſt pour mes voyages d'Angleterre ; car, quoique je n'aie plus aucun crédit dans le Parlement, il me ſuffit d'en être membre

pour faire mon devoir jusqu'à la fin. Mais j'ai un collègue & un ami sûr, que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occasions où je croirai devoir m'y trouver moi-même, notre éleve pourra m'accompagner, même avec les siens, quand ils seront un peu plus grands, & que vous voudrez bien nous les confier. Ces voyages ne sauroient que leur être utiles & ne seront pas assez longs pour affliger beaucoup leur mere.

Je n'ai point montré cette lettre à Saint-Preux : ne la montrez pas entiere à vos Dames ; il convient que le projet de cette épreuve ne soit jamais connu que de vous & de moi. Au surplus, ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépens. Adieu, cher Wolmar. Je vous envoie les dessins de mon pavillon. Réformez, changez comme il vous plaira, mais faites-y travailler dès à présent, s'il se peut. J'en voulois ôter le sallon de musique, car tous mes goûts sont éteints, & je ne me

ſoucie plus de rien. Je le laiſſe, à la priere de Saint-Preux, qui ſe propoſe d'exercer dans ce ſallon vos enfans. Vous recevrez auſſi quelques livres pour l'augmentation de votre bibliothèque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres ? O Wolmar ! il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la Nature, pour être le plus ſage des mortels.

LETTRE XV.

DE M. DE WOLMAR

A MILORD ÉDOUARD.

JE me ſuis attendu, cher Bomſton, au dénouement de vos longues aventures. Il eût paru bien étrange qu'ayant reſiſté ſi long-tems à vos penchans, vous euſſiez attendu, pour vous laiſſer vaincre, qu'un ami vînt vous ſoutenir ; quoiqu'à vrai dire on ſoit ſouvent plus foible en s'appuyant ſur un autre, que quand on ne

compte que sur soi. J'avoue pourtant que je fus alarmé de votre derniere lettre où vous m'annonciez votre mariage avec Laure comme une affaire absolument décidée. Je doutai de l'évènement, malgré votre assurance ; &, si mon attente eût été trompée, de mes jours je n'aurois revu Saint-Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois espéré de l'un & de l'autre, & vous avez trop bien justifié le jugement que j'avois porté de vous, pour que je ne sois pas charmé de vous voir reprendre nos premiers arrangemens. Venez, hommes rares, augmenter & partager le bonheur de cette maison. Quoi qu'il en soit de l'espoir des Croyans dans l'autre vie, j'aime à passer avec eux celle-ci, & je sens que vous me convenez tous mieux, tels que vous êtes, que si vous aviez le malheur de penser comme moi.

Au reste vous savez ce que je vous dis sur son sujet à votre départ. Je n'avois pas besoin, pour le juger, de votre épreuve ; car la mienne étoit faite, & je crois

crois le connoître autant qu'un homme en peut connoître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raiſon de compter ſur ſon cœur, & de bien meilleures cautions de lui que lui-même. Quoique, dans votre renoncement au mariage, il paroiſſe vouloir vous imiter, peut-être trouverez-vous ici de quoi l'engager à changer de ſyſtême. Je m'expliquerai mieux, après votre retour.

Quant à vous, je trouve vos diſtinctions ſur le célibat, toutes nouvelles & fort ſubtiles. Je les crois même judicieuſes pour le politique qui balance les formes reſpectives de l'État, afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne ſais ſi, dans vos principes, ces raiſons ſont aſſez ſolides pour diſpenſer les particuliers de leur devoir envers la Nature. Il ſembleroit que la vie eſt un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le tranſmettre, une ſorte de ſubſtitution qui doit paſſer de race en race; & que quiconque eut un pere, eſt obligé de le devenir. C'étoit votre ſentiment juſqu'ici, c'étoit une

des raisons de votre voyage, mais je sais d'où vous vient cette nouvelle philosophie; & j'ai vu dans le billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de réplique.

La petite cousine est depuis huit ou dix jours à Genève, avec sa famille, pour des emplettes & d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme, de votre lettre, tout ce qu'elle en doit savoir. Nous avions appris, par M. Miol, que le mariage étoit rompu; mais elle ignoroit la part qu'avoit Saint-Preux à cet évènement. Soyez sûr qu'elle n'apprendra jamais, qu'avec la plus vive joie, tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits, & justifier votre estime. Je lui ai montré les dessins de votre pavillon; elle les trouve de très-bon goût; nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige, & qui rendront votre logement plus commode; vous les approuverez sûrement. Nous attendons l'avis de Claire, avant d'y toucher; car vous savez qu'on ne peut

rien faire sans elle. En attendant, j'ai déjà mis du monde en œuvre; & j'espère qu'avant l'hiver la maçonnerie sera fort avancée.

Je vous remercie de vos livres: mais je ne lis plus ceux que j'entends; & il est trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je suis pourtant moins ignorant que vous ne m'accusez de l'être. Le vrai livre de la Nature est pour moi le cœur des hommes; & la preuve que j'y sais lire, est dans mon amitié pour vous.

LETTRE XVI.

DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

J'AI bien des griefs, cousine, à la charge de ce séjour. Le plus grave est qu'il me donne envie d'y rester. La ville est charmante; les habitans sont hospitaliers, les mœurs sont honnêtes; & la liberté,

que j'aime ſur toutes choſes, ſemble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit État, plus je trouve qu'il eſt beau d'avoir une patrie ; & Dieu garde de mal tous ceux qui penſent en avoir une, & n'ont pourtant qu'un pays ! Pour moi, je ſens que, ſi j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'âme toute Romaine. Je n'ôſerois pourtant pas trop dire à préſent :

Rome n'eſt plus à Rome ; elle eſt toute où je ſuis.

car j'aurois peur que dans ta malice tu n'allaſſes penſer le contraire. Mais pourquoi donc Rome, & toujours Rome ? Reſtons à Genève.

Je ne te dirai rien de l'aſpect du pays. Il reſſemble au nôtre, excepté qu'il eſt moins montueux, plus champêtre, & qu'il n'a pas des chalets ſi voiſins (1). Je ne te dirai rien, non plus, du Gouvernement. Si Dieu ne t'aide, mon pere t'en parlera de reſte : il paſſe toute la journée à politiquer avec les Magiſtrats dans la

(1) L'Éditeur les croit un peu rapprochés.

joie de ſon cœur, & je le vois déjà très-mal édifié que la gazette parle ſi peu de Genève. Tu peux juger de leurs conférences par mes Lettres. Quand ils m'excèdent, je me dérobe, & je t'ennuie pour me déſennuyer.

Tout ce qui m'eſt reſté de leurs longs entretiens, c'eſt beaucoup d'eſtime pour le grand ſens qui règne en cette ville. A voir l'action & réaction mutuelles de toutes les parties de l'État qui le tiennent en équilibre, on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au gouvernement de cette petite République, qu'à celui des plus vaſtes Empires, où tout ſe ſoutient par ſa propre maſſe; & où les rênes de l'État peuvent tomber entre les mains d'un ſot, ſans que les affaires ceſſent d'aller. Je te réponds qu'il n'en ſeroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon père de tous ces grands Miniſtres des grandes Cours, ſans ſonger à ce pauvre muſicien qui barbouilloit ſi fière-

ment ſur notre grand orgue (1) à Lauſanne, & qui ſe croyoit un fort habile homme, parce qu'il faiſoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette; mais ils en ſavent tirer une bonne harmonie, quoiqu'elle ſoit ſouvent aſſez mal d'accord.

Je ne te dirai rien, non plus..... mais à force de ne te rien dire, je ne finirois pas. Parlons de quelque choſe pour avoir plutôt fait. Le Genevois eſt de tout les peuples du monde, celui qui cache le moins ſon caractère, & qu'on connoît le plus promptement. Ses mœurs, ſes vices mêmes ſont mêlés de franchiſe. Il ſe ſent naturellement bon; & cela lui ſuffit pour ne pas craindre de ſe montrer tel qu'il

(1) Il y avoit *grande Orgue*. Je remarquerai pour ceux de nos Suiſſes & Genevois qui ſe piquent de parler correctement, que le mot *Orgue* eſt maſculin au ſingulier, féminin au pluriel, & s'emploie également dans les deux nombres; mais le ſingulier eſt plus élégant.

eſt. Il a de la généroſité, du ſens, de la pénétration; mais il aime trop l'argent; défaut que j'attribue à ſa ſituation, qui le lui rend néceſſaire; car le territoire ne ſuffiroit pas pour nourrir les habitans.

Il arrive de-là que les Genevois, épars dans l'Europe pour s'enrichir, imitent les grands airs des étrangers, & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (1), les rapportent chez eux en triomphe avec leurs tréſors. Ainſi, le luxe des autres peuples leur fait mépriſer leur antique ſimplicité; la fière liberté leur paroît ignoble; il ſe forgent des fers d'argent, non comme une chaîne, mais comme un ornement.

Hé bien! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique? Je m'y perds, je m'y noie, j'en ai par-deſſus la tête; je ne ſais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre choſe, ſi ce n'eſt quand mon père n'eſt pas avec

(1) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher; on les leur porte.

nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des couriers. C'eſt nous, mon enfant, qui portons par tout notre influence ; car d'ailleurs, les entretiens du pays ſont utiles & variés, & l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puiſſe apprendre ici dans la converſation. Comme autrefois les mœurs angloiſes ont pénétré juſqu'en ce pays, les hommes, y vivant encore un peu plus ſéparés des femmes que dans le nôtre, contractent entre eux un ton plus grave, & généralement plus de ſolidité dans leurs diſcours. Mais auſſi cet avantage a ſon inconvénient qui ſe fait bien-tôt ſentir. Des longueurs toujours excédentes, des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phraſes, rarement de la légereté, jamais de cette ſimplicité naïve qui dit le ſentiment avant la penſée, & fait ſi bien valoir ce qu'elle dit. Au-lieu que le François écrit comme il parle; ceux ci parlent comme ils écrivent; ils diſſertent, au-lieu de cauſer; on les croiroit toujours prêts à ſoutenir thèſe. Ils diſtinguent, ils divi-

ent, ils traitent la converſation par points; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans leurs livres; ils ſont auteurs, & toujours auteurs. Ils ſemblent lire en parlant, tant ils obſervent bien les étymologies, tant ils font ſonner toutes les lettres avec ſoin. Ils articulent le *marc* du raiſin comme *Marc*, nom d'homme; ils diſent exactement du *taba-k*, & non pas du *taba*; un *pareſol*, & non pas un *paraſol*; *avant-t-hier*, & non pas *avanhier*; *Sécretaire*, & non pas *Ségretaire*; un *lac d'amour* où l'on ſe noie, & non pas où l'on s'étrangle; par-tout les *s* finales, par-tout les *r* des infinitifs; enfin, leur parler eſt toujours ſoutenu, leurs diſcours ſont des harangues, & ils jaſent comme s'ils prêchoient.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'avec ce ton dogmatique & froid, ils ſont vifs, impétueux, & ont les paſſions très-ardentes; ils diroient même aſſez bien les choſes de ſentiment, s'ils ne diſoient pas tout, ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points, leurs vir-

gules ſont tellement inſupportables, ils peignent ſi poſément des émotions ſi vives, que, quand ils ont achevé leur dire, on chercheroit volontiers autour d'eux où eſt l'homme qui ſent ce qu'ils ont décrit.

Au reſte, il faut t'avouer que je ſuis un peu payée pour bien penſer de leurs cœurs, & croire qu'ils ne ſont pas de mauvais goût. Tu ſauras en confidence qu'un joli Monſieur à marier, &, dit-on, fort riche, m'honore de ſes attentions, & qu'avec des propos aſſez tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'auteur de ce qu'il me diſoit. Ah! s'il étoit venu il y a dix-huit mois, quel plaiſir j'aurois pris à me donner un Souverain pour eſclave, & à faire tourner la tête à un magnifique Seigneur! Mais à préſent, la mienne n'eſt plus aſſez droite pour que le jeu me ſoit agréable, & je ſens que toutes mes folies s'en vont avec ma raiſon.

Je reviens à ce goût de lecture qui porte les Genevois à penſer. Il s'étend

à tous les états, & se fait sentir dans tous avec avantage. Le François lit beaucoup ; mais il ne lit que les livres nouveaux, ou plutôt il les parcourt, moins pour les lire, que pour dire qu'il les a lus. Le Genevois ne lit que les bons livres ; il les lit, il les digère ; il ne les juge pas, mais il les fait. Le jugement & le choix se font à Paris ; les livres choisis sont presque les seuls qui vont à Genève. Cela fait que la lecture y est moins mêlée, & s'y fait avec plus de profit. Les femmes, dans leurs retraites (1), lisent de leur côté ; & leur ton s'en ressent aussi, mais d'une autre manière. Les belles Madames y sont petites-maitresses & beaux-esprits tout comme chez nous. Les petites Citadines elles-mêmes prennent dans les livres un babil plus arrangé, & certain choix d'expressions qu'on est étonné d'entendre

(1) On se souviendra que cette Lettre est de vieille date, & je crains bien que cela ne soit trop facile à voir.

sortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon-sens des hommes, toute la gaieté des femmes, & tout l'esprit qui leur est commun, pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédans, & les autres un peu précieuses.

Hier, vis-à-vis de ma fenêtre, deux filles d'ouvriers, fort jolies, causoient devant leur boutique, d'un air assez enjoué pour me donner de la curiosité. Je prêtai l'oreille, & j'entendis qu'une des deux proposoit en riant d'écrire leur journal. Oui, reprit l'autre à l'instant; le journal tous les matins, & tous les soirs le commentaire. Qu'en dis-tu, cousine? Je ne sais si c'est-là le ton des filles d'artisans; mais je sais qu'il faut faire un furieux emploi du tems, pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de son journal. Assurément la petite personne avoit lu les aventures des mille & une nuits!

Avec ce style un peu guindé, les Genevoises ne laissent pas d'être vives &

piquantes ; & l'on voit autant de grandes paſſions ici qu'en ville du monde. Dans la ſimplicité de leur parure, elles ont de la grâce & du goût ; elles en ont dans leur entretien, dans leurs manières. Comme les hommes ſont moins galans que tendres, les femmes ſont moins coquettes que ſenſibles ; & cette ſenſibilité donne, même aux plus honnêtes, un tour d'eſprit agréable & fin qui va au cœur, & qui en tire toute ſa fineſſe. Tant que les Genevoiſes ſeront Genevoiſes, elles ſeront les plus aimables femmes de l'Europe ; mais bien-tôt elles voudront être Françoiſes, & alors les Françoiſes vaudront mieux qu'elles.

Ainſi tout dépérit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même ; il diſparoît avec elle, & fait place à un goût factice & guindé qui n'eſt plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable eſprit eſt preſque dans le même cas. N'eſt-ce pas la modeſtie de notre ſexe qui nous oblige d'uſer d'adreſſe pour repouſſer les agaceries des hommes ; &, s'ils ont

besoin d'art pour se faire écouter, nous en faut-il moins pour savoir ne les pas entendre ? N'est-ce pas eux qui nous délient l'esprit & la langue, qui nous rendent plus vives à la riposte (1), & nous forcent de nous moquer d'eux ? Car, enfin, tu as beau dire, une certaine coquetterie maligne & railleuse déforiente encore plus les soupirans que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté, se confondre, se troubler, se perdre à chaque répartie ; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour ; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid ! Toi-même, qui ne fais semblant de rien, crois-tu que tes manières naïves & tendres, ton air timide & doux, cachent moins de ruse & d'habileté que toutes mes étourderies ? Ma foi, Mi-

(1) Il falloit *rispote*, de l'Italien *rispota* : toutefois *riposte* se dit aussi, & je le laisse. Ce n'est, au pis-aller, qu'une faute de plus.

gnonne; s'il falloit compter les galans que chacune de nous à perſiflés, je doute fort qu'avec ta mine hypocrite, ce fût toi qui ſerois en reſte! Je ne puis m'empêcher de rire encore en ſongeant à ce pauvre Conflans, qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle eſt ſi careſſante, me diſoit-il, que je ne ſais de quoi me plaindre: elle me parle avec tant de raiſon, que j'ai honte d'en manquer devant elle; & je la trouve ſi fort mon amie, que je n'ôſe être ſon amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis & de meilleurs ménages que dans cette ville; la vie domeſtique y eſt agréable & douce; on y voit des maris complaiſans & preſque d'autres Julies. Ton ſyſtême ſe vérifie très-bien ici. Les deux ſexes gagnent de toute manière à ſe donner des travaux & des amuſemens différens qui les empêchent de ſe raſſaſier l'un de l'autre, & font qu'ils ſe retrouvent avec plus de plaiſir. Ainſi s'éguiſe la volupté

du ſage : s'abſtenir pour jouir, c'eſt ta philoſophie ; c'eſt l'épicuréiſme de la raiſon.

Malheureuſement cette antique modeſtie commence à décliner. On ſe rapproche, & les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous, tout eſt mêlé de bien & de mal ; mais à différentes meſures. Le Genevois tire ſes vertus de lui-même, ſes vices lui viennent d'ailleurs. Non-ſeulement il voyage beaucoup, mais il adopte aiſément les mœurs & les manières des autres peuples ; il parle avec facilité toutes les langues ; il prend ſans peine leurs divers accens, quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très-ſenſible, ſur-tout, dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de ſa petiteſſe, que fier de ſa liberté, il ſe fait chez les nations étrangères une honte de ſa patrie ; il ſe hâte, pour ainſi dire, de ſe naturaliſer dans le pays où il vit, comme pour faire oublier le ſien ; peut-être la réputation qu'il a d'être âpre au gain contribue-t-elle à cette coupable honte.

Il vaudroit mieux, sans doute, effacer par son désintéressement l'opprobre du nom Genevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter : mais le Genevois le mépriſe, même en le rendant estimable ; & il a plus de tort encore de ne pas honorer son pays de son propre mérite.

Quelque avide qu'il puiſſe être, on ne le voit guère aller à la fortune par des moyens serviles & bas ; il n'aime point s'attacher aux Grands & ramper dans les Cours. L'esclavage personnel ne lui est pas moins odieux que l'esclavage civil. Flexible & liant comme Alcibiade, il supporte aussi peu la servitude ; &, quand il se plie aux usages des autres, il les imite sans s'y assujettir. Le commerce étant, de tout les moyens de s'enrichir, le plus compatible avec la liberté, est aussi celui que les Genevois préferent. Ils sont presque tous marchands ou banquiers ; & ce grand objet de leurs desirs leur fait souvent enfouir de rares talens

que leur prodigua la Nature. Ceci me ramène au commencement de ma lettre. Ils ont du génie & du courage ; ils ſont vifs & pénétrans ; il n'y a rien d'honnête & de grand au-deſſus de leur portée : mais plus paſſionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance, ils meurent dans l'obſcurité, & laiſſent à leurs enfans, pour tout exemple, l'amour des tréſors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Genevois mêmes ; car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour, moi je ne ſais comment ils ſont chez les autres ; mais je les trouve aimables chez eux, & je ne connois qu'un moyen de quitter ſans regret Genève. Quel eſt ce moyen, couſine ? oh ! ma foi, tu as beau prendre ton air humble ; ſi tu dis ne l'avoir pas déjà deviné, tu ments. C'eſt après-demain que s'embarque la bande joyeuſe dans un joli Brigantin appareillé de fête ; car nous avons choiſi l'eau à cauſe de la ſaiſon & pour demeurer tous raſſemblés. Nous comp-

tons coucher le même soir à Morges ; le lendemain à Lausanne (1), pour la cérémonie, & le surlendemain... tu m'entends. Quand tu verras de loin briller des flammes, flotter des banderolles, quand tu entendras ronfler le canon, cours par toute la maison comme une folle, en criant : armes ! armes ! Voici les ennemis ! voici les ennemis !

P. S. Quoique la distribution des logemens entre inconteſtablement dans les droits de ma charge, je veux bien m'en désister en cette occasion. J'entends seulement que mon père soit logé chez Mylord Edouard, à cause des cartes de géographie, & qu'on acheve d'en tapisser du haut en bas tout l'appartement.

---

(1) Comment cela ? Lausanne n'est pas au bord du lac ; il y a, du port à la ville, une demi-lieue de fort mauvais chemin ; & puis il faut un peu supposer que tous ces jolis arrangemens ne seront point contrariés par le vent.

LETTRE XVII.

De Madame de Wolmar a Saint-Preux.

QUEL ſentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre! Voici la premiere fois de ma vie où j'ai pu vous écrire ſans crainte & ſans honte. Je m'honore de l'amitié qui nous joint comme d'un retour ſans exemple. On étouffe de grandes paſſions; rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher, quand l'honneur le veut, c'eſt l'effort d'une âme honnête & commune; mais, après avoir été ce que nous fûmes, être ce que nous ſommes aujourd'hui, voilà le vrai triomphe de la vertu. La cauſe qui fait ceſſer d'aimer, peut être un vice; celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive, ne ſauroit être équivoque.

Aurions-nous jamais fait ce progrès par nos seules forces ? Jamais, jamais, mon bon ami ; le tenter même étoit une témérité. Nous fuir étoit pour nous la premiere loi du devoir, que rien ne nous eût permis d'enfreindre. Nous nous serions toujours estimés, sans doute ; mais nous aurions cessé de nous voir, de nous écrire ; nous nous serions efforcés de ne plus penser l'un à l'autre, & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement, étoit de rompre tout commerce entre nous.

Voyez, au lieu de cela, quelle est notre situation présente. En est-il au monde une plus agréable, & ne goûtons-nous pas, mille fois le jour, le prix des combats qu'elle nous a coûtés ? Se voir, s'aimer, le sentir, s'en féliciter, passer les jours ensemble dans la familiarité fraternelle & dans la paix de l'innocence, s'occuper l'un de l'autre, y penser sans remords, en parler sans rougir, & s'honorer à ses propres yeux du même attachement qu'on s'est si long-tems reproché ; voilà

le point où nous en ſommes. O ami! quelle carrière d'honneur nous avons déjà parcourue! Oſons nous en glorifier, pour ſavoir nous y maintenir, & l'achever comme nous l'avons commencée.

A qui devons-nous un bonheur ſi rare? Vous le ſavez. J'ai vu votre cœur ſenſible, plein des bienfaits du meilleur des hommes, aimer à s'en pénétrer: & comment nous ſeroient-ils à charge, à vous & a moi? Ils ne nous impoſent point de nouveaux devoirs; ils ne font que nous rendre plus chers ceux qui nous étoient déjà ſi ſacrés. Le ſeul moyen de reconnoître ſes ſoins eſt d'en être dignes; & tout leur prix eſt dans leur ſuccès. Tenons-nous-en donc là dans l'effuſion de notre zèle. Payons de nos vertus celle de notre bienfaiteur; voilà tout ce que nous lui devons. Il a fait aſſez pour nous & pour lui, s'il nous a rendus à nous-mêmes. Abſens ou préſens, vivans ou morts, nous porterons par-tout un témoignage qui ne ſera perdu pour aucun des trois.

Je faisois ces réflexions en moi-même, quand mon mari vous destinoit l'éducation de ses enfans. Quand Mylord Edouard m'annonça son prochain retour & le vôtre, ces mêmes réflexions revinrent, & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il est tems de les faire.

Ce n'est point de moi qu'il est question, c'est de vous ; je me crois plus en droit de vous donner des conseils, depuis qu'ils sont tout-à-fait désintéressés, & que n'ayant plus ma sûreté pour objet, ils ne se rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous est pas suspecte, & je n'ai que trop acquis de lumières pour faire écouter mes avis.

Permettez-moi de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme ! si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaste les conseils de votre amie. Elle commence en tremblant un discours qu'elle voudroit taire :

mais comment le taire ſans vous trahir ? Sera-t-il tems de voir les objets que vous devez craindre, quand ils vous auront égaré ? Non, mon ami ; je ſuis la ſeule perſonne au monde aſſez familiere avec vous pour vous les préſenter. N'ai-je pas le droit de vous parler, au beſoin, comme une ſœur, comme une mère ? Ah ! ſi les leçons d'un cœur honnête étoient capables de ſouiller le vôtre, il y a long-tems que je n'en aurois plus à vous donner.

Votre carrière, dites-vous, eſt finie. Mais convenez qu'elle eſt finie avant l'âge. L'amour eſt éteint ; les ſens lui ſurvivent ; & leur délire eſt d'autant plus à craindre, que, le ſeul ſentiment qui le bornoit n'exiſtant plus, tout eſt occaſion de chûte à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent & ſenſible, jeune & garçon, veut être continent & chaſte ; il ſait, il ſent (il l'a dit mille fois) que la force de l'âme qui produit toutes les vertus tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préſerva des mau-

vaiſes

vaiſes mœurs dans ſa jeuneſſe, il veut que la raiſon l'en préſerve dans tous les tems : il connoît, pour les devoirs pénibles, un prix qui conſole de leur rigueur ; &, s'il en coûte des combats quand on veut ſe vaincre, fera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore, qu'il ne fit pour la maitreſſe qu'il ſervit autrefois ? Ce ſont-là, ce me ſemble, des maximes de votre morale ; ce ſont donc auſſi des règles de votre conduite ; car vous avez toujours mépriſé ceux qui, contens de l'apparence, parlent autrement qu'ils n'agiſſent, & chargent les autres de lourds fardeaux, auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

Quel genre de vie a choiſi cet homme ſage, pour ſuivre les loix qu'il ſe preſcrit? Moins philoſophe encore qu'il n'eſt vertueux & chrétien, ſans doute il n'a point pris ſon orgueil pour guide : il ſait que l'homme eſt plus libre d'éviter les tentations, que de les vaincre, & qu'il n'eſt pas queſtion de réprimer les paſſions irritées, mais de les empêcher de naître.

Se dérobe-t-il donc aux occasions dangereuses ? Fuit-il les objets capables de l'émouvoir ? Fait-il, d'une humble défiance de lui-même, la sauve-garde de sa vertu ? Tout au contraire ; il n'hésite pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans, il va s'enfermer dans une solitude avec des femmes de son âge, dont une lui fut trop chere, pour qu'un si dangereux souvenir se puisse effacer, dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité, & dont une troisième lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits sur les âmes reconnoissantes. Il va s'exposer à tout ce qui peut réveiller en lui des passions mal éteintes ; il va s'enlacer dans les piéges qu'il devroit le plus redouter. Il n'y a pas un rapport dans sa situation, qui ne dût le faire défier de sa force, & pas un qui ne l'avilît à jamais, s'il étoit foible un moment. Où est-elle donc, cette grande force d'âme à laquelle il ôse tant se fier ? Qu'a-t-elle fait jusqu'ici qui lui réponde de l'avenir ? Le tira-t-elle, à

Paris, de la maiſon du Colonel ? Eſt-ce elle qui lui dicta, l'été dernier, la ſcène de Meillerie ? L'a-t-elle bien ſauvé, cet hiver, des charmes d'un autre objet, & ce printems, des frayeurs d'un rêve? S'eſt-il vaincu pour elle, au moins une fois, pour eſpérer de ſe vaincre ſans ceſſe ? Il ſait, quand le devoir l'exige, combattre les paſſions d'un ami ; mais les ſiennes ?... Hélas ! ſur la plus belle moitié de ſa vie, qu'il doit penſer modeſtement de l'autre !

On ſupporte un état violent, quand il paſſe. Six mois, un an ne ſont rien ; on enviſage un terme, & l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours, qui eſt-ce qui le ſupporte ? Qui eſt-ce qui ſait triompher de lui-même juſqu'à la mort ? O mon ami ! ſi la vie eſt courte pour le plaiſir, qu'elle eſt longue pour la vertu ! Il faut être inceſſamment ſur ſes gardes. L'inſtant de jouir paſſe, & ne revient plus ; celui de mal faire, paſſe, & revient ſans ceſſe : on s'oublie un moment, & l'on eſt perdu. Eſt-ce dans cet

état effrayant qu'on peut couler des jours tranquiles, & ceux même qu'on a sauvés du péril, n'offrent-ils pas une raison de n'y plus exposer les autres ?

Que d'occasions peuvent renaître, aussi dangereuses que celles dont vous avez échappé, & qui pis est, non moins imprévues ! Croyez-vous que les monumens à craindre, n'existent qu'à Meillerie ? Ils existent par-tout où nous sommes ; car nous les portons avec nous. Eh ! vous savez trop qu'une âme attendrie intéresse l'univers entier à sa passion, & que, même après la guérison, tous les objets de la Nature nous rappellent encore ce qu'on sentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant ; oui, j'ôse le croire, que ces périls ne reviendront plus, & mon cœur me répond du vôtre. Mais, pour être au-dessus d'une lâcheté, ce cœur facile est-il au-dessus d'une foiblesse, & suis-je la seule ici qu'il lui en coûtera peut-être de respecter ? Songez, Saint-Preux, que tout ce qui m'est cher doit être couvert de ce même respect

que vous me devez ; ſongez que vous aurez ſans ceſſe à porter innocemment les jeux innocens d'une femme charmante ; ſongez aux mépris éternels que vous auriez mérités, ſi jamais votre cœur ôſoit s'oublier un moment, & profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir, la foi, l'ancienne amitié vous arrêtent ; que l'obſtacle oppoſé par la vertu vous ôte un vain eſpoir, & qu'au moins par raiſon, vous étouffiez des vœux inutiles : ſerez vous pour cela délivré de l'empire des ſens, & des piéges de l'imagination ? Forcé de nous reſpecter toutes deux, & d'oublier en nous notre ſexe, vous le verrez dans celles qui nous ſervent ; &, en vous abaiſſant, vous croirez vous juſtifier : mais ſerez-vous moins coupable en effet, & la différence des rangs change-t-elle ainſi la nature des fautes ? Au contraire, vous vous avilirez d'autant plus, que les moyens de réuſſir ſeront moins honnêtes. Quels moyens ! Quoi ! vous !.... Ah ! périſſe

l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercénaire ! C'eſt lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne ſeroit pas toujours à vendre celle qui ſe laiſſe acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel eſt l'auteur de ſa miſere, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du ſéducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ſes faveurs à prix ?

Oſerai-je ajouter une conſidération qui vous touchera, ſi je ne me trompe ? Vous avez vu quels ſoins j'ai pris pour établir ici la regle & les bonnes mœurs ; la modeſtie & la paix y régnent, tout y reſpire le bonheur & l'innocence. Mon ami, ſongez à vous, à moi, à ce que nous fûmes, à ce que nous ſommes, à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je diſe un jour, en regrettant mes peines perdues : c'eſt de lui que vient le déſordre de ma maiſon ?

Diſons tout, s'il eſt néceſſaire, & ſacrifions la modeſtie elle-même au véri-

table amour de la vertu. L'homme n'eſt pas fait pour le célibat ; & il eſt bien difficile qu'un état ſi contraire à la Nature, n'amène pas quelque déſordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte ſans ceſſe avec ſoi. Voyez en d'autres pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne ; ils ſe diſent ſaints, & ſont deshonnêtes ; leur feinte continence n'eſt que ſouillure, &, pour avoir dédaigné l'Humanité, ils s'abaiſſent au-deſſous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de ſe rendre difficile ſur des loix qu'on n'obſerve qu'en apparence (1) ; mais celui qui veut être ſin-

(1) Quelques hommes ſont continens ſans mérite, d'autres ſe ſont par vertu, & je ne doute point que pluſieurs Prêtres catholiques ne ſoient dans ce dernier cas : mais impoſer le célibat à un corps auſſi nombreux que le Clergé de l'Egliſe Romaine, ce n'eſt pas tant lui défendre de n'avoir point de

cerement vertueux, ſe ſent aſſez chargé des devoirs de l'homme, ſans s'en impoſer de nouveaux. Voilà, cher Saint-Preux, la véritable humilité du chrétien ; c'eſt de trouver toujours ſa tâche au-deſſus de ſes forces, bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette regle, & vous ſentirez qu'un état qui devroit ſeulement alarmer un autre homme, doit par mille raiſons vous faire trembler. Moins vous craignez, plus vous avez à craindre ; & ſi vous n'êtes point effrayé de vos devoirs, n'eſpérez pas de les remplir.

Tels ſont les dangers qui vous attendent ici. Penſez-y, tandis qu'il en eſt tems. Je ſais que jamais, de propos délibéré, vous ne vous expoſez à mal faire ; & le ſeul mal que je crains de vous, eſt celui que vous n'aurez pas prévu. Je ne

---

femmes, qui lui ordonner de ſe contenter de celles d'autrui. Je ſuis ſurpris que, dans tout pays où les bonnes mœurs ſont encore en eſtime, les Loix & les Magiſtrats tolerent un vœu ſi ſcandaleux.

vous dis donc pas de vous déterminer sur mes raisons, mais de les peser. Trouvez-y quelque réponse dont vous soyez content, & je m'en contente; ôsez compter sur vous, & j'y compte. Dites-moi : je suis un ange, & je vous reçois à bras ouverts.

Quoi ! toujours des privations & des peines ! toujours des devoirs cruels à remplir ! toujours fuir les gens qui nous sont chers ! Non, mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu ! J'en vois un digne d'un homme qui sut combattre & souffrir pour elle. Si je ne présume pas trop de moi, ce prix que j'ôse vous destiner acquittera tout ce que mon cœur redoit au vôtre ; & vous aurez plus que vous n'eussiez obtenu, si le ciel eût béni nos premieres inclinations. Ne pouvant vous faire un ange vous-même, je vous en veux donner un qui garde votre âme, qui l'épure, qui la ranime, & sous les auspices duquel vous puissiez vivre avec nous dans la paix du séjour céleste. Vous

n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine à deviner qui je veux dire ; c'eſt l'objet qui ſe trouve à-peu-près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour, ſi mon projet réuſſit.

Je vois toutes les difficultés de ce projet ſans en être rebutée ; car il eſt honnête. Je connois tout l'empire que j'ai ſur mon amie, & ne crains point d'en abuſer, en l'exerçant en votre faveur. Mais ſes réſolutions vous ſont connues ; &, avant de les ébranler, je dois m'aſſurer de vos diſpoſitions, afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aſpirer à elle, je puiſſe répondre de vous & de vos ſentimens ; car, ſi l'inégalité que le ſort a miſe entre l'un & l'autre, vous ôte le droit de vous propoſer vous-même, elle permet encore moins que ce droit vous ſoit accordé, ſans ſavoir quel uſage vous en pourrez faire.

Je connois toute votre délicateſſe ; &, ſi vous avez des objections à m'oppoſer, je ſais qu'elles ſeront pour elle bien plus que pour vous. Laiſſez ces vains ſcrupu-

les. Serez-vous plus jaloux que moi de l'honneur de mon amie ? Non, quelque cher que vous me puissiez être, ne craignez point que je préfere votre intérêt à sa gloire. Mais autant je mets de prix à l'estime des gens sensés, autant je mépriſe les jugemens téméraires de la multitude qui se laisse éblouir par un faux éclat ; & ne voit rien de ce qui est honnête. La différence fût-elle cent fois plus grande, il n'est point de rang auquel les talens & les mœurs n'aient droit d'atteindre ; & à quel titre une femme ôseroit-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour ami ? Vous savez quels sont là-dessus nos principes à toutes deux. La fausse honte & la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes, & la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal,

A votre égard, la fierté que je vous ai quelquefois connue ne sauroit être plus déplacée que dans cette occasion, & ce seroit à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et puis, quel-

que difficile que vous puiſſiez être, convenez qu'il eſt plus doux & mieux ſéant de devoir ſa fortune à ſon épouſe qu'à ſon ami; car on devient le protecteur de l'une & le protégé de l'autre, &, quoi que l'on puiſſe dire, un honnête-homme n'aura jamais de meilleur ami que ſa femme.

Que s'il reſte au fond de votre âme quelque répugnance à former de nouveaux engagemens, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur & pour mon repos; car je ne ſerai jamais contente de vous & de moi, que quand vous ſerez en effet tel que vous devez être, & que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh! mon ami! je devrois moins craindre cette répugnance qu'un empreſſement trop relatif à vos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquitter auprès de vous? Je tiens plus que je n'avois promis. N'eſt-ce pas auſſi Julie que je vous donne? N'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même, & n'en ſerez-vous pas plus

cher à l'autre ? Avec quel charme alors je me livrerai ſans contrainte à tout mon attachement pour vous ! Oui, portez-lui la foi que vous m'avez jurée ; que votre cœur rempliſſe avec elle tous les engagemens qu'il prit avec moi : qu'il lui rende, s'il eſt poſſible, tout ce que vous redevez au mien. O Saint-Preux ! je lui tranſmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'eſt pas facile à payer.

Voilà, mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir ſans danger, en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher & ſacré qui nous unira tous, nous ne ſerons plus entre nous que des ſœurs & des freres ; vous ne ſerez plus votre propre ennemi ni le nôtre : les plus doux ſentimens devenus légitimes ne ſeront plus dangereux ; quand il ne faudra plus les étouffer, on n'aura plus à les craindre. Loin de réſiſter à des ſentimens ſi charmans, nous en ferons à la fois nos devoirs & nos plaiſirs ; c'eſt alors que nous nous aimerons tous plus parfai-

tement, & que nous goûterons véritablement réunis les charmes de l'amitié, de l'amour & de l'innocence. Que si, dans l'emploi dont vous vous chargez, le ciel récompense du bonheur d'être pere le soin que vous prendrez de nos enfans, alors vous connoîtrez par vous-même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'Humanité, vous apprendrez à porter avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches; vous sentirez, enfin, ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pu croire; qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

Réfléchissez à loisir sur le parti que je vous propose; non pour savoir s'il vous convient (je n'ai pas besoin là-dessus de votre réponse) mais s'il convient à Madame d'Orbe, & si vous pouvez faire son bonheur, comme elle doit faire le vôtre. Vous savez comment elle a rempli ses devoirs dans tous les états de son sexe; sur ce qu'elle est, jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime com-

me Julie, elle doit être aimée comme elle. Si vous ſentez pouvoir la mériter, parlez, mon amitié tentera le reſte, & ſe promet tout de la ſienne : mais ſi j'ai trop eſpéré de vous, au moins vous êtes honnête-homme, & vous connoiſſez ſa délicateſſe ; vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le ſien : que votre cœur ſoit digne d'elle, ou qu'il ne lui ſoit jamais offert.

Encore une fois, conſultez-vous bien. Peſez votre réponſe, avant de la faire. Quand il s'agit du ſort de la vie, la prudence ne permet pas de ſe déterminer légerement ; mais toute délibération légere eſt un crime, quand il s'agit du deſtin de l'âme & du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami ! de tous les ſecours de la ſageſſe. La mauvaiſe honte m'empêcheroit-elle de vous rappeler le plus néceſſaire ? Vous avez de la religion ; mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, & que la hauteur philoſophique ne dédaigne la

ſimplicité du Chrétien. Je vous ai vu, ſur la priere, des maximes que je ne ſaurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous eſt d'aucun fruit, & Dieu, nous ayant donné dans la conſcience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne enſuite à nous-mêmes & laiſſe agir notre liberté. Ce n'eſt pas-là, vous le ſavez, la doctrine de Saint-Paul, ni celle qu'on profeſſe dans notre Égliſe. Nous ſommes libres, il eſt vrai : mais nous ſommes ignorans, foibles, portés au mal ; & d'où nous viendroient la lumiere & la force, ſi ce n'eſt de celui qui en eſt la ſource ; & pourquoi les obtiendrions-nous, ſi nous ne daignons pas les demander ? Prenez garde, mon ami, qu'aux idées ſublimes que vous vous faites du grand Etre, l'orgueil humain ne mêle des idées baſſes qui ſe rapportent à l'homme, comme ſi les moyens qui ſoulagent notre foibleſſe convenoient à la puiſſance divine, & qu'elle eût beſoin d'art comme nous pour généraliſer les choſes, afin de les traiter plus faci-

lement. Il ſemble, à vous entendre, que ce ſoit un embarras pour elle de veiller ſur chaque individu ; vous craignez qu'une attention partagée & continuelle ne la fatigue, & vous trouvez bien plus beau qu'elle faſſe tout par des loix générales, ſans doute parce qu'elles lui coûtent moins de ſoin. O grands Philoſophes ! que Dieu vous eſt obligé de lui fournir ainſi des méthodes commodes, & de lui abréger le travail !

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore ; ne connoît-il pas tous nos beſoins ! N'eſt-il pas notre Pere pour y pourvoir ? Savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut, & voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même ? Cher Saint-Preux, que de vains ſophiſmes ! Le plus grand de nos beſoins, le ſeul auquel nous pouvons pourvoir, eſt celui de ſentir nos beſoins, & le premier pas pour ſortir de notre miſere eſt de la connoître. Soyons humbles pour être ſages ; voyons notre foibleſſe, & nous ſerons forts. Ainſi s'ac-

corde la juſtice avec la clémence; ainſi régnent à la fois la grâce & la liberté. Eſclaves par notre foibleſſe, nous ſommes libres par la priere; car il dépend de nous de demander & d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Apprenez donc à ne pas prendre toujours conſeil de vous ſeul dans les occaſions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, & ſait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la ſageſſe humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, eſt un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le préſent, &, par un moment, de la vie entiere. On ſe ſent ferme un inſtant, & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piége une fois évité. Le modeſte langage de la vaillance eſt : je fus brave un tel jour; mais celui qui dit : je ſuis brave, ne ſait ce qu'il ſera demain; &, tenant

pour ſienne une valeur qu'il ne s'eſt pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en ſervir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raiſonnemens doivent être inſenſés devant l'Être pour qui les tems n'ont point de ſucceſſion ni les lieux de diſtance! Nous comptons pour rien ce qui eſt loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche: quand nous aurons changé de lieu, nos jugemens ſeront tout contraires, & ne ſeront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir ſur ce qui nous convient aujourd'hui, ſans ſavoir s'il nous conviendra demain; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui ſait ſi nous aimerons ce que nous aimons, ſi nous voudrons ce que nous voulons, ſi nous ſerons ce que nous ſommes, ſi les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos âmes, & ſi nous ne trouverons pas notre miſere dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur?

Montrez-moi la régle de la ſageſſe humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais ſi ſa meilleur leçon eſt de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point, & faiſons ce qu'elle nous inſpire. Je lui demande d'éclairer mes conſeils, demandez-lui d'éclairer vos réſolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui eſt bon & honnête, je le ſais bien; mais ce n'eſt pas aſſez encore; il faut vouloir ce qui le ſera toujours; & ni vous ni moi n'en ſommes les juges.

LETTRE XVIII.

DE SAINT-PREUX

A MADAME DE WOLMAR.

JULIE ! une lettre de vous !... après sept ans de silence !... oui, c'est-elle ; je le vois, je le sens : mes yeux méconnoîtroient-ils des traits que mon cœur ne peut oublier ? Quoi ! vous vous souvenez de mon nom ? vous le savez encore écrire ?.... en formant ce nom (1), votre main n'a-t-elle point tremblé ?... Je m'égare, & c'est votre faute. La forme, le pli, le cachet, l'adresse, tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur & la main semblent se contredire. Ah ! deviez-vous employer la même écriture pour tracer d'autres sentimens ?

(1) On a dit que *Saint-Preux* étoit un nom controuvé. Peut-être le véritable étoit-il sur l'adresse.

Vous trouverez, peut-être, que songer si fort à vos anciennes lettres, c'est trop justifier la derniere. Vous vous trompez. Je me sens bien ; je ne suis plus le même, ou vous n'êtes plus la même ; & ce qui me le prouve est qu'excepté les charmes & la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois, m'est un nouveau sujet de surprise. Cette observation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces, mais au sentiment qui me dispense d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai cessé d'adorer, je sais à quels respects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus tendre reconnoissance, je vous aime autant que jamais, il est vrai ; mais ce qui m'attache le plus à vous est le retour de ma raison. Elle vous montre à moi telle que vous êtes ; elle vous sert mieux que l'amour même. Non, si j'étois resté coupable, vous ne me seriez pas aussi chere.

Depuis que j'ai cessé de prendre le

change, & que le pénétrant Wolmar m'a éclairé sur mes vraïs sentimens, j'ai mieux appris à me connoître, & je m'alarme moins de ma foiblesse. Qu'elle abuse mon imagination, que cette erreur me soit douce encore, il suffit, pour mon repos, qu'elle ne puisse plus vous offenser, & la chimere qui m'égare à sa poursuite, me sauve d'un danger réel.

O Julie! il est des impressions éternelles que le tems ni les soins n'effacent point. La blessure guérit, mais la marque reste, & cette marque est un sceau respecté qui préserve le cœur d'une autre atteinte. L'inconstance & l'amour sont incompatibles: l'amant qui change, ne change pas; il commence ou finit d'aimer. Pour moi, j'ai fini; mais en cessant d'être à vous, je suis resté sous votre garde. Je ne vous crains plus; mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non, Julie, non, femme respectable, vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre personne, & l'amant de vos vertus: mais nos amours, nos premieres

& uniques amours, ne ſortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne ſe flétrira point dans ma mémoire. Duſſé-je vivre des ſiècles entiers, le doux tems de ma jeuneſſe ne peut ni renaître pour moi, ni s'effacer de mon ſouvenir. Nous avons beau n'être plus les mêmes, je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre couſine.

Chere amie, il faut l'avouer; depuis que je n'ôſe plus contempler vos charmes, je deviens plus ſenſible aux ſiens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés ſans jamais ſe fixer ſur aucune? Les miens l'ont revûe avec trop de plaiſir peut-être, &, depuis mon éloignement, ſes traits, déjà gravés dans mon cœur, y font une impreſſion plus profonde. Le ſanctuaire eſt fermé; mais ſon image eſt dans le temple. Inſenſiblement je deviens pour elle ce que j'aurois été, ſi je ne vous avois jamais vûe; & il n'appartenoit qu'à vous ſeule de me faire ſentir la différence de ce qu'elle m'inſpire à l'amour. Les ſens, libres de cette paſſion

sion terrible, se joignent au doux sentiment de l'amitié. Devient-elle amour pour cela? Julie, ah! quelle différence! Où est l'enthousiasme? Où est l'idolâtrie? Où sont ces divins égaremens de la raison, plus brillans, plus sublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raison même? Un feu passager m'embrâse, un délire d'un moment me saisit, me trouble & me quitte. Je retrouve entre elle & moi deux amis qui s'aiment tendrement & qui se le disent. Mais deux amans s'aiment-ils l'un l'autre? Non, *vous* & *moi* sont des mots proscrits de leur langue: ils ne sont plus d'eux, ils sont un.

Suis-je donc tranquile en effet? Comment puis-je l'être? Elle est charmante, elle est votre amie & la mienne: la reconnoissance m'attache à elle; elle entre dans mes souvenirs les plus doux; que de droits sur une âme sensible, & comment écarter un sentiment plus tendre de tant de sentimens si bien dûs! Hélas! il est dit qu'entre elle & vous, je ne serai jamais un moment paisible!

Femmes ! femmes ! objets chers & funeſtes, que la Nature orna pour notre ſupplice, qui puniſſez quand on vous brave, qui pourſuivez quand on vous craint, dont la haîne & l'amour ſont également nuiſibles, & qu'on ne peut ni rechercher, ni fuir impunément ! Beauté, charme, attrait, ſympathie ! être ou chimère inconcevable, abîme de douleurs & de voluptés ! beauté plus terrible aux mortels, que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui ſe livre à ton calme trompeur ! C'eſt toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie ! ô Claire ! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous ôſez vous vanter à moi !.... J'ai vécu dans l'orage, & c'eſt toujours vous qui l'avez excité ; mais quelles agitations diverſes vous avez fait épouver à mon cœur ! Celles du lac de Genève ne reſſemblent pas plus aux flots du vaſte Océan. L'un n'a que des ondes vives & courtes, dont le perpétuel tranchant agite, émeut, ſubmerge quelquefois, ſans jamais for-

mer de longs cours. Mais sur la mer tranquile en apparence, on se sent élevé, porté doucement & loin par un flot lent & presque insensible; on croit ne pas sortir de la place, & l'on arrive au bout du monde.

Telle est la différence de l'effet qu'ont produit sur moi vos attraits & les siens. Ce premier, cet unique amour qui fit le destin de ma vie, & que rien n'a pu vaincre que lui-même, étoit né sans que je m'en fusse apperçu; il m'entraînoit, que je l'ignorois encore; je me perdis, sans croire m'être égaré. Durant le vent, j'étois au ciel ou dans les abîmes; le calme vient, je ne sais plus où je suis. Au contraire, je vois, je sens mon trouble auprès d'elle, & me le figure plus grand qu'il n'est; j'éprouve des transports passagers & sans suite, je m'emporte un moment, & suis paisible un moment après: l'onde tourmente en vain le vaisseau, le vent n'enfle point les voiles; mon cœur, content de ses charmes, ne leur prête point son illusion;

je la vois plus belle que je ne l'imagine, & je la redoute plus de près que de loin; c'eſt preſque l'effet contraire à celui qui me vient de vous, & j'éprouvois conſtamment l'un & l'autre à Clarens.

Depuis mon départ, il eſt vrai qu'elle ſe préſente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureuſement, il m'eſt difficile de la voir ſeule. Enfin je la vois, & c'eſt bien aſſez; elle ne m'a pas laiſſé de l'amour, mais de l'inquiétude.

Voilà fidèlement ce que je ſuis pour l'une & pour l'autre. Tout le reſte de votre ſexe ne m'eſt plus rien; mes longues peines me l'ont fait oublier,

E fornito'l mio tempo a mezzo gli anni.

Le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature & triompher des tentations. On a peu de deſirs quand on ſouffre, & vous m'avez appris à les éteindre en leur réſiſtant. Une grande paſſion malheureuſe eſt un grand moyen de ſageſſe. Mon cœur eſt devenu, pour ainſi dire, l'organe de tous mes beſoins; je

n'en ai point, quand il eſt tranquile. Laiſſez-le en paix l'une & l'autre, & déſormais il l'eſt pour toujours.

Dans cet état, qu'ai-je à craindre de moi-même, & par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur, pour ne pas m'expoſer à le perdre? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire! N'eſt-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé ſans raiſon? Pourquoi m'avoir appelé près de vous avec tant de riſques, ou pourquoi m'en bannir, quand je ſuis digne d'y reſter? Deviez-vous laiſſer prendre à votre mari tant de peine à pure perte? Que ne le faiſiez-vous renoncer à des ſoins que vous aviez réſolu de rendre inutiles! que ne lui diſiez-vous: laiſſez-le au bout du monde, puiſqu'auſſi bien je l'y veux renvoyer? Hélas! plus vous craignez pour moi, plus il faudroit vous hâter de me rappeler. Non, ce n'eſt pas près de vous qu'eſt le danger, c'eſt en votre abſence, & je ne vous crains qu'où

vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me pourſuit, je me réfugie auprès de Madame de Wolmar & je ſuis tranquile ; où fuirai-je, ſi cet aſyle m'eſt ôté ? Tous les tems, tous les lieux me ſont dangereux loin d'elle ; par-tout je trouve Claire ou Julie. Dans le paſſé, dans le préſent, l'une & l'autre m'agite à ſon tour ; ainſi, mon imagination toujours troublée, ne ſe calme qu'à votre vûe, & ce n'eſt qu'auprès de vous que je ſuis en ſûreté contre moi. Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant ? Toujours vous exercez le même empire, mais ſon effet eſt tout oppoſé ; en réprimant les tranſports que vous cauſiez autrefois, cet empire eſt plus grand, plus ſublime encore : la paix, la ſérénité ſuccède au trouble des paſſions ; mon cœur, toujours formé ſur le vôtre, aima comme lui, & devient paiſible à ſon exemple. Mais ce repos paſſager n'eſt qu'une trève, & j'ai beau m'élever juſqu'à vous en votre préſence, je retombe en moi-même, en vous quit-

tant. Julie, en vérité, je crois avoir deux âmes, dont la bonne eſt en dépôt dans vos mains. Ah ! voulez-vous me ſéparer d'elle ?

Mais les erreurs des ſens vous alarment ! Vous craignez les reſtes d'une jeuneſſe éteinte par les ennuis ! Vous craignez pour les jeunes perſonnes qui ſont ſous votre garde ! Vous craignez de moi ce que le ſage Wolmar n'a pas craint ! O Dieu ! que toutes ces frayeurs m'humilient ! Eſtimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens ? Je puis vous pardonner de mal penſer de moi ; jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non, non, les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié ; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus, ſi je pouvois être vil un moment, j'irois me cacher au bout du monde, & ne me croirois jamais aſſez loin de vous.

Quoi ! je troublerois cet ordre aimable, que j'admirois avec tant de plaiſir ? Je ſouillerois ce ſéjour d'innocence & de

paix que j'habitois avec tant de respect? Je pourrois être assez lâche... eh! comment le plus corrompu des hommes ne seroit-il pas touché d'un si charmant tableau? Comment ne reprendroit-il pas dans cet asyle l'amour de l'honnêteté? Loin d'y porter ses mauvaises mœurs, c'est-là qu'il iroit s'en défaire.... Qui? moi, Julie, moi!... si tard!... sous vos yeux!... Chère amie, ouvrez-moi votre maison sans crainte; elle est pour moi le temple de la vertu; par-tout j'y vois son simulacre auguste, & ne puis servir qu'elle auprès de vous. Je ne suis pas un ange, il est vrai; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples; on les fuit, quand on ne leur veut pas ressembler.

Vous le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre lettre, le premier auquel il falloit songer, le seul dont je m'occuperois, si j'ôsois prétendre au bien qu'il m'annonce. O Julie! âme bienfaisante, amie incomparable! en m'offrant la digne moitié de vous-même, &

le plus précieux tréſor qui ſoit au monde après vous, vous faites plus, s'il eſt poſſible, que vous ne fîtes jamais pour moi. L'amour, l'aveugle amour put vous forcer à vous donner, mais donner votre amie eſt une preuve d'eſtime non ſuſpecte. Dès cet inſtant, je crois vraiment être homme de mérite; car je ſuis honoré de vous; mais que le témoignage de cet honneur m'eſt cruel! En l'acceptant, je le démentirois; &, pour le mériter, il faut que j'y renonce. Vous me connoiſſez; jugez-moi. Ce n'eſt pas aſſez que votre adorable couſine ſoit aimée; elle doit l'être comme vous, je le ſais; le ſera-t-elle? Le peut-elle être? Et dépend-il de moi de lui rendre ſur ce point ce qui lui eſt dû? Ah! ſi vous vouliez m'unir avec elle, que ne me laiſſiez-vous un cœur à lui donner; un cœur auquel elle inſpirât des ſentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices! En eſt-il un moins digne d'elle que celui qui ſut vous aimer? Il faudroit avoir l'âme libre & paiſible du bon & ſage d'Orbe, pour s'oc-

cuper d'elle seule à son exemple : il faudroit le valoir pour lui succéder ; autrement, la comparaison de son ancien état lui rendroit le dernier plus insupportable, & l'amour foible & distrait d'un second époux, loin de la consoler du premier, le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoissant, elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit-elle à cet échange ? Elle y perdroit doublement. Son cœur délicat & sensible sentiroit trop cette perte, & moi, comment supporterois-je le spectacle continuel d'une tristesse dont je serois cause, & dont je ne pourrois la guérir ? Hélas ! j'en mourrois de douleur même avant elle. Non, Julie, je ne ferai point mon bonheur aux dépens du sien. Je l'aime trop pour l'épouser.

Mon bonheur ! Non. Serois-je heureux moi-même, en ne la rendant pas heureuse ? L'un des deux peut-il se faire un sort exclusif dans le mariage ? Les biens, les maux n'y sont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on se

donne l'un à l'autre, ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause? Je serois malheureux par ses peines sans être heureux par ses bienfaits. Grace, beauté, mérite, attachement, fortune, tout concourroit à ma félicité; mon cœur, mon cœur seul empoisonneroit tout cela, & me rendroit misérable au sein du bonheur.

Si mon état présent est plein de charme auprès d'elle, loin que ce charme pût augmenter par une union plus étroite, les plus doux plaisirs que j'y goûte me seroient ôtés. Son humeur badine peut laisser un aimable essor à son amitié, mais c'est quand elle a des témoins de ses caresses. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle, mais c'est quand votre présence me distrait de vous. Toujours entre elle & moi, dans nos tête-à-têtes, c'est vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attachement augmente, plus nous songeons aux chaînes qui l'ont formé; le doux lien de notre amitié se resserre & nous nous aimons pour par-

ler de vous? Ainſi mille ſouvenirs chers à votre amie, plus chers à votre ami, les réuniſſent; unis par d'autres nœuds, il y faudra renoncer. Ces ſouvenirs trop charmans ne ſeroient-ils pas autant d'infidélités envers elle? Et de quel front prendrois-je une épouſe reſpectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit malgré lui? Ce cœur n'ôſeroit donc plus s'épancher dans le ſien; il ſe fermeroit à ſon abord. N'ôſant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'impoſant pour elle une réſerve nouvelle, me rendroient ma femme étrangère, & je n'aurois plus ni guide ni conſeil pour éclairer mon âme & corriger mes erreurs. Eſt-ce-là l'hommage qu'elle doit attendre? Eſt-ce-là le tribut de tendreſſe & de reconnoiſſance que j'irois lui porter? Eſt-ce ainſi que je ferois ſon bonheur & le mien?

Julie, oubliâtes-vous mes ſermens avec les vôtres? Pour moi, je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu; ma foi

ſeule m'eſt reſtée ; elle me reſtera juſqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous ; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre, je le prendrois aujourd'hui : car ſi c'eſt un devoir de ſe marier, un devoir plus indiſpenſable encore eſt de ne faire le malheur de perſonne, & tout ce qui me reſte à ſentir en d'autres nœuds, c'eſt l'éternel regret de ceux auxquels j'ôſai prétendre. Je porterois dans ce lien ſacré l'idée de ce que j'eſpérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon ſupplice & celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaiſons j'aurois à faire ! Quelle femme au monde les pourroit ſoutenir ? Ah ! comment me conſolerois-je à la fois de n'être pas à vous, & d'être à une autre ?

Chere amie, n'ébranlez point des réſolutions dont dépend le repos de mes jours ; ne cherchez point à me tirer de l'anéantiſſement où je ſuis tombé ; de peur qu'avec le ſentiment de mon exiſ-

tence je ne reprenne celui de mes maux, & qu'un état violent ne r'ouvre toutes mes bleſſures. Depuis mon retour j'ai ſenti, ſans m'en allarmer, l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie; car je ſavois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin; &, voyant ce nouveau goût ajoûter à l'attachement déjà ſi tendre que j'eus pour elle dans tous les tems, je me ſuis félicité d'une émotion qui m'aidoit à prendre le change, & me faiſoit ſupporter votre image avec moins de peine. Cette émotion a quelque choſe des douceurs de l'amour & n'en a pas les tourmens. Le plaiſir de la voir n'eſt point troublé par le deſir de la poſſéder; content de paſſer ma vie entiere, comme j'ai paſſé cet hiver, je trouve entre vous deux cette ſituation paiſible (1) & douce qui tempere l'auſ-

(1) Il a dit préciſément le contraire quelques pages au paravant. Le pauvre Philoſophe, entre deux jolies femmes, me paroît dans un plaiſant embarras. On diroit qu'il

térité de la vertu, & rend ſes leçons aimables. Si quelque vain tranſport m'agite un moment, tout le réprime & le fait taire : j'en ai trop vaincu de plus dangereux, pour qu'il m'en reſte aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, c'eſt tout dire. Quand je ne ſongerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me ſont trop chers auprès d'elle, pour que je m'expoſe à les perdre en cherchant à les étendre, & je n'ai pas même eu beſoin de ſonger au reſpect que je lui dois, pour ne jamais lui dire un ſeul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eût beſoin d'interpréter ou de ne pas entendre. Que ſi peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empreſſement dans mes manieres, ſûrement elle n'a point vu dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus ſix mois auprès d'elle, tel je ſerai toute ma vie. Je

---

veut n'aimer ni l'une ni l'autre, afin de les aimer toutes deux.

ne connois rien, après vous, de si parfait qu'elle; mais, fût-elle plus parfaite que vous encore, je sens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant, pour pouvoir devenir le sien.

Avant d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je pense de la vôtre. J'y trouve avec toute la prudence de la vertu, les scrupules d'une âme craintive qui se fait un devoir de s'épouvanter, & croit qu'il faut tout craindre pour se garantir de tout. Cette extrême timidité a son danger, ainsi qu'une confiance excessive. En nous montrant sans cesse des monstres où il n'y en a point, elle nous épuise à combattre des chimeres; & à force de nous effaroucher sans sujet, elle nous tient moins en garde contre les perils véritables, & nous les laisse moins discerner. Relisez quelquefois la lettre que Mylord Edouard vous écrivit l'année derniere au sujet de votre mari; vous y trouverez de bons avis à votre usage, à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion, elle est touchante, aimable, &

douce comme vous ; elle doit plaire à votre mari même. Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide & prévoyante, elle ne vous mène au quiétisme par une route opposée, & que, vous montrant par-tout du risque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquiescer à rien. Chere amie, ne savez-vous pas que la vertu est un état de guerre, & que, pour y vivre, on a toujours quelque combat à rendre contre soi? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre âme prête à tout évènement. Si chercher les occasions, c'est mériter d'y succomber; les fuir avec trop de soin, c'est souvent nous refuser à de grands devoirs; & il n'est pas bon de songer sans cesse aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux, ni des tête-à-têtes avec des femmes; mais dans quelque situation que me place désormais la providence, j'ai pour sûreté de moi les huit mois que j'ai passés à Clarens, & ne crains plus que personne m'ôte le prix

que vous m'avez fait mériter. Je ne ſerai pas plus foible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre; j'ai ſenti l'amertume des remords, j'ai goûté les douceurs de la victoire; après de telles comparaiſons, on n'héſite plus ſur le choix; tout, juſqu'à mes fautes paſſées, m'eſt garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles diſcuſſions ſur l'ordre de l'univers & ſur la direction des êtres qui le compoſent, je me contenterai de vous dire que ſur des queſtions ſi fort au-deſſus de l'homme, il ne peut juger des choſes qu'il ne voit pas, que par induction ſur celles qu'il voit, & que toutes les analogies ſont pour ces loix générales que vous ſemblez rejeter. La raiſon même & les plus ſaines idées que nous pouvons nous former de l'Être ſuprême, ſont très-favorables à cette opinion; car bien que ſa puiſſance n'ait pas beſoin de méthode pour abréger le travail, il eſt digne de ſa ſageſſe de préférer pourtant les voies les plus ſimples, afin qu'il n'y ait rien d'inu-

tile dans les moyens, non plus que dans les effets. En créant l'homme, il l'a doué de toutes les facultés néceſſaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de lui; & quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déjà donné. Il nous a donné la raiſon pour connoître ce qui eſt bien, la conſcience pour l'aimer (1), & la liberté pour le choiſir. C'eſt dans ces dons ſublimes que conſiſte la grâce divine; & comme nous les avons tous reçus, nous en ſommes tous comptables.

J'entends beaucoup raiſonner contre la liberté de l'homme, & je mépriſe tous ces ſophiſmes; parce qu'un raiſonneur a beau me prouver que je ne ſuis pas libre, le ſentiment intérieur, plus fort que tous ſes argumens, les dément ſans ceſſe; &,

(1) Saint Preux fait, de la conſcience morale, un ſentiment, & non pas un jugement; ce qui eſt contre les définitions des Philoſophes. Je crois pourtant qu'en ceci, leur prétendu confrère a raiſon.

quelque parti que je prenne dans quelque délibération que ce soit, je sens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces subtilités de l'école sont vaines, précisément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout aussi-bien la vérité que le mensonge, & que, soit que la liberté existe ou non, elles peuvent servir également à prouver qu'elle n'existe pas. A entendre ces gens-là, Dieu même ne seroit pas libre; & ce mot de *liberté* n'auroit aucun sens. Ils triomphent, non d'avoir résolu la question, mais d'avoir mis à sa place une chimère. Ils commencent par supposer que tout être intelligent est purement passif; & puis ils déduisent de cette supposition des conséquences pour prouver qu'il n'est pas actif; la commode méthode qu'ils ont trouvée-là! S'ils accusent leurs adversaires de raisonner de même, ils ont tort. Nous ne nous supposons point actifs & libres; nous sentons que nous le sommes. C'est à eux de prouver non-seulement que ce sentiment pourroit nous

tromper, mais qu'il nous trompe en effet (1). L'Évêque de Cloyne a démontré que, sans rien changer aux apparences, la matière & les corps pourroient ne pas exister ; est-ce assez pour affirmer qu'ils n'existent pas ? En tout ceci la seule apparence coûte plus que la réalité ; je m'en tiens à ce qui est le plus simple.

Je ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute manière aux besoins de l'homme, Dieu accorde à l'un, plutôt qu'à l'autre, des secours extraordinaires, dont celui qui abuse des secours communs à tous est indigne, & dont celui qui en use bien n'a pas besoin. Cette acception de personne est injurieuse à la justice divine. Quand cette dure & décourageante doctrine se déduiroit de l'Écriture elle même, mon premier devoir n'est-il pas d'honorer Dieu? Quelque res-

(1) Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si la volonté se détermine sans cause, ou quelle est la cause qui détermine la volonté.

pect que je doive au texte sacré, j'en dois plus encore à son Auteur; & j'aimerois mieux croire la Bible falsifiée ou inintelligible, que Dieu injuste ou mal-faisant. Saint Paul ne veut pas que le vase dise au Potier, pourquoi m'as-tu fait ainsi? Cela est fort bien, si le Potier n'exige du vase que des services qu'il l'a mis en état de lui rendre; mais s'il s'en prenoit au vase de n'être pas propre à un usage pour lequel il ne l'auroit pas fait, le vase auroit-il tort de lui dire, pourquoi m'as-tu fait ainsi?

S'ensuit-il de-là que la prière soit inutile? A Dieu ne plaise que je m'ôte cette ressource contre mes foiblesses. Tous les actes de l'entendement qui nous élèvent à Dieu, nous portent au-dessus de nous-mêmes; en implorant son secours, nous apprenons à le trouver. Ce n'est pas lui qui nous change; c'est nous qui nous changeons, en nous élevant à lui (1).

(1) Notre galant Philosophe, après avoir

Tout ce qu'on lui demande comme il faut, on se le donne; &, comme vous l'avez dit, on augmente sa force en reconnoissant sa foiblesse. Mais si l'on abuse de l'oraison & qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever; en cherchant la grâce, on renonce à la raison; pour obtenir un don du ciel, on en foule aux pieds un autre; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumières qu'il nous a données. Qui sommes-nous, pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle ?

Vous le savez; il n'y a rien de bien qui

---

imité la conduire d'Abélard, semble en vouloir prendre aussi la doctrine. Leurs sentimens sur la prière ont beaucoup de rapport. Bien des gens, relevant cette hérésie, trouveront qu'il eût mieux valu persister dans l'égarement, que de tomber dans l'erreur; je ne pense pas ainsi. C'est un petit mal de se tromper; c'en est un grand de se mal conduire. Ceci ne contredit point, à mon avis, ce que j'ai dit ci-devant sur le danger des fausses maximes de morale. Mais il faut laisser quelque chose à faire au Lecteur.

n'ait un excès blâmable; même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre eſt trop pure, pour arriver jamais à ce point: mais l'excès qui produit l'égarement, commence avant lui; & c'eſt de ce premier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai ſouvent entendu blâmer les extaſes des Aſcétiques; ſavez-vous comment elles viennent? En prolongeant le tems qu'on donne à la prière, plus que ne le permet la foibleſſe humaine. Alors l'eſprit s'épuiſe, l'imagination s'allume & donne des viſions; on devient inſpiré, prophète, & il n'y a plus ni ſens ni génie qui garantiſſe du fanatiſme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet; vous vous recueillez, vous priez ſans ceſſe: vous ne voyez pas encore les Piétiſtes (1), mais vous liſez leurs livres. Je

(1) Sorte de foux qui avoient la fantaiſie d'être Chrétiens, & de ſuivre l'Évangile à la lettre; à-peu-près comme ſont aujourd'hui les Méthodiſtes en Angleterre, les Moraves en Allemagne, les Janſéniſtes en France;

n'ai

n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénélon : mais que faites-vous de ceux de ſa diſciple ? Vous liſez Muralt, je le lis auſſi ; mais je choiſis ſes lettres, & vous choiſiſſez ſon inſtinct divin. Voyez comment il a fini : déplorez les égaremens de cet homme ſage, & ſongez à vous. Femme pieuſe & chrétienne, allez-vous n'être plus qu'une dévote ?

Chere & reſpectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant, & vous donne les miens avec le zèle d'un pere. Depuis que la vertu, loin de rompre nos liens, les a rendu indiſſolubles, ſes devoirs ſe confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent, le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne ſe parlent, jamais nos yeux ne ſe rencontrent ſans offrir à

---

excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maîtres, pour être plus durs & plus intolérans que leurs ennemis.

tous deux un objet d'honneur & de gloire qui nous éleve conjointement, & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais ſi les délibérations ſont communes, la déciſion ne l'eſt pas, elle appartient à vous ſeule. O vous, qui fites toujours mon ſort ! ne ceſſez point d'en être l'arbitre, peſez mes réflexions, prononcez ; quoi que vous ordonniez de moi, je me ſoumets ; je ſerai digne au moins que vous ne ceſſiez pas de me conduire. Duſſé-je ne vous plus revoir, vous me ſerez toujours préſente, vous préſiderez toujours à mes actions ; duſſiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfans, vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous ; ce ſont les enfans de votre âme, la mienne les adopte, & rien ne les lui peut ravir.

Parlez-moi ſans détour, Julie. A préſent que je vous ai bien expliqué ce que je ſens & ce que je penſe, dites-moi ce qu'il faut que je faſſe. Vous ſavez à quel point mon ſort eſt lié à celui de mon illuſtre ami. Je ne l'ai point conſulté dans

cette occaſion ; je ne lui ai montré ni cette lettre, ni la vôtre. S'il apprend que vous déſapprouviez ſon projet, ou plutôt celui de votre époux, il le déſapprouvera lui-même, & je ſuis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos ſcrupules ; il convient ſeulement qu'il les ignore juſqu'à votre entiere déciſion. En attendant, je trouverai, pour différer notre départ, des prétextes qui pourront le ſurprendre, mais auxquels il acquieſcera ſûrement. Pour moi, j'aime mieux ne vous plus voir, que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger, eſt une humiliation que je n'ai pas méritée.

LETTRE XIX.

DE MADAME DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

HE bien! ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée ? & sur quoi, je vous prie ? sur les plus vrais témoignages d'estime & d'amitié que vous ayez jamais reçus de moi ; sur les paisibles réflexions que le soin de votre vrai bonheur m'inspire ; sur la proposition la plus obligeante, la plus avantageuse, la plus honorable qui vous ait jamais été faite ; sur l'empressement, indiscret peut-être, de vous unir à ma famille par des nœuds indissolubles ; sur le desir de faire mon allié, mon parent, d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où vous paroissez être, il ne falloit que prendre ce que je vous écris

dans ſon ſens le plus naturel. Mais il y a long-tems que vous aimez à vous tourmenter par vos injuſtices. Votre lettre eſt comme votre vie, ſublime & rempante, pleine de force & de puérilités. Mon cher Philoſophe, ne ceſſerez-vous jamais d'être enfant?

Où avez-vous donc pris que je ſongeaſſe à vous impoſer des loix, à rompre avec vous, &, pour me ſervir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde? De bonne-foi, trouvez-vous-là l'eſprit de ma lettre? Tout au contraire. En jouiſſant d'avance du plaiſir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvéniens qui pouvoient le troubler; je me ſuis occupé des moyens de prévenir ces inconvéniens d'une maniere agréable & douce, en vous faiſant un ſort digne de votre mérite, & de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime; il n'y avoit pas là, ce me ſemble, de quoi vous alarmer ſi fort.

Vous avez tort, mon ami; car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher;

mais vous aimez à vous le faire redire ; &,comme je n'aime gueres moins à le répéter, il vous eſt aiſé d'obtenir ce que vous voulez, ſans que la plainte & l'humeur ſans mêlent.

Soyez donc bien ſûr que, ſi votre ſéjour ici vous eſt agréable, il me l'eſt tout autant qu'à vous ; &,que de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi, rien ne m'eſt plus ſenſible que le ſoin qu'il a pris de vous appeler dans ſa maiſon, & de vous mettre en état d'y reſter. J'en conviens avec plaiſir, nous ſommes utiles l'un à l'autre. Plus propres à recevoir de bons avis, qu'à les prendre de nous-mêmes, nous avons tous deux beſoin de guides ; & qui ſaura mieux ce qui convient à l'un, que l'autre qui le connoît ſi bien ? Qui ſentira mieux le danger de s'égarer, par tout ce que coûte un retour pénible ? Quel objet peut mieux nous rappeler ce danger ? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un ſi grand ſacrifice ? Après avoir rompu de tels liens, ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'in-

digne du motif qui nous les fit rompre ? Oui, c'eſt une fidélité que je veux vous garder toujours, de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie, & de vous dire à chaque ſentiment qui m'anime : voilà ce que je vous ai préféré. Ah ! mon ami ! je ſais rendre honneur à ce que mon cœur a ſi bien ſenti. Je puis être foible devant toute la terre ; mais je réponds de moi devant vous.

C'eſt dans cette délicateſſe qui ſurvit toujours au véritable amour, plutôt que dans les ſubtiles diſtinctions de M. de Wolmar, qu'il faut chercher la raiſon de cette élévation d'âme, & de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre, & que je crois ſentir comme vous. Cette explication du moins eſt plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la ſienne, & vaut mieux pour s'encourager à bien faire ; ce qui ſuffit pour la préférer. Ainſi, croyez que, loin d'être dans la diſpoſition biſarre où vous me ſuppoſez, celle où je ſuis eſt directement contraire. Que s'il falloit renoncer au

projet de nous réunir, je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfans, & pour mon mari même, qui, vous le ſavez, entre pour beaucoup dans les raiſons que j'ai de vous deſirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particuliere, ſouvenez-vous du moment de votre arrivée; marquai-je moins de joie à vous voir, que vous n'en eûtes en m'abordant? Vous a-t-il paru que votre ſéjour à Clarens me fût ennuyeux ou pénible? Avez-vous jugé que je vous en viſſe partir avec plaiſir? Faut-il aller juſqu'au bout, & vous parler avec ma franchiſe ordinaire? Je vous avouerai ſans détour, que les ſix derniers mois que nous avons paſſés enſemble, ont été le tems le plus doux de ma vie, & que j'ai goûté, dans ce court eſpace, tous les biens dont ma ſenſibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublîrai jamais un jour de cet hiver, où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages, & celle des aven-

tures de votre ami, nous ſoupâmes dans la ſalle d'Apollon, & où, ſongeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde, je vis tout autour de moi, mon pere, mon mari, mes enfans, ma couſine, Mylord Edouard, vous; ſans compter la Fanchon qui ne gâtoit rien au tableau; & tout cela raſſemblé pour l'heureuſe Julie. Je me diſois: cette petite chambre contient tout ce qui eſt cher à mon cœur, & peut-être tout ce qu'il y a de meilleur ſur la terre; je ſuis environné de tout ce qui m'intéreſſe, tout l'univers eſt ici pour moi; je jouis à la fois de l'attachement que j'ai pour mes amis, de celui qu'ils me rendent, de celui qu'ils ont l'un pour l'autre; leur bienveuillance mutuelle, ou vient de moi, ou s'y rapporte; je ne vois rien qui n'étende mon être, & rien qui le diviſe; il eſt dans tout ce qui m'environne, il n'en reſte aucune portion loin de moi; mon imagination n'a plus rien à faire, je n'ai rien à deſirer; ſentir & jouir ſont pour moi la même choſe; je vis à la fois dans

tout ce que j'aime, je me rassasie de bonheur & de vie. O mort ! viens quand tu voudras, je ne te crains plus, j'ai vécu, je t'ai prévenue, je n'ai plus de nouveaux sentimens à connoître, tu n'as plus rien à me dérober.

Plus j'ai senti le plaisir de vivre avec vous, plus il m'étoit doux d'y compter, & plus aussi tout ce qui pouvoit troubler ce plaisir, m'a donné d'inquiétude. Laissons un moment à part cette morale craintive, & cette prétendue dévotion que vous me reprochez. Convenez du moins, que tout le charme de la société qui régnoit entre nous, est dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens, toutes les pensées, & qui fait que chacun, se sentant tel qu'il doit être, se montre à tous tel qu'il est. Supposez un moment quelque intrigue secrette, quelque liaison qu'il faille cacher, quelque raison de réserve & de mystère ; à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit, on est contraint l'un devant l'autre, on cherche à se dérober ; quand on

ſe raſſemble, on voudroit ſe fuir : la circonſpection, la bienſéance amènent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-tems ceux qu'on craint ? On ſe devient importuns l'un à l'autre .... Julie importune ! .. importune à ſon ami !.. non, non, cela ne ſauroit être ; on n'a jamais de maux à craindre que ceux qu'on peut ſupporter.

En vous expoſant naïvement mes ſcrupules, je n'ai point prétendu changer vos réſolutions, mais les éclairer ; de peur que, prenant un parti dont vous n'auriez pas prévu toutes les ſuites, vous n'euſſiez peut-être à vous en repentir, quand vous n'oſeriez plus vous en dédire. A l'égard des craintes que M. de Wolmar n'a pas eues, ce n'eſt pas à lui de les avoir, c'eſt à vous ; nul n'eſt juge du danger qui vient de vous, que vous-même. Réfléchiſſez-y bien, puis dites-moi qu'il n'exiſte pas, & je n'y penſe plus ; car je connois votre droiture, & ce n'eſt pas de vos intentions que je me défie. Si votre cœur eſt capable d'une faute imprévue, très-ſûre-

ment le mal prémédité n'en approcha jamais. C'eſt ce qui diſtingue l'homme fragile du méchant homme.

D'ailleurs, quand mes objections auroient plus de ſolidité que je n'aime à le croire, pourquoi mettre d'abord la choſe au pis comme vous faites? Je n'enviſage point les précautions à prendre, auſſi ſévérement que vous. S'agit-il pour cela de rompre auſſi-tôt tous vos projets, & de nous fuir pour toujours? Non, mon aimable ami, de ſi triſtes reſſources ne ſont point néceſſaires. Encore enfant par la tête, vous êtes déjà vieux par le cœur. Les grandes paſſions uſées dégoûtent des autres: la paix de l'âme qui leur ſuccède, eſt le ſeul ſentiment qui s'accroît par la jouiſſance. Un cœur ſenſible craint le repos qu'il ne connoît pas; qu'il le ſente une fois, il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états ſi contraires, on apprend à préférer le meilleur; mais, pour les comparer, il les faut connoître. Pour moi, je vois le moment de votre ſûreté plus près, peut-être, que vous

ne le voyez vous-même. Vous avez trop senti, pour sentir long-tems ; vous avez trop aimé, pour ne pas devenir indifférent: on ne rallume plus la cendre qui sort de la fournaise, mais il faut attendre que tout soit consumé. Encore quelques années d'attention sur vous-même, & vous n'avez plus de risque à courir.

Le sort que je voulois vous faire eût anéanti ce risque ; mais indépendamment de cette considération, ce sort étoit assez doux pour devoir être envié pour lui-même, & si votre délicatesse vous empêche d'ôser y prétendre, je n'ai pas besoin que vous me disiez ce qu'une telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne se mêle à vos raisons des prétextes plus spécieux que solides ; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engagemens dont tout vous dispense, & qui n'intéressent plus personne, vous ne vous fassiez une fausse vertu de je ne sais quelle vaine constance plus à blâmer qu'à louer, & désormais tout-à-fait déplacée. Je vous l'ai déjà dit autrefois, c'est un

ſecond crime de tenir un ſerment criminel ; ſi le vôtre ne l'étoit pas, il l'eſt devenu ; c'en eſt aſſez pour l'annuller. La promeſſe qu'il faut tenir ſans ceſſe, eſt celle d'être honnête-homme, & toujours ferme dans ſon devoir ; changer quand il change, ce n'eſt pas légèreté, c'eſt conſtance. Vous fîtes bien, peut-être, alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les tems ce que la vertu demande, vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos ſcrupules quelque objection ſolide, c'eſt ce que nous pourrons examiner à loiſir. En attendant, je ne ſuis pas trop fâchée que vous n'ayez pas ſaiſi mon idée avec la même avidité que moi, afin que mon étourderie vous ſoit moins cruelle, ſi j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'abſence de ma Couſine. Depuis ſon retour, & le départ de ma lettre, ayant eu avec elle quelques converſations générales ſur un ſecond mariage, elle m'en a paru ſi éloi-

gnée, que, malgré tout le penchant que je lui connois pour vous, je craindrois qu'il ne fallût uſer de plus d'autorité qu'il ne me convient, pour vaincre ſa répugnance, même en votre faveur; car il eſt un point où l'empire de l'amitié doit reſpecter celui des inclinations, & les principes que chacun ſe fait ſur des devoirs arbitraires en eux-mêmes, mais relatifs à l'état du cœur qui ſe les impoſe.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet; il nous convient ſi bien à tous, il vous tireroit ſi honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde, il confondroit tellement nos intérêts, il nous feroit un devoir ſi naturel de cette amitié qui nous eſt ſi douce, que je n'y puis renoncer tout-à-fait. Non, mon ami, vous ne m'appartiendrez jamais de trop près; ce n'eſt pas même aſſez que vous ſoyez mon couſin. Ah! je voudrois que vous fuſſiez mon frere!

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces idées, rendez plus de juſtice à mes ſentimens

pour vous. Jouiſſez ſans reſerve de mon amitié, de ma confiance, de mon eſtime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous preſcrire, & que je ne crois point en avoir beſoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conſeils, mais n'imaginez jamais que j'en faſſe des ordres. Si vous ſentez pouvoir habiter Clarens ſans danger, venez-y, demeurez-y, j'en ſerai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'abſence aux reſtes toujours ſuſpects d'une jeuneſſe impétueuſe, écrivez-moi ſouvent, venez nous voir quand vous voudrez, entretenons la correſpondance la plus intime. Quelle peine n'eſt pas adoucie par cette conſolation ? Quel éloignement ne ſupporte-t-on pas par l'eſpoir de finir ſes jours enſemble ? Je ferai plus ; je ſuis prête à vous confier un de mes enfans ; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes : quand vous me le ramenerez, je ne ſais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raiſonnable

vous banniſſez enfin vos chimeres, & voulez mériter ma couſine : venez, aimez-la, ſervez-la, achevez de lui plaire; en vérité, je crois que vous avez déjà commencé; triomphez de ſon cœur & des obſtacles qu'il vous oppoſe, je vous aiderai de tout mon pouvoir; faites, enfin, le bonheur l'un de l'autre, & rien ne manquera plus au mien. Mais, quelque parti que vous puiſſiez prendre, après y avoir ſérieuſement penſé, prenez le en toute aſſurance, & n'outragez plus votre amie, en l'accuſant de ſe défier de vous.

A force de ſonger à vous, je m'oublie. Il faut pourtant que mon tour vienne; car vous faites avec vos amis dans la diſpute, comme avec votre adverſaire aux échecs; vous attaquez en vous défendant. Vous vous excuſez d'être Philoſophe en m'accuſant d'être dévote; c'eſt comme ſi j'avois renoncé au vin, lorſqu'il vous eut énivré. Je ſuis donc dévote, à votre compte, ou prête à le devenir? Soit; les dénominations mépriſantes chan-

gent-elles la nature des choſes ? Si la dévotion eſt bonne, où eſt le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot eſt-il trop bas pour vous. La dignité philoſophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut ſervir Dieu plus noblement ; elle porte juſqu'au ciel même ſes prétentions & ſa fierté. O mes pauvres Philoſophes ! .... revenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance, & cultivai ma raiſon dans tous les tems. Avec du ſentiment & des lumieres j'ai voulu me gouverner, & je me ſuis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choiſi, donnez-m'en quelque autre ſur lequel je puiſſe compter. Mon bon ami ! toujours de l'orgueil, quoi qu'on faſſe ; c'eſt lui qui vous élève, & c'eſt lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, & mille autres ont vécu plus ſagement que moi. Elles avoient donc des reſſources que je n'avois pas. Pourquoi, me ſentant bien née, ai-je eu beſoin de cacher ma vie ? Pourquoi haiſſois-je le mal que j'ai fait malgré moi ?

Je ne connoiſſois que ma force ; elle n'a pu me ſuffire. Toute la réſiſtance qu'on peut tirer de ſoi, je crois l'avoir faite, & toutefois j'ai ſuccombé ; comment font celles qui réſiſtent ? Elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris à leur exemple, j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas penſé. Dans le regne des paſſions elles aident à ſupporter les tourmens qu'elles donnent ; elles tiennent l'eſpérance à côté du deſir. Tant qu'on deſire, on peut ſe paſſer d'être heureux ; on s'attend à le devenir ; ſi le bonheur ne vient point, l'eſpoir ſe prolonge, & le charme de l'illuſion dure autant que la paſſion qui le cauſe. Ainſi cet état ſe ſuffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne eſt une ſorte de jouiſſance qui ſupplée à la réalité ; qui vaut mieux, peut être. Malheur à qui n'a plus rien à deſirer ! il perd, pour ainſi dire, tout ce qu'il poſſede, On jouit moins de ce qu'on obtient, que de ce qu'on eſpere ; & l'on n'eſt heureux qu'avant d'être

heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il desire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent & sensible, qui le lui livre en quelque sorte, &, pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède ; l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimeres est en ce monde le seul digne d'être habité, & tel est le néant des choses humaines, qu'hors (1) l'Etre existant par

(1) Il falloit, *que hors*, & sûrement Madame de Wolmar ne l'ignoroit pas. Mais, outre les fautes qui lui échappoient par ignorance ou par inadvertence, il paroît qu'elle avoit l'oreille trop délicate pour s'asservir

lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu ſur les objets particuliers de nos paſſions, il eſt infaillible dans le ſentiment commun qui les comprend toutes. Vivre ſans peine n'eſt pas un état d'homme; vivre ainſi, c'eſt être mort. Celui qui pourroit tout, ſans être Dieu, ſeroit une miſérable créature; il ſeroit privé du plaiſir de deſirer; toute autre privation ſeroit plus ſupportable (1).

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, & depuis votre retour. Je

---

toujours aux regles mêmes qu'elle ſavoit. On peut employer un ſtyle plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le ſien.

(1) D'où il ſuit que tout Prince qui aſpire au deſpotiſme aſpire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? Allez toujours directement au Souverain; ſurtout s'il eſt très-abſolu. C'eſt bien la peine de faire tant de miſérables! ne ſauroit-il s'ennuyer à moindres frais?

ne vois par-tout que ſujets de contentement, & je ne ſuis pas contente. Une langueur ſecrette s'inſinue au fond de mon cœur; je le ſens vuide & gonflé, comme vous diſiez autrefois du vôtre; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'eſt cher, ne ſuffit pas pour l'occuper; il lui reſte une force inutile, dont il ne ſait que faire. Cette peine eſt biſarre, j'en conviens; mais elle n'eſt pas moins réelle. Mon ami; je ſuis trop heureuſe; le bonheur m'ennuie (1).

Concevez-vous quelque remede à ce dégoût du bien-être? Pour moi, je vous avoue qu'un ſentiment ſi peu raiſonnable & ſi peu volontaire a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie, & je n'imagine pas quelle ſorte de charme on y peut trouver qui me manque, ou qui me ſuf-

(1) Quoi, Julie! auſſi des contradictions! Ah! je crains bien, charmante dévote, que vous ne ſoyez pas, non plus, trop d'accord avec vous-même. Au reſte, j'avoue que cette lettre me paroît le chant du cygne.

fiſe. Une autre ſera-t-elle plus ſenſible que moi? Aimera-t-elle mieux ſon pere, ſon mari, ſes enfans, ſes amis, ſes proches? En ſera-t-elle mieux aimée? Menera-t-elle une vie plus de ſon goût? Sera-t-elle plus libre d'en choiſir une autre? Jouira-t-elle d'une meilleure ſanté? Aura-t-elle plus de reſſources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde? Et toutefois j'y vis inquiette; mon cœur ignore ce qui lui manque; il deſire, ſans ſavoir quoi.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui ſuffiſe, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir; en s'élevant à la ſource du ſentiment & de l'être, elle y perd ſa ſéchereſſe & ſa langueur: elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau reſſort, elle y puiſe une nouvelle vie; elle y prend une autre exiſtence qui ne tient point aux paſſions du corps; ou plutôt elle n'eſt plus en moi-même, elle eſt toute dans l'Etre immenſe qu'elle contemple; &, dégagée un moment de ſes entraves, elle ſe conſole

d'y rentrer, par cet essai d'un état plus sublime, qu'elle espère être un jour le sien.

Vous souriez; je vous entends, mon bon ami; j'ai prononcé mon propre jugement, en blâmant autrefois cet état d'oraison, que je confesse aimer aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire, c'est que je ne l'avois pas éprouvé. Je ne prétends pas même le justifier de toutes manieres. Je ne dis pas que ce goût soit sage, je dis seulement qu'il est doux, qu'il supplée au sentiment du bonheur qui s'épuise, qu'il remplit le vuide de l'âme, & qu'il jette un nouvel intérêt sur la vie passée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejeter sans doute; s'il abuse le cœur par une fausse jouissance, il faut encore le rejeter. Mais enfin lequel tient le mieux à la vertu, du Philosophe avec ses grands principes, ou du Chrétien dans sa simplicité? Lequel est le plus heureux dès ce monde, du sage avec sa raison, ou du dévot dans son délire? Qu'ai-je besoin de penser, d'imaginer,

dans

dans un moment où toutes mes facultés ſont aliénées? L'ivreſſe a ſes plaiſirs, diſiez-vous! Eh bien! ce délire en eſt une. Ou laiſſez-moi dans un état qui m'eſt agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'ai blâmé les extaſes des myſtiques. Je les blâme encore, quand elles nous détachent de nos devoirs; & que, nous dégoûtant de la vie active, par les charmes de la contemplation, elles nous mènent à ce quiétiſme dont vous me croyez ſi proche, & dont je crois être auſſi loin que vous.

Servir Dieu, ce n'eſt point paſſer ſa vie à genoux dans ſon oratoire, je le ſais bien; c'eſt remplir ſur la terre les devoirs qu'il nous impoſe; c'eſt faire, en vûe de lui plaire, tout ce qui convient à l'état où il nous a mis:

——— il cor gradiſce;
E ſerve a lui chi'l ſuo dover compiſce.

Il faut premierement faire ce qu'on doit, & puis prier, quand on le peut. Voilà la

règle que je tâche de ſuivre; je ne prends point le recueillement que vous me reprochez comme une occupation, mais comme une récréation, & je ne vois pas pourquoi, parmi les plaiſirs qui ſont à ma portée, je m'interdirois le plus ſenſible & le plus innocent de tous.

Je me ſuis examinée avec plus de ſoin depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que produit ſur mon âme ce penchant qui ſemble ſi fort vous déplaire, & je n'y ſais rien voir juſqu'ici qui me faſſe craindre, au moins ſi-tôt, l'abus d'une dévotion mal entendue.

Premierement, je n'ai point pour cet exercice un goût trop vif qui me faſſe ſouffrir, quand j'en ſuis privée; ni qui me donne de l'humeur, quand on m'en diſtrait. Il ne me donne point, non plus, de diſtractions dans la journée, & ne jette ni dégoût, ni impatience ſur la pratique de mes devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'eſt néceſſaire, c'eſt quand quelque émotion m'agite, & que je ſerois moins bien par-tout ailleurs. C'eſt-là que, ren-

trant en moi-même, j'y retrouve le calme de la raison. Si quelque souci me trouble, si quelque peine m'afflige, c'est-là que je vais les déposer. Toutes ces misères s'évanouissent devant un plus grand objet. En songeant à tous les bienfaits de la Providence, j'ai honte d'être sensible à de si foibles chagrins, & d'oublier de si grandes grâces. Il ne me faut des séances ni fréquentes, ni longues. Quand la tristesse m'y suit malgré moi, quelques pleurs versés devant celui qui console, soulagent mon cœur à l'instant. Mes réfléxions ne sont jamais amères ni douloureuses; mon repentir même est exempt d'alarmes; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte; j'ai des regrèts & non des remords. Le Dieu que je sers est un Dieu clément, un père; ce qui me touche est sa bonté; elle efface à mes yeux tous ses autres attributs; elle est le seul que je conçois. Sa puissance m'étonne, son immensité me confond, sa justice.... il a fait l'homme foible; puis-

qu'il eſt juſte, il eſt clément. Le Dieu vengeur eſt le Dieu des méchans; je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix, Dieu de bonté! c'eſt toi que j'adore: c'eſt de toi, je le ſens, que je ſuis l'ouvrage, & j'eſpère te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Je ne ſaurois vous dire combien ces idées jettent de douceur ſur mes jours, & de joie au fond de mon cœur. En ſortant de mon cabinet ainſi diſpoſée, je me ſens plus légère & plus gaie. Toute la peine s'évanouit, tous les embarras diſparoiſſent; rien de rude, rien d'anguleux; tout devient facile & coulant; tout prend à mes yeux une face plus riante, la complaiſance ne me coûte plus rien; j'en aime encore mieux ceux que j'aime, & leur en ſuis plus agrèable. Mon mari même en eſt plus content de mon humeur. La dévotion, prétend-il, eſt un opium pour l'âme. Elle égaye, anime & ſoutient, quand

on en prend peu : une trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue; j'espère ne pas aller jusques-là.

Vous voyez que je ne m'offense pas de ce titre de dévote, autant, peut-être, que vous l'auriez voulu ; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, & comme une espèce d'emploi qui dispense de tout autre. Ainsi, cette Madame Guyon dont vous me parlez, eût mieux fait, ce me semble, de remplir avec soin ses devoirs de mère de famille, d'élever chrétiennement ses enfans, de gouverner sagement sa maison, que d'aller composer des livres de dévotion, disputer avec des Évêques, & se faire mettre à la bastille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas, non plus, ce langage mystique & figuré, qui nourrit le cœur des chimères de l'imagination, & substitue au véritable amour de Dieu, des sentimens imités de l'amour terrestre, & trop propres à le

réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir; car enfin, comment voir les rappotts de l'objet mystique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel, & comment une honnête femme ôseroit-elle imaginer, avec assurance, des objets qu'elle n'ôseroit regarder (1)?

Mais ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'Humanité; c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime, s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une manière si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur

(1) Cette objection me paroît tellement solide & sans réplique, que, si j'avois le moindre pouvoir dans l'Église, je l'emploierois à faire retrancher de nos livres sacrés le Cantiques des Cantiques; & j'aurois bien du regret d'avoir attendu si tard.

charité eſt ſi dure, leur zèle eſt ſi amer, leur mépris reſſemble ſi fort à la haîne, que l'inſenſibilité même des gens du monde eſt moins barbare que leur commiſération. L'amour de Dieu leur ſert d'excuſe pour n'aimer perſonne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots? Mais plus ils ſe détachent des hommes, plus ils en exigent; & l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu que pour exercer ſon autorité ſur la terre.

Je me ſens pour tous ces abus une averſion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe, ce ſera ſûrement ſans le vouloir; & j'eſpère de l'amitié de tous ceux qui m'environnent, que ce ne ſera pas ſans être avertie. Je vous avoue que j'ai été long-tems, ſur le ſort de mon mari, d'une inquiétude qui m'eût, peut-être, altéré l'humeur à la longue. Heureuſement la ſage lettre de Milord Édouard, à laquelle vous me renvoyez avec grande raiſon; ſes entretiens conſolans & ſen-

sés, les vôtres, ont tout-à-fait dissipé ma crainte & changé mes principes. Je vois qu'il est impossible que l'intolérance n'endurcisse l'âme. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve ? Quelle charité peut-on conserver parmi des damnés? Les aimer, ce seroit haïr Dieu qui les punit. Voulons-nous donc être humains : jugeons les actions & non pas les hommes. N'empiétons point sur l'horrible fonction des démons : n'ouvrons point si légerement l'enfer à nos frères. Eh ! s'il étoit destiné pour ceux qui se trompent, quel mortel pourroit l'éviter?

O mes amis ! de quel poids vous avez soulagé mon cœur ! En m'apprenant que l'erreur n'est point un crime, vous m'avez délivrée de mille inquiétans scrupules. Je laisse la subtile interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en tiens aux vérités lumineuses qui frappent mes yeux & convainquent ma raison, aux vérités de pratique qui m'instruisent de mes devoirs. Sur tout le reste,

j'ai pris pour régle votre ancienne réponse à M. de Wolmar (1). Eſt-on maître de croire ou de ne pas croire? Eſt-ce un crime de n'avoir pas ſu bien argumenter? Non; la conſcience ne nous dit point la vérité des choſes, mais la règle de nos devoirs; elle ne nous dicte point ce qu'il faut penſer, mais ce qu'il faut faire; elle ne nous apprend point à bien raiſonner, mais à bien agir. En quoi mon mari peut-il être coupable devant Dieu? Détourne-t-il les yeux de lui? Dieu lui-même a voilé ſa face. Il ne fuit point la vérité, c'eſt la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point; il ne veut égarer perſonne, il eſt bien-aiſe qu'on ne penſe pas comme lui. Il aime nos ſentimens, il voudroit les avoir, il ne peut. Notre eſpoir, nos conſolations, tout lui échappe. Il fait le bien, ſans attendre de récompenſe; il eſt plus vertueux, plus déſintéreſſé que nous. Hélas! il eſt à

(1) Voyez Tome III, Let. XXVI. p. 495.

plaindre ! mais, de quoi sera-t-il puni ? Non, non, la bonté, la droiture, les mœurs, l'honnêteté, la vertu ; voilà ce que le ciel exige & qu'il récompense ; voilà le véritable culte que Dieu veut de nous, & qu'il reçoit de lui tous les jours de sa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres, c'est croire en lui que d'être homme de bien. Le vrai Chrétien c'est l'homme juste ; les vrais incrédules sont les méchans.

Ne soyez donc pas étonné, mon aimable ami, si je ne dispute pas avec vous sur plusieurs points de votre lettre où nous ne sommes pas de même avis. Je sais trop bien ce que vous êtes, pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces questions oiseuses sur la liberté ? Que je sois libre de vouloir le bien par moi-même, ou que j'obtienne, en priant, cette volonté ; si je trouve enfin le moyen de bien faire, tout cela ne revient-il pas au même ? Que je me donne ce qui me manque en le demandant, ou que Dieu l'accorde à ma priere ; s'il

faut toujours, pour l'avoir, que je le demande, ai-je besoin d'autre éclaircissement? Trop heureux de convenir sur les points principaux de notre croyance, que cherchons-nous au-delà? Voulons-nous pénétrer dans ces abymes de métaphysique qui n'ont ni fond, ni rive, & perdre à disputer sur l'essence divine ce tems si court qui nous est donné pour l'honorer? Nous ignorons ce qu'elle est: mais nous savons qu'elle est, que cela nous suffise; elle se fait voir dans ses œuvres, elle se fait sentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contre elle, mais non pas la méconnoître de bonne-foi. Elle nous a donné ce degré de sensibilité qui l'apperçoit & la touche: plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi, sans nous flatter de les éclairer à son défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire? Respectons ses décrets en silence & faisons notre devoir; c'est le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

Connoissez-vous quelqu'un plus plein de sens & de raison que M. de Wolmar;

quelqu'un plus ſincere, plus droit, plus juſte, plus vrai, moins livré à ſes paſſions, qui ait plus à gagner à la juſtice divine & à l'immortalité de l'âme ? Connoiſſez-vous un homme plus fort, plus élevé, plus grand, plus foudroyant dans la diſpute que Mylord Edouard ; plus digne par ſa vertu de défendre la cauſe de Dieu, plus certain de ſon exiſtence, plus pénétré de ſa majeſté ſuprême, plus zélé pour ſa gloire & plus fait pour la ſoutenir ? Vous avez vu ce qui s'eſt paſſé durant trois mois à Clarens ; vous avez vu deux hommes pleins d'eſtime & de reſpect l'un pour l'autre, éloignés par leur état & par leur goût des pointilleries de collége, paſſer un hiver entier à chercher, dans des diſputes ſages & paiſibles, mais vives & profondes, à s'éclairer mutuellement ; s'attaquer, ſe défendre, ſe ſaiſir par toutes les priſes que peut avoir l'entendement humain, & ſur une matiere où tous deux n'ayant que le même intérêt, ne demandoient pas mieux que d'être d'accord.

Qu'eſt-il arrivé? Ils ont redoublé d'eſtime l'un pour l'autre : mais chacun eſt reſté dans ſon ſentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme ſage de la diſpute, l'amour de la vérité ne le touche guères ; il cherche à briller.

Pour moi j'abandonne à jamais cette arme inutile, & j'ai réſolu de ne plus dire à mon mari un ſeul mot de Religion, que quand il s'agira de rendre raiſon de la mienne. Non que l'idée de la tolérance divine m'ait rendu indifférente ſur le beſoin qu'il en a. Je vous avoue même que, tranquiliſée ſur ſon ſort à venir, je ne ſens point pour cela diminuer mon zèle pour ſa converſion. Je voudrois au prix de mon ſang le voir une fois convaincu, ſi ce n'eſt pour ſon bonheur dans l'autre monde, c'eſt pour ſon bonheur dans celui-ci. Car de combien de douceurs n'eſt-il point privé? Quel ſentiment peut le conſoler dans ſes peines? Quel ſpectateur anime les bonnes actions qu'il fait en ſecret? Quelle voix peux parler au fond de ſon âme? Quel prix peut-il

attendre de sa vertu? Comment doit-il envisager la mort? Non, je l'espere, il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reste une ressource pour l'en tirer, & j'y consacre le reste de ma vie; ce n'est plus de le convaincre, mais de le toucher; c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion si aimable qu'il ne puisse lui résister. Ah, mon ami! quel argument contre l'incrédule, que la vie du vrai Chrétien! croyez-vous qu'il y ait quelque âme à l'épreuve de celui-là? Voilà désormais la tâche que je m'impose; aidez-moi tous à la remplir. Wolmar est froid; mais il n'est pas insensible. Quel tableau nous pouvons offrir à son cœur, quand ses amis, ses enfans, sa femme, concourront tous à l'instruire en l'édifiant! quand, sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire! quand il verra briller l'image du Ciel dans sa maison! quand cent fois le jour

il ſera forcé de ſe dire : non, l'homme n'eſt pas ainſi par lui-même : quelque choſe de plus qu'humain règne ici.

Si cette entrepriſe eſt de votre goût, ſi vous vous ſentez digne d'y concourir, venez, paſſons nos jours enſemble, & ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplaît ou vous épouvante, écoutez votre conſcience; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Selon ce que Mylord Edouard nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoîtrez pas votre appartement; mais dans les changemens qu'on y a faits, vous reconnoîtrez les ſoins & le cœur d'une bonne amie, qui s'eſt fait un plaiſir de l'orner. Vous y trouverez auſſi un petit aſſortiment de livres qu'elle a choiſis à Genève, meilleurs & de meilleur goût que l'*Adone*, quoiqu'il y ſoit auſſi par plaiſanterie. Au reſte, ſoyez diſcret; car comme elle ne veut pas que vous ſachiez que tout cela vient d'elle, je me dépê-

che de vous l'écrire, avant qu'elle me défende de vous en parler.

Adieu, mon ami. Cette partie du Château de Chillon (1) que nous devions tous faire enſemble, ſe fera demain ſans vous. Elle n'en vaudra pas mieux, quoiqu'on la faſſe avec plaiſir. M. le Baillif nous a invités avec nos enfans ; ce qui ne m'a point laiſſé d'excuſe : mais je ne ſais pourquoi je voudrois être déjà de retour.

---

(1) Le Château de Chillon, ancien ſéjour des Baillifs de Vevai, eſt ſitué dans le lac ſur un rocher qui forme une preſqu'iſle, & autour duquel j'ai vu ſonder à plus de cent-cinquante braſſes, qui font près de huit-cents pieds, ſans trouver le fond. On a creuſé dans ce rocher des caves & des cuiſines au-deſſous du niveau de l'eau, qu'on y introduit, quand on veut, par des robinets. C'eſt-là que fut détenu ſix ans priſonnier François Bonnivard, Prieur de Saint-Victor, homme d'un mérite rare, d'une droiture & d'une fermeté à toute épreuve, ami de la liberté, quoique Savoyard, & tolé-

H. Gravelot Inv. De Longueil Sculp.

L'Amour maternel.

LETTRE XX.

DE FANCHON ANET A SAINT-PREUX.

AH! Monsieur! ah! mon bienfaiteur! que me charge-t-on de vous apprendre?..... Madame!..... ma pauvre maitresse?... O Dieu! Je vois déjà votre frayeur.... mais vous ne voyez pas notre désolation.... Je n'ai pas un moment à perdre; il faut vous dire,.... il faut courir... je voudrois déjà vous avoir tout dit.... Ah! que deviendrez-vous, quand vous saurez notre malheur?

Toute la famille alla hier dîner à Chillon. Monsieur le Baron, qui alloit en Savoie passer quelques jours au Château

---

rant, quoique Prêtre. Au reste, l'année où ces dernières Lettres paroissent avoir été écrites, il y avoit très-long-tems que les Baillifs de Vevai n'habitoient plus le Château de Chillon. On supposera, si l'on veut, que celui de ce tems-là y étoit allé passer quelques jours.

de Blonay, partit après le dîner. On l'accompagna quelques pas ; puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchoient devant avec Monsieur. Madame suivoit, tenant d'une main Henriette & de l'autre Marcellin. J'étois derrière avec l'aîné. Monseigneur le Baillif, qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie & offrit le bras à Madame. Pour le prendre, elle me renvoie Marcellin ; il court à moi, j'accours à lui ; en courant, l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant ; Madame se retourne, voit tomber son fils, part comme un trait, & s'élance après lui....

Ah ! misérable, que n'en fis-je autant ! que n'y fuis-je restée !... Hélas, je retenois l'aîné qui vouloit sauter après sa mère... elle se débattoit en serrant l'autre entre ses bras... on n'avoit-là ni gens, ni bateau, il fallut du tems pour les retirer... l'enfant est remis, mais la mère... le saisissement, la chûte, l'état

où elle étoit... qui sait mieux que moi combien cette chûte est dangereuse !... elle resta très-long-tems sans connoissance. A peine l'eût-elle reprise qu'elle demanda son fils.... avec quels transports de joie elle l'embrassa ! je la crus sauvée; mais sa vivacité ne dura qu'un moment ! elle voulut être ramenée ici ; durant la route, elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés, je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation.... Je suis la plus tranquille de toute la maison.... de quoi m'inquiéterois-je ?... Ma bonne maitresse ! ah ! si je vous perds ! je n'aurai plus besoin de personne... O mon cher Monsieur ! que le bon Dieu vous soutienne dans cette épreuve.... Adieu.... le Médecin sort de la chambre. Je cours au-devant de lui... s'il nous donne quelque bonne espérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien....

LETTRE XXI.

A SAINT-PREUX;

Commencée par Madame d'Orbe, & achevée par M. de Wolmar.

C'EN eſt fait. Homme imprudent, homme infortuné, malheureux viſionnaire ! jamais vous ne la reverrez.... le voile... Julie n'eſt....

Elle vous a écrit. Attendez ſa lettre : honorez ſes dernières volontés. Il vous reſte de grands devoirs à remplir ſur la terre.

LETTRE XXII.

DE M. WOLMAR

A SAINT-PREUX.

J'AI laissé passer vos premières douleurs en silence ; ma lettre n'eût fait que les aigrir ; vous n'étiez pas plus en état de supporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous seront-ils doux à tous deux. Il ne me reste d'elle que des souvenirs ; mon cœur se plaît à les recueillir. Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner ; vous aurez la consolation d'en verser pour elle. Ce plaisir des infortunés m'est refusé dans ma misere ; je suis plus malheureux que vous.

Ce n'est point de sa maladie, c'est d'elle que je veux vous parler. D'autres mères peuvent se jetter après leur enfant : l'accident, la fièvre, la mort sont de la Nature ; c'est le sort commun des mortels ;

mais l'emploi de ſes derniers momens, ſes diſcours, ſes ſentimens, ſon âme, tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre : perſonne, que je ſache, n'eſt mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu ſeul obſerver, & que vous n'apprendrez que de moi.

Vous ſavez que l'effroi, l'émotion, la chûte, l'évacuation de l'eau lui laiſſerent une longue foibleſſe, dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant, elle redemanda ſon fils, il vint; à peine le vit-elle marcher & répondre à ſes careſſes, qu'elle devint tout-à-fait tranquile, & conſentit à prendre un peu de repos. Son ſommeil fut court; &, comme le Médecin n'arrivoit point encore, en l'attendant, elle nous fit aſſeoir autour de ſon lit, la Fanchon, ſa Couſine & moi. Elle nous parla de ſes enfans, des ſoins aſſidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit priſe, & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à ſa maladie,

elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque tems de remplir sa part des mêmes soins, & nous chargeoit tous de répartir cette part sur les nôtres.

Elle s'étendit sur tous ses projets, sur les vôtres, sur les moyens les plus propres à les faire réussir, sur les observations qu'elle avoit faites & qui pouvoient les favoriser ou leur nuire, enfin sur tout ce qui devoit nous mettre en état de suppléer à ses fonctions de mère, aussi longtems qu'elle seroit forcée à les suspendre. C'étoient, pensois-je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne se croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation si chère; mais ce qui m'effraya tout-à-fait, ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la première enfance de ses fils, comme se déchargeant sur un autre du soin de leur jeunesse; pour sa fille elle embrassa tous les tems; &, sentant bien que personne ne suppléeroit sur ce point aux réflexions que sa propre expérience lui

avoit fait faire, elle nous exposa en abrégé, mais avec force & clarté, le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle, employant près de la mère les raisons les plus vives & les plus touchantes exhortations pour l'engager à le suivre.

Toutes ces idées, sur l'éducation des jeunes personnes & sur les devoirs des mères, mêlées de fréquens retours sur elle-même, ne pouvoient manquer de jeter de la chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de sa cousine, & la pressoit à chaque instant contre sa bouche, en sanglottant pour toute réponse; la Fanchon n'étoit pas plus tranquile; & pour Julie, je remarquai que les larmes lui rouloient aussi dans les yeux, mais qu'elle n'ôsoit pleurer, de peur de nous alarmer davantage. Aussi-tôt je me dis; elle se voit morte. Le seul espoir qui me resta fut que la frayeur pouvoit l'abuser sur son état, & lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureusement, je la connoissois trop,

pour

pour compter beaucoup sur cette erreur. J'avois essayé plusieurs fois de la calmer; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des discours qu'on pouvoit reprendre à loisir. Ah! dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le silence : & puis, je me sens un peu de fièvre; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des sujets utiles, qu'à battre sans raison la campagne.

L'arrivée du Médecin causa dans la maison un trouble impossible à peindre, Tous les domestiques, l'un sur l'autre à la porte de la Chambre, attendoient, l'œil inquiet & les mains jointes, son jugement sur l'état de leur maitresse, cómme l'arrêt de leur sort. Ce spectacle jeta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour sa tête. Il fallut les éloigner sous différens prétextes, pour écarter de ses yeux cet objet d'effroi. Le Médecin donna vaguement un peu d'espérance, mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle pensoit; la présence de sa cousine la tenoit en res-

pect. Quand il sortit, je le suivis; Claire en voulut faire autant; mais Julie la retint, & me fit de l'œil un signe que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le Médecin que, s'il y avoit du danger, il falloit le cacher à Madame d'Orbe avec autant & plus de soin qu'à la malade, de peur que le désespoir n'achevât de la troubler, & ne la mît hors d'état de servir son amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger; mais que, vingt-quatre heures étant à peine écoulées, depuis l'accident, il falloit plus de tems pour établir un pronostic assuré; que la nuit prochaine décideroit du sort de la malade, & qu'il ne pouvoit prononcer que le troisième jour. La Fanchon seule fut témoin de ce discours, &, après l'avoir engagée, non sans peine, à se contenir, on convint de ce qui seroit dit à Madame d'Orbe & au reste de la maison.

Vers le soir, Julie obligea sa cousine, qui avoit passé la nuit précédente auprès d'elle, & qui vouloit encore y passer la suivante, à s'aller reposer quelques heu-

res. Durant ce tems, la malade ayant su qu'on alloit la saigner du pied, & que le Médecin préparoit des ordonnances, elle le fit appeller & lui tint ce discours. « Monsieur du Boisson, quand on croit » devoir tromper un malade craintif sur » son état, c'est une précaution d'huma- » nité que j'approuve; mais c'est une » cruauté de prodiguer également à tous » des soins superflus & désagréables, » dont plusieurs n'ont aucun besoin. Pres- » crivez-moi tout ce que vous jugerez » m'être véritablement utile, j'obéirai » ponctuellement. Quant aux remedes » qui ne sont que pour l'imagination, » faites m'en grâce; c'est mon corps, & » non mon esprit, qui souffre; & je n'ai » pas peur de finir mes jours, mais d'en » mal employer le reste. Les derniers mo- » mens de la vie sont trop précieux pour » qu'il soit permis d'en abuser. Si vous ne » pouvez prolonger la mienne, au moins » ne l'abrégez pas, en m'ôtant l'emploi » du peu d'instans qui me sont laissés par » la Nature. Moins il m'en reste, plus

» vous devez les reſpecter. Faites-moi » vivre ou laiſſez-moi ; je ſaurai bien » mourir ſeule ». Voilà comment cette femme, ſi timide & ſi douce dans le commerce ordinaire, ſavoit trouver un ton ferme & ſérieux dans les occaſions importantes.

La nuit fut cruelle & déciſive. Etouffement, oppreſſion, ſyncope, la peau ſèche & brûlante. Une ardente fièvre, durant laquelle on l'entendoit ſouvent appeller vivement Marcellin, comme pour le retenir; & prononcer auſſi quelquefois un autre nom, jadis ſi répété dans une occaſion pareille. Le lendemain le Médecin me déclara ſans détour, qu'il n'eſtimoit pas qu'elle eût trois jours à vivre. Je fus ſeul dépoſitaire de cet affreux ſecret, & la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le fond de mon cœur, ſans ſavoir quel uſage j'en devois faire. J'allai ſeul errer dans les boſquets, rêvant au parti que j'avois à prendre; non ſans quelques triſtes réflexions ſur le ſort qui me ramenoit dans

ma vieilleſſe à cet état ſolitaire, dont je m'ennuyois, même avant d'en connoître un plus doux.

La veille, j'avois promis à Julie de lui rapporter fidèlement le jugement du Médecin; elle m'avoit intéreſſé par tout ce qui pouvoit toucher mon cœur à lui tenir parole. Je ſentois cet engagement ſur ma conſcience : mais quoi! pour un devoir chimérique & ſans utilité, falloit-il contriſter ſon ame, & lui faire à longs traits ſavourer la mort? Quel pouvoit être à mes yeux l'objet d'une précaution ſi cruelle? Lui annoncer ſa derniere heure, n'étoit-ce pas l'avancer? Dans un intervalle ſi court que deviennent les deſirs, l'eſpérance, élémens de la vie? Eſt-ce en jouir encore, que de ſe voir ſi près du moment de la perdre? Etoit-ce à moi de lui donner la mort?

Je marchois à pas précipités avec une agitation que je n'avois jamais éprouvée. Cette longue & pénible anxiété me ſuivoit par-tout; j'en traînois après moi l'inſupportable poids. Une idée vint enfin

me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir ; il faut vous la dire.

Pour qui eſt-ce que je délibere ? eſt-ce pour elle ou pour moi ? Sur quel principe eſt-ce que je raiſonne ? eſt-ce ſur ſon ſyſtême ou ſur le mien ? Qu'eſt-ce qui m'eſt démontré ſur l'un ou ſur l'autre ? Je n'ai pour croire ce que je crois, que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonſtration ne la renverſe, il eſt vrai : mais quelle démonſtration l'établit ? Elle a, pour croire ce qu'elle croit, ſon opinion de même : mais elle y voit l'évidence ; cette opinion à ſes yeux eſt une démonſtration. Quel droit ai-je de préférer, quand il s'agit d'elle, ma ſimple opinion que je reconnois douteuſe, à ſon opinion qu'elle tient pour démontrée ? Comparons les conſéquences des deux ſentimens. Dans le ſien, la diſpoſition de ſa derniere heure doit décider de ſon ſort durant l'éternité. Dans le mien, les ménagemens que je veux avoir pour elle, lui ſeront indifférens dans trois jours. Dans trois jours, ſelon moi, elle

ne sentira plus rien : mais si peut-être elle avoit raison, quelle différence des biens ou des maux éternels! ... Peut-être! ... ce mot est terrible ..... malheureux! risque ton âme & non la sienne.

Voilà le premier doute qui m'ait rendu suspecte l'incertitude que vous avez si souvent attaquée. Ce n'est pas la derniere fois qu'il est revenu depuis ce tems-là. Quoi qu'il en soit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris sur le champ mon parti; &, de peur d'en changer, je courus en hâte au lit de Julie. Je fis sortir tout le monde, & je m'assis; vous pouvez juger avec quelle contenance! Je n'employai point auprès d'elle les précautions nécessaires pour les petites âmes. Je ne dis rien; mais elle me vit, & me comprit à l'instant. Croyez-vous me l'apprendre, dit-elle en me tendant la main? Non, mon ami; je me sens bien : la mort me presse, il faut nous quitter.

Alors elle me tint un long discours dont j'aurai à vous parler quelque jour,

& durant lequel elle écrivit son testament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le sien, ses dernieres dispositions auroient suffi pour me le faire connoître.

Elle me demanda si son état étoit connu dans la maison. Je lui dis que l'alarme y régnoit, mais qu'on ne savoit rien de positif, & que du Boisson s'étoit ouvert à moi seul. Elle me conjura que le secret fût soigneusement gardé le reste de la journée. Claire, ajoûta-t-elle, ne supportera jamais ce coup que de ma main; elle en mourra, s'il lui vient d'une autre. Je destine la nuit prochaine à ce triste devoir. C'est pour cela, sur-tout, que j'ai voulu avoir l'avis du Médecin, afin de ne pas exposer sur mon seul sentiment cette infortunée à recevoir à faux une si cruelle atteinte. Faites qu'elle ne soupçonne rien avant le tems, ou vous risquez de rester sans amie, & de laisser vos enfans sans mere.

Elle me parla de son pere. J'avouai lui avoir envoyé un exprès; mais je me gardai d'ajouter que cet homme, au-lieu

de se contenter de donner ma lettre comme je lui avois ordonné, s'étoit hâté de parler, & si lourdement, que mon vieux ami, croyant sa fille noyée, étoit tombé d'effroi sur l'escalier, & s'étoit fait une blessure qui le retenoit à Blonay dans son lit. L'espoir de revoir son père la toucha sensiblement, & la certitude que cette espérance étoit vaine, ne fut pas le moindre des maux qu'il me fallut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoiblie. Ce long entretien n'avoit pas contribué à la fortifier; dans l'accablement où elle étoit, elle essaya de prendre un peu de repos durant la journée; je n'appris que le surlendemain qu'elle ne l'avoit pas passée toute entière à dormir.

Cependant, la consternation règnoit dans la maison. Chacun dans un morne silence attendoit qu'on le tirât de peine, & n'ôsoit interroger personne, crainte d'apprendre plus qu'il ne vouloit savoir. On se disoit: s'il y a quelque bonne nouvelle, on s'empressera de la dire; s'il y en

a de mauvaises, on ne les saura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étoient saisis, c'étoit assez pour eux qu'il n'arrivât rien qui fît nouvelle. Au milieu de ce morne repos, Madame d'Orbe étoit la seule active & parlante. Si-tôt qu'elle étoit hors de la chambre de Julie, au-lieu de s'aller reposer dans la sienne, elle parcouroit toute la maison, elle arrêtoit tout le monde, demandant ce qu'avoit dit le Médecin, ce qu'on disoit? Elle avoit été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vu; mais elle cherchoit à se tromper elle-même, & à recuser le témoignage de ses yeux. Ceux qu'elle questionnoit ne lui répondant rien que de favorable, cela l'encourageoit à questionner les autres, & toujours avec une inquiétude si vive, avec un air si effrayant, qu'on eût su la vérité mille fois sans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie, elle se contraignoit, & l'objet touchant qu'elle avoit sous les yeux la disposoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit sur-tout de

lui laiſſer voir ſes alarmes; mais elle réuſſiſſoit mal à les cacher. On apperçevoit ſon trouble dans ſon affectation même à paroître tranquile. Julie, de ſon côté, n'épargnoit rien pour l'abuſer. Sans exténuer ſon mal, elle en parloit preſque comme d'une choſe paſſée, & ne ſembloit en peine que du tems qu'il lui faudroit pour ſe remettre. C'étoit encore un de mes ſupplices de les voir chercher à ſe raſſurer mutuellement, moi qui ſavois ſi bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'âme l'eſpoir qu'elle s'efforcoit de donner à l'autre.

Mde. d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes; il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit déshabillée. Julie lui propoſa de s'aller coucher; elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc! dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre; à moins, ajouta-t-elle comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu, Couſine? Mon mal ne ſe gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi: couche dans mon lit. Le

parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, & véritablement j'avois besoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit passé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis, j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Mde. d'Orbe étoit la veille, je jugeai du désespoir où j'allois la trouver & des fureurs dont je serois le témoin. En entrant, je la vis assise dans un fauteuil, défaite & pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés & presque éteints; mais douce, tranquile, parlant peu, & faisant tout ce qu'on lui disoit, sans répondre. Pour Julie, elle paroissoit moins foible que la veille, sa voix étoit plus ferme, son geste plus animé; elle sembloit avoir pris la vivacité de sa cousine. Je connus aisément à son teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fièvre: mais je vis aussi briller dans ses regards je ne sais quelle secrette joie qui pouvoit y contribuer, & dont je ne démêlois pas la cause. Le Médecin n'en confirma pas moins son jugement de la

veille ; la malade n'en continua pas moins de penſer comme lui, & il ne me reſta plus aucune eſpérance.

Ayant été forcé de m'abſenter pour quelque tems, je remarquai, en rentrant, que l'appartement étoit arrangé avec ſoin; il y règnoit de l'ordre & de l'élégance: elle avoit fait mettre des pots de fleurs ſur ſa cheminée ; ſes rideaux étoient entr'ouverts & rattachés ; l'air avoit été changé ; on y ſentoit une odeur agréable ; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait ſa toilette avec le même ſoin : la grâce & le goût ſe montroient encore dans ſa parure négligée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie, que d'une campagnarde qui attend ſa dernière heure. Elle vit ma ſurpriſe, elle en ſourit, &, liſant dans ma penſée, elle alloit me répondre, quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus queſtion que d'eux, & vous pouvez juger, ſi, ſe ſentant prête à les quitter, ſes careſſes furent tièdes & mo-

dérées ! J'observai même qu'elle revenoit plus souvent & avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtoit la vie, comme s'il lui fut devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embrassemens, ces soupirs, ces transports étoient des mystères pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement, mais c'étoit la tendresse de leur âge ; ils ne comprenoient rien à son état, au redoublement de ses caresses, à ses regrets de ne les voir plus ; ils nous voyoient tristes & ils pleuroient : ils n'en savoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée ; ils ne la craignent ni pour eux, ni pour les autres ; ils craignent de souffrir & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mère, ils perçoient l'air de leurs cris ; quand on leur parloit de la perdre, on les auroit cru stupides. La seule Henriette, un peu plus âgée, & d'un sexe où le sentiment & les lumières se développent plutôt, paroissoit trou-

blée & alarmée de voir sa petite maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avant ses enfans. Je me souviens qu'à ce propos, Julie fit une réflexion tout-à-fait dans son caractère sur l'imbécille vanité de Vespasien, qui resta couché tandis qu'il pouvoit agir, & se leva lorsqu'il ne put plus rien faire (1). Je ne sais pas, dit-elle, s'il faut qu'un Empereur meure debout : mais je sais bien qu'une mère de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

Après avoir épanché son cœur sur ses enfans, après les avoir pris chacun à part, sur-tout Henriette, qu'elle tint fort long-

(1) Ceci n'est pas bien exact Suétone dit, que Vespasien travailloit comme à l'ordinaire dans son lit de mort, & donnoit même ses audiences ; mais peut-être, en effet, eût-il mieux valu se lever pour donner ses audiences, & se recoucher pour mourir. Je sais que Vespasien, sans être un grand-homme, étoit au moins un grand Prince. N'importe ; quelque rôle qu'on ait pu faire durant sa vie, on ne doit point jouer la comédie à sa mort.

tems, & qu'on entendoit plaindre & sanglotter en recevant ses baisers, elle les appella tous trois, leur donna sa bénédiction, & leur dit, en leur montrant Mde. d'Orbe : allez, mes enfans, allez vous jeter aux pieds de votre mère : voilà celle que Dieu vous donne, il ne vous a rien ôté. A l'instant, ils courent à elle, se mettent à ses genoux, lui prennent les mains, l'appellent leur bonne maman, leur seconde mère. Claire se pencha sur eux ; mais, en les serrant dans ses bras, elle s'efforça vainement de parler, elle ne trouva que des gémissemens ; elle ne put jamais prononcer un seul mot, elle étouffoit. Jugez si Julie étoit émue ! Cette scène commençoit à devenir trop vive ; je la fis cesser.

Ce moment d'attendrissement passé, l'on se remit à causer autour du lit, & quoique la vivacité de Julie se fût un peu éteinte avec le redoublement, on voyoit le même air de contentement sur son visage ; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un

esprit très-libre de soins ; rien ne lui échappoit ; elle étoit à la conversation, comme si elle n'avoit eu autre chose à faire. Elle nous proposa de dîner dans sa chambre, pour nous quitter le moins qu'il se pourroit ; vous pouvez croire que cela ne fut pas refusé. On servit sans bruit, sans confusion, sans désordre, d'un air aussi rangé que si l'on eût été dans le sallon d'Apollon. La Fanchon, les enfans dinèrent à table. Julie voyant qu'on manquoit d'appétit, trouva le secret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'instruction de sa cuisinière, tantôt voulant savoir si elle ôseroit en goûter, tantôt nous intéressant par notre santé même dont nous avions besoin pour la servir, toujours montrant le plaisir qu'on pouvoit lui faire de maniere à ôter tout moyen de s'y refuser, & mélant à tout cela un enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupoit. Enfin une maitresse de maison, attentive à faire les honneurs, n'auroit pas, en pleine santé, pour des étrangers, des soins plus mar-

qués, plus obligeans, plus aimables que ceux que Julie, mourante, avoit pour sa famille. Rien de tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit ; rien de ce que je voyois, ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne savois plus qu'imaginer ; je n'y étois plus.

Après le dîner, on annonça Monsieur le Ministre. Il venoit comme ami de la maison ; ce qui lui arrivoit fort souvent. Quoique je ne l'eusse point fait appeler, parce que Julie ne l'avoit pas demandé, je vous avoue que je fus charmé de son arrivée ; & je ne crois pas qu'en pareille circonstance, le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaisir. Sa présence alloit éclaircir bien des doutes, & me tirer d'une étrange perplexité.

Rappelez-vous le motif qui m'avoit porté à lui annoncer sa fin prochaine. Sur l'effet qu'auroit dû, selon moi, produire cette affreuse nouvelle, comment concevoir celui qu'elle avoit produit réellement ? Quoi ! cette femme dévote, qui dans l'état de santé ne passe pas un jour

sans se recueillir, qui fait un de ses plaisirs de la prière, n'a plus que deux jours à vivre, elle se voit prête à paroître devant le juge redoutable; &, au-lieu de se préparer à ce moment terrible, au-lieu de mettre ordre à sa conscience, elle s'amuse à parer sa chambre, à faire sa toilette, à causer avec ses amis, à égayer leurs repas; & dans tous ses entretiens, pas un seul mot de Dieu ni du salut! Que devois-je penser d'elle & de ses vrais sentimens? Comment arranger sa conduite avec les idées que j'avois de sa piété? Comment accorder l'usage qu'elle faisoit des derniers momens de sa vie, avec ce qu'elle avoit dit au Médecin de leur prix? Tout cela formoit, à mon sens, une énigme inexplicable. Car enfin, quoique je ne m'attendisse pas à lui trouver toute la petite cagoterie des dévotes, il me sembloit pourtant que c'étoit le tems de songer à ce qu'elle estimoit d'une si grande importance, & qui ne souffroit aucun retard. Si l'on est dévot durant le tracas de cette vie, comment ne le sera-

t-on pas au moment qu'il la faut quitter, & qu'il ne reste plus qu'a penser à l'autre?

Ces réflexions m'amenèrent à un point où je ne me serois guère attendu d'arriver. Je commençai presque d'être inquiet, que mes opinions, indiscrettement soutenues, n'eussent enfin trop gagné sur elle. Je n'avois pas adopté les siennes, & pourtant je n'aurois pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'eusse été malade, je serois certainement mort dans mon sentiment; mais je desirois qu'elle mourût dans le sien, & je trouvois, pour ainsi dire, qu'en elle je risquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroîtront extravagantes; je ne les trouve pas raisonnables; & cependant elles ont existé. Je ne me charge pas de les justifier; je vous les rapporte.

Enfin, le moment vint où mes doutes alloient être éclaircis: car il étoit aisé de prévoir que tôt ou tard le Pasteur amèneroit la conversation sur ce qui fait l'objet de son ministère; &, quand Julie eût

été capable de déguiſement dans ſes réponſes, il lui eût été bien difficile de ſe déguiſer aſſez, pour qu'attentif & prévenu, je n'euſſe pas demêlé ſes vrais ſentimens.

Tout arriva comme je l'avois prévu. Je laiſſe à part les lieux communs mêlés d'éloges, qui ſervirent de tranſitions au Miniſtre pour venir à ſon ſujet; je laiſſe encore ce qu'il lui dit de touchant ſur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la vérité il lui avoit quelquefois trouvé ſur certains points des ſentimens qui ne s'accordoient pas entièrement avec la doctrine de l'Égliſe; c'eſt-à-dire, avec celle que la plus ſaine raiſon pouvoit déduire de l'Écriture: mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre, il eſpéroit qu'elle vouloit mourir, ainſi qu'elle avoit vécu, dans la communion des Fideles, & acquieſcer en tout à la commune profeſſion de foi.

Comme la réponſe de Julie étoit déciſive ſur mes doutes, & n'étoit pas, à

l'égard des lieux communs, dans le cas de l'exhortation, je vais vous la rapporter presque mot-à-mot : car je l'avois bien écoutée, & j'allai l'écrire dans le moment.

« Permettez-moi, Monsieur, de commencer par vous remercier de tous les » soins que vous avez pris de me conduire dans la droite route de la morale » & de la foi chrétienne, & de la douceur avec laquelle vous avez corrigé » ou supporté mes erreurs, quand je me » suis égarée. Pénétrée de respect pour » votre zèle, & de reconnoissance pour » vos bontés, je déclare avec plaisir que » je vous dois toutes mes bonnes réso- » lutions, & que vous m'avez toujours » portée à faire ce qui étoit bien, & à » croire ce qui étoit vrai.

» J'ai vécu, & je meurs dans la com- » munion protestante, qui tire son unique » règle de l'Ecriture-Sainte & de la rai- » son ; mon cœur a toujours confirmé ce » que prononçoit ma bouche, &, quand » je n'ai pas eu, pour vos lumières, toute

» la docilité qu'il eût fallu peut-être,
» c'étoit un effet de mon averſion pour
» toute eſpèce de déguiſement; ce qu'il
» m'étoit impoſſible de croire, je n'ai pu
» dire que je le croyois; j'ai toujours cher-
» ché ſincerement ce qui étoit conforme
» à la gloire de Dieu & à la verité. J'ai
» pu me tromper dans ma recherche; je
» n'ai pas l'orgueil de penſer avoir eu
» toujours raiſon; j'ai peut-être eu tou-
» jours tort; mais mon intention a tou-
» jours été pure, & j'ai toujours cru ce
» que je diſois croire. C'étoit ſur ce point
» tout ce qui dépendoit de moi. Si Dieu
» n'a pas éclairé ma raiſon au-delà, il
» eſt clément & juſte, pourroit-il me
» demander compte d'un don qu'il ne
» m'a pas fait?

» Voilà, Monſieur, ce que j'avois
» d'eſſentiel à vous dire ſur les ſentimens
» que j'ai profeſſés. Sur tout le reſte, mon
» état préſent vous répond pour moi.
» Diſtraite par le mal, livrée au délire
» de la fièvre, eſt-il tems d'eſſayer de
» raiſonner mieux que je n'ai fait jouiſ-

» ſant d'un entendement auſſi ſain que je
» l'ai reçu? Si je me ſuis trompée alors,
» me tromperois-je moins aujourd'hui,
» & dans l'abbattement où je ſuis, dé-
» pend-il de moi de croire autre choſe
» que ce que j'ai cru étant en ſanté? C'eſt
» la raiſon qui décide du ſentiment qu'on
» préfère, & la mienne ayant perdu ſes
» meilleures fonctions, quelle autorité
» peut donner ce qui m'en reſte aux opi-
» nions que j'adopterois ſans elle? Que
» me reſte-t-il donc déſormais à faire?
» C'eſt de m'en rapporter à ce que j'ai
» cru ci-devant : car la droiture d'inten-
» tion eſt la même, & j'ai le jugement
» de moins. Si je ſuis dans l'erreur, c'eſt
» ſans l'aimer; cela ſuffit pour me tran-
» quiliſer ſur ma croyance.

» Quant à la préparation à la mort,
» Monſieur, elle eſt faite; mal, il eſt
» vrai, mais de mon mieux; & mieux,
» du moins, que je ne la pourrois faire à
» préſent. J'ai tâché de ne pas attendre,
» pour remplir cet important devoir, que
» j'en fuſſe incapable. Je priois en ſanté;

maintenant

» maintenant je me réſigne. La priere du
» malade eſt la patience : la préparation
» à la mort eſt une bonne vie ; je n'en con-
» nois point d'autre. Quand je conver-
» ſois avec vous, quand je me recueil-
» lois ſeule, quand je m'efforçois de
» remplir les devoirs que Dieu m'impo-
» ſe ; c'eſt alors que je me diſpoſois à
» paroître devant lui ; c'eſt alors que je
» l'adorois de toutes les forces qu'il m'a
» données : que ferois-je aujourd'hui que
» je les ai perdues ? Mon âme aliénée eſt-
» elle en état de s'élever à lui ? Ces reſtes
» d'une vie à demi-éteinte, abſorbés par
» la ſouffrance, ſont-ils dignes de lui être
» offerts ? Non, Monſieur ; il me les laiſſe
» pour être donnés à ceux qu'il m'a fait
» aimer & qu'il veut que je quitte : je
» leur fais mes adieux pour aller à lui,
» c'eſt d'eux qu'il faut que je m'occupe :
» bientôt je m'occuperai de lui ſeul. Mes
» derniers plaiſirs ſur la terre ſont auſſi
» mes derniers devoirs ; n'eſt-ce pas le
» ſervir encore & faire ſa volonté, que de
» remplir les ſoins que l'Humanité m'im-

» poſe, avant d'abandonner ſa dépouille?
» Que faire pour appaiſer des troubles
» que je n'ai pas ? Ma conſcience n'eſt
» point agitée ; ſi quelquefois elle m'a
» donné des craintes, j'en avois plus en
» ſanté qu'aujourd'hui. Ma confiance les
» efface ; elle me dit que Dieu eſt plus
» clément que je ne ſuis coupable, &
» ma ſécurité redouble, en me ſentant
» approcher de lui. Je ne lui porte point
» un repentir imparfait, tardif & forcé,
» qui, dicté par la peur, ne ſauroit être
» ſincere, & n'eſt qu'un piége pour le
» tromper. Je ne lui porte pas le reſte &
» le rebut de mes jours pleins de peine
» & d'ennuis, en proie à la maladie,
» aux douleurs, aux angoiſſes de la mort,
» & que je ne lui donnerois que quand
» je n'en pourrois plus rien faire. Je lui
» porte ma vie entiere, pleine de péchés
» & de fautes, mais exempte des re-
» mords de l'impie & des crimes du
» méchant.

» A quels tourmens Dieu pourroit-il
» condamner mon âme? Les réprouvés,

» dit-on, le haïssent! Il faudroit donc
» qu'il m'empêchât de l'aimer ? Je ne
» crains pas d'augmenter leur nombre.
» O grand Etre! Etre éternel, suprême
» intelligence, source de vie & de féli-
» cité, créateur, conservateur, pere de
» l'homme & Roi de la Nature, Dieu
» très-puissant, très-bon, dont je ne dou-
» tai jamais un moment, & sous les yeux
» duquel j'aimai toujours à vivre! je le
» sais, je m'en réjouis, je vais paroître
» devant ton Trône. Dans peu de jours
» mon âme, libre de sa dépouille, com-
» mencera de t'offrir plus dignement cet
» immortel hommage qui doit faire mon
» bonheur durant l'éternité. Je compte
» pour rien tout ce que je serai jusqu'à ce
» moment. Mon corps vit encore; mais
» ma vie morale est finie. Je suis au bout
» de ma carriere & déja jugée sur le passé.
» Souffrir & mourir est tout ce qui me
» reste à faire; c'est l'affaire de la Nature:
» mais moi j'ai tâché de vivre de ma-
» niere à n'avoir pas besoin de songer à
» la mort, & maintenant qu'elle appro-

» che, je la vois venir ſans effroi. Qui » s'endort dans le ſein d'un pere n'eſt pas » en ſouci du réveil ».

Ce diſcours prononcé d'abord d'un ton grave & poſé, puis avec plus d'accent & d'une voix plus élevée, fit ſur tous les aſſiſtans, ſans m'en excepter, une impreſſion d'autant plus vive que les yeux de celle qui le prononça brilloient d'un feu ſurnaturel; un nouvel éclat animoit ſon teint, elle paroiſſoit rayonnante; &, s'il y a quelque choſe au monde qui mérite le nom de céleſte, c'étoit ſon viſage tandis qu'elle parloit.

Le Paſteur lui-même, ſaiſi, tranſporté de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria en levant les yeux & les mains au ciel: Grand Dieu! voilà le culte qui t'honore; daigne t'y rendre propice: les humains t'en offrent peu de pareils.

Madame, dit-il en s'approchant du lit, je croyois vous inſtruire, & c'eſt vous qui m'inſtruiſez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce pré-

cieux repos d'une bonne conscience, il ne vous trompera pas ; j'ai vu bien des Chrétiens dans l'état où vous êtes, je ne l'ai trouvé qu'en vous seule. Quelle différence d'une fin si paisible à celle de ces pécheurs bourrelés qui n'accumulent tant de vaines & sèches prieres que parce qu'ils sont indignes d'être exaucés ! Madame, votre mort est aussi belle que votre vie : vous avez vécu pour la charité ; vous mourez martyre de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous servir d'exemple, soit qu'il vous appelle à lui pour couronner vos vertus ; puissions-nous, tous tant que nous sommes, vivre & mourir comme vous ! Nous serons bien sûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller; elle le retint. Vous êtes de mes amis, lui dit-elle, & l'un de ceux que je vois avec le plus de plaisir ; c'est pour eux que mes derniers momens me sont précieux. Nous allons nous quitter pour si long-tems qu'il ne faut pas nous quitter si vîte. Il fut charmé de rester, & je sortis là-dessus.

En rentrant, je vis que la converſation avoit continué ſur le même ſujet, mais d'un autre ton, & comme ſur une matiere indifférente. Le Paſteur parloit de l'eſprit faux qu'on donnoit au Chriſtianiſme, en n'en faiſant que la Religion des mourans, & de ſes Miniſtres des hommes de mauvais augure. On nous regarde, diſoit-il, comme des meſſagers de mort, parce que, dans l'opinion commode qu'un quart-d'heure de repentir ſuffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à nous voir que dans ce tems-là. Il faut nous vétir d'une couleur lugubre, il faut affecter un air ſévère; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes, c'eſt pis encore. Un Catholique mourant n'eſt environné que d'objets qui l'épouvantent, & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au ſoin qu'on prend d'écarter de lui les Démons, il croit en voir ſa chambre pleine; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'acheve, & c'eſt dans cet état d'effroi que l'Égliſe aime à le plonger, pour avoir meilleur

marché de sa bourse. Rendons grâce au ciel, dit Julie, de n'être point nés dans ces Religions vénales qui tuent les gens pour en hériter, &, qui, vendant le paradis aux riches, portent jusqu'en l'autre monde l'injuste inégalité qui règne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces sombres idées ne fomentent l'incrédulité, & ne donnent une aversion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'espere, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans prendra des maximes toutes opposées, & qu'il ne leur rendra point la Religion lugubre & triste, en y mélant incessamment des pensées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils sauront assez bien mourir.

Dans la suite de cet entretien, qui fut moins serré & plus interrompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de Julie & la conduite qui m'avoit scandalisé. Tout cela tenoit à ce que, sentant son état parfaitement désespéré, elle ne songeoit plus qu'à en écarter l'inutile & funebre appareil dont l'effroi

des mourans les environne ; soit pour donner le change à notre affliction, soit pour s'ôter à elle-même un spectacle attristant à pure perte. La mort, disoit-elle, est déjà si pénible ! pourquoi la rendre encore hideuse ? Les soins que les autres perdent à vouloir prolonger leur vie, je les emploie à jouir de la mienne jusqu'au bout ; il ne s'agit que de savoir prendre son parti ; tout le reste va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hopital, un objet de dégoût & d'ennui, tandis que mon dernier soin est d'y rassembler tout ce qui m'est cher ? Si j'y laisse croupir le mauvais air, il en faudra écarter mes enfans, ou exposer leur santé. Si je reste dans un équipage à faire peur, personne ne me reconnoîtra plus ; je ne serai plus la même, vous vous souviendrez tous de m'avoir aimée, & ne pourrez plus me souffrir. J'aurai, moi vivante, l'affreux spectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis, comme si j'étois déja morte. Au lieu de cela, j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie sans la pro-

longer. J'exiſte, j'aime, je ſuis aimée, je vis juſqu'à mon dernier ſoupir. L'inſtant de la mort n'eſt rien ; le mal de la nature eſt peu de choſe ; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens & d'autres ſemblable ſe paſſoient entre la malade, le Paſteur, quelquefois le Médecin, la Fanchon & moi. Madame d'Orbe y étoit toujours préſente, & ne s'y mêloit jamais. Attentive aux beſoins de ſon amie, elle étoit prompte à la ſervir. Le reſte du tems, immobile & preſque inanimée, elle la regardoit, ſans rien dire, & ſans rien entendre de ce qu'on diſoit.

Pour moi, craignant que Julie ne parlât juſqu'à s'épuiſer, je pris le moment que le Miniſtre & le Médecin s'étoient mis à cauſer enſemble, &, m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille ; voilà bien des diſcours pour une malade ! voilà bien de la raiſon pour quelqu'un qui ſe croit hors d'état de raiſonner !

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade, mais non pas

pour une mourante ; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raiſonnemens, je n'en fais plus ; mais j'en ai fait. Je ſavois en ſanté qu'il falloit mourir. J'ai ſouvent réfléchi ſur ma derniere maladie ; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne ſuis plus en état de penſer ni de réſoudre ; je ne fais que dire ce que j'avois penſé, & pratiquer ce que j'avois réſolu.

Le reſte de la journée, à quelques accidens près, ſe paſſa avec la même tranquilité, & preſque de la même maniere que quand tout le monde ſe portoit bien. Julie étoit, comme en pleine ſanté, douce & careſſante ; elle parloit avec le même ſens, avec la même liberté d'eſprit ; même d'un air ſerein qui alloit quelquefois juſqu'à la gaieté : enfin je continuois de démêler dans ſes yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétoit de plus en plus, & ſur lequel je réſolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même ſoir. Comme elle vit que je m'étois mé-

nagé un tête-à-tête, elle me dit, vous m'avez prévenue, j'avois à vous parler. Fort bien, lui dis-je; mais puisque j'ai pris les devants, laissez-moi m'expliquer le premier.

Alors m'étant assis auprès d'elle & la regardant fixement, je lui dis: Julie, ma chere Julie! vous avez navré mon cœur: hélas! vous avez attendu bien tard! Oui, continuai-je, voyant qu'elle me regardoit avec surprise, je vous ai pénétrée; vous vous réjouissez de mourir; vous êtes bien-aise de me quitter. Rappelez-vous la conduite de votre Époux depuis que nous vivons ensemble? Ai-je mérité de votre part un sentiment si cruel? A l'instant elle me prit les mains, & de ce ton qui savoit aller chercher l'ame; qui? moi, je veux vous quitter! Est-ce ainsi que vous lisez dans mon cœur? Avez-vous si-tôt oublié notre entretien d'hier? Cependant, repris-je, vous mourez contente..... je l'ai vu.... je le vois..... Arrêtez, dit-elle; il est vrai je meurs contente, mais c'est de mourir comme j'ai vécu, digne

d'être votre épouse. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus ; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de dessous son chevet, où vous acheverez d'éclaircir ce mystere. Ce papier étoit une lettre, & je vis qu'elle vous étoit adressée. Je vous la remets ouverte, ajouta-t-elle en me la donnant, afin qu'après l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la supprimer, selon ce que vous trouverez le plus convenable à votre sagesse & à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne serai plus, & je suis si sûre de ce que vous ferez à ma priere, que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette lettre, cher Saint-Preux, est celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau savoir que celle qui l'a écrite est morte ; j'ai peine à croire qu'elle n'est plus rien.

Elle me parla ensuite de son pere avec inquiétude. Quoi ! dit-elle, il fait sa fille en danger, & je n'entends point parler de lui. Lui seroit-il arrivé quelque malheur?

Auroit-il ceſſé de m'aimer? Quoi! mon pere!... ce pere ſi tendre.... m'abandonner ainſi!... me laiſſer mourir ſans le voir!.... ſans recevoir ſa bénédiction!... Ses derniers embraſſemens!.. O Dieu! quels reproches amers il ſe fera, quand il ne me trouvera plus!... Cette réflexion lui étoit douloureuſe. Je jugeai qu'elle ſupporteroit plus aiſément l'idée de ſon pere malade, que celle de ſon pere indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet, l'alarme qu'elle en conçut ſe trouva moins cruelle que ſes premiers ſoupçons. Cependant la penſée de ne plus le revoir l'affecta vivement. Hélas! dit-elle, que deviendra-t-il après moi? A quoi tiendra-t-il? Survivre à toute ſa famille!... Quelle vie ſera la ſienne? Il ſera ſeul; il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort ſe faiſoit ſentir, & où la Nature reprenoit ſon empire. Elle ſoupira, joignit les mains, leva les yeux, & je vis qu'en effet elle employoit cette difficile priere qu'elle avoit dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me sens foible, dit-elle ; je prévois que cet entretien pourroit être le dernier que nous aurons ensemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfans qui en sont le gage, ne soyez plus injuste envers votre épouse. Moi, me réjouir de vous quitter ! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuse & sage ; vous de tous les hommes celui qui me convenoit le plus ; le seul, peut-être, avec qui je pouvois faire un bon ménage, & devenir une femme de bien ! Ah ! croyez que, si je mettois un prix à la vie, c'étoit pour la passer avec vous. Ces mots prononcés avec tendresse m'émûrent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ses mains que je tenois dans les miennes, je les sentis se mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naissance ; ce seront les derniers jusqu'à ma mort. Après en avoir versé pour Julie, il n'en faut plus verser pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fati-

gue. La préparation de Madame d'Orbe durant la nuit, la scène des enfans le matin, celle du Ministre l'après-midi, l'entretien du soir avec moi, l'avoient jetée dans l'épuisement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit-là que les précédentes, soit à cause de sa foiblesse, soit qu'en effet la fièvre & le redoublement fussent moindres.

Le lendemain, dans la matinée, on vint me dire qu'un homme très-mal mis, demandoit avec beaucoup d'empressement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit, il avoit insisté, disant qu'il s'agissoit d'une bonne action, qu'il connoissoit bien Madame de Wolmar, & qu'il savoit que, tant qu'elle respireroit, elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établi pour règle inviolable de ne jamais rebuter personne, & sur-tout les malheureux, on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il étoit presque en guenilles, il avoit l'air & le ton de la misere ; au reste, je n'apperçus

rien dans sa physionomie & dans ses propos qui me fît mal augurer de lui. Il s'obstinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que, s'il ne s'agissoit que de quelque secours pour lui aider à vivre, sans importuner pour cela une femme à l'extrémité, je ferois ce qu'elle auroit pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoique j'en aie grand besoin : je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'estime plus que tous les trésors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, & que Madame seule, de qui je le tiens, peut me rendre une seconde fois.

Ce discours, auquel je ne compris rien, me détermina pourtant. Un malhonnête homme eût pu dire la même chose ; mais il ne l'eût jamais dite du même ton. Il exigeoit du mystere, ni laquais, ni femme-de-chambre. Ces précautions me sembloient bisarres ; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avoit dit être connu de Madame d'Orbe ; il passa devant elle ; elle ne le recon-

nut point, & j'en fus peu surpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'instant, &, le voyant dans ce triste équipage, elle me reprocha de l'y avoir laissé. Cette reconnoissance fut touchante. Claire, éveillée par le bruit, s'approche & le reconnoît à la fin, non sans donner aussi quelques signes de joie; mais les témoignages de son bon cœur s'éteignoient dans sa profonde affliction : un seul sentiment absorboit tout; elle n'étoit plus sensible à rien.

Je n'ai pas besoin, je crois, de vous dire qui étoit cet homme. Sa présence rappela bien des souvenirs : mais tandis que Julie le consoloit & lui donnoit de bonnes espérances, elle fut saisie d'un violent étouffement, & se trouva si mal, qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire scène, & prévenir les distractions dans un moment où il ne falloit songer qu'à la secourir, je fis passer l'homme dans le cabinet, l'avertissant de le fermer sur lui; la Fanchon fut appelée, & à force de tems & de soins, la

malade revint enfin de sa pâmoison. En nous voyant tous consternés autour d'elle, elle nous dit : mes enfans, ce n'est qu'un essai : cela n'est pas si cruel qu'on pense.

Le calme se rétablit ; mais l'alarme avoit été si chaude, qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet, & quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu, le couvert étoit mis, tout le monde étoit-là. Je voulus entrer pour lui parler, mais il avoit fermé la porte en-dedans, comme je lui avois dit ; il fallut attendre après le dîner pour le faire sortir.

Durant le repas, du Boisson, qui s'y trouvoit, parlant d'une jeune veuve qu'on disoit se remarier, ajouta quelque chose sur le triste sort des veuves. « Il y en a, dis-je, de bien plus à plaindre encore ; ce sont les veuves dont les maris sont vivans. Cela est vrai, reprit Fánchon, qui vit que ce discours s'adressoit à elle ; sur-tout quand ils leur sont chers. Alors l'entretien tomba sur le sien ; &, comme elle en

avoit parlé avec affection dans tous les tems, il étoit naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de sa bienfaictrice alloit lui rendre la sienne encore plus rude. C'est aussi ce qu'elle fit en termes très-touchans, louant son bon naturel, déplorant les mauvais exemples qui l'avoient séduit, & le regrettant si sincerement, que, déjà disposée à la tristesse, elle s'émut jusqu'à pleurer. Tout-à-coup le cabinet s'ouvre, l'homme en guenilles en sort impétueusement, se précipite à ses genoux, les embrasse, & fond en larmes. Elle tenoit un verre; il lui échappe : ah ! malheureux, d'où viens-tu ?... se laisse aller sur lui, & seroit tombée en foiblesse, si l'on n'eût été prompt à la secourir.

Le reste est facile à imaginer. En un moment on sut par toute la maison, que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne Fanchon! quelle fête ! A peine étoit-il hors de la chambre, qu'il fut équipé. Si chacun n'avoit eu que deux chemises, Anet en auroit autant eu lui

tout seul, qu'il en seroit resté à tous les autres. Quand je sortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avoit si bien prévenu, qu'il fallut user d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant Fanchon ne vouloit point quitter sa maitresse. Pour lui faire donner quelques heures à son mari, on prétexta que les enfans avoient besoin de prendre l'air, & tous deux furent chargés de les conduire.

Cette scène n'incommoda point la malade, comme les précédentes; elle n'avoit rien eu que d'agréable, & ne lui fit que du bien. Nous passâmes l'après-midi, Claire & moi, seuls auprès d'elle, & nous eûmes deux heures d'un entretien paisible, qu'elle rendit le plus intéressant, le plus charmant que nous eussions jamais eu.

Elle commença par quelques observations sur le touchant spectacle qui venoit de nous frapper, & qui lui rappeloit si vivement les premiers tems de sa jeunesse:

puis, suivant le fil des évènemens, elle fit une courte récapitulation de sa vie entiere, pour montrer qu'à tout prendre, elle avoit été douce & fortunée, que de degrés en degrés elle étoit montée au comble du bonheur permis sur la terre, & que l'accident qui terminoit ses jours au milieu de leur course, marquoit, selon toute apparence, dans sa carriere naturelle, le point de séparation des biens & des maux.

Elle remercia le ciel de lui avoir donné un cœur sensible & porté au bien, un entendement sain, une figure prévenante, de l'avoir fait naître dans un pays de liberté, & non parmi des esclaves, d'une famille honorable, & non d'une race de malfaiteurs, dans une honnête fortune, & non dans les grandeurs du monde, qui corrompent l'ame, ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un pere & d'une mere tous deux vertueux & bons, pleins de droiture & d'honneur, & qui, tempérant les défauts l'un de l'autre, avoient formé sa raison

sur la leur, sans lui donner leurs foiblesses ou leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable & sainte, qui, loin d'abrutir l'homme, l'ennoblit & l'éleve ; qui, ne favorisant ni l'impiété ni le fanatisme, permet d'être sage, & de croire d'être humain & pieux tout à la fois.

Après cela, serrant la main de sa cousine, qu'elle tenoit dans la sienne, & la regardant de cet œil que vous devez connoître, & que la langueur rendoit encore plus touchant : Tous ces biens !, dit-elle, ont été donnés à mille autres, mais celui-ci !.... le ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme, & j'eus une amie. Il nous fit naître en même tems ; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti ; il fit nos cœurs l'un pour l'autre, il nous unit dès le berceau ; je l'ai conservée tout le tems de ma vie, & sa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde, & je ne me vante plus de rien. Quels sages conseils ne m'a-t-elle pas

donnés ? De quels périls ne m'a-t-elle pas sauvée ? De quels maux ne me consoloit-elle pas ? Qu'eussé-je été sans elle ? Que n'eût-elle pas fait de moi, si je l'avois mieux écoutée ? Je la vaudrois peut-être aujourd'hui ! Claire, pour toute réponse, baissa la tête sur le sein de son amie, & voulut soulager ses sanglots par des pleurs ; il ne fut pas possible. Julie la pressa long-tems contre sa poitrine en silence. Ces moments n'ont ni mots, ni larmes.

Elles se remirent, & Julie continua. Ces biens étoient mêlés d'inconvéniens ; c'est le sort des choses humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour, difficile en mérite personnel, indifférent sur tous les biens de l'opinion. Il étoit presque impossible que les préjugés de mon pere s'accordassent avec mon penchant. Il me falloit un amant que j'eusse choisi moi-même. Il s'offrit ; je crus le choisir : sans doute, le ciel le choisit pour moi, afin que, livrée aux erreurs de ma passion, je ne le fusse pas aux horreurs du

crime, & que l'amour de la vertu reſtât au moins dans mon âme après elle. Il prit le langage honnête & inſinuant avec lequel mille fourbes ſéduiſent tous les jours autant de filles bien nées : mais, ſeul parmi tant d'autres, il étoit honnête-homme, & penſoit ce qu'il diſoit. Étoit-ce ma prudence qui l'avoit diſcerné ? Non ; je ne connus d'abord de lui que ſon langage, & je fus ſéduite. Je fis par déſeſpoir ce que d'autres font par effronterie : je me jetai, comme diſoit mon pere, à ſa tête ; il me reſpecta. Ce fut alors ſeulement que je pus le connoître. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter ; mais j'y comptois auparavant : enſuite j'oſai compter ſur moi-même ; & voilà comment on ſe perd.

Elle s'étendit, avec complaiſance, ſur le mérite de cet amant ; elle lui rendoit juſtice ; mais on voyoit combien ſon cœur ſe plaiſoit à la lui rendre. Elle le louoit même à ſes propres dépens. A force d'être équitable envers lui, elle étoit

étoit inique envers elle, & se faisoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jusqu'à soutenir qu'il eut plus d'horreur qu'elle de l'adultère, sans se souvenir qu'il avoit lui-même réfuté cela.

Tous les détails du reste de sa vie furent suivis dans le même esprit. Milord Édouard, son mari, ses enfans, votre retour, notre amitié, tout fut mis sous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands. Elle avoit perdu sa mère, au moment que cette perte lui pouvoit être la plus cruelle : mais si le ciel la lui eût conservée, bien-tôt il fût survenu du désordre dans sa famille. L'appui de sa mère, quelque foible qu'il fût, eût suffi pour la rendre plus courageuse à résister à son père, & de-là seroient sortis la discorde & les scandales ; peut-être les désastres & le déshonneur ; peut-être pis encore, si son frère avoit vécu. Elle avoit épousé, malgré elle, un homme qu'elle n'aimoit point : mais elle soutint qu'elle n'auroit pu jamais être aussi heureuse avec un

autre, pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant son amie. Il n'y avoit pas jusqu'à ses chagrins & ses peines, qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avoient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sait pas, disoit-elle, quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux & sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'âme un certain contentement de soi-même, indépendant de la fortune & des évènemens.... Que j'ai gémi ! que j'ai versé de larmes ! Hé bien ! s'il falloit renaître aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis seroit le seul que je voudrois retrancher : celui que j'ai souffert me seroit agréable encore... Saint - Preux, je vous rends ses propres mots ; quand vous aurez lu sa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

Voyez donc, continuoit-elle, à quelle félicité je suis parvenue. J'en avois beaucoup ; j'en attendois davantage. La prof-

périté de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans, tout ce qui m'étoit cher rassemblé autour de moi, ou prêt à l'être; le présent, l'avenir me flattoient également : la jouissance & l'espoir se réunissoient pour me rendre heureuse : mon bonheur, monté par degrés, étoit au comble, il ne pouvoit plus que décheoir: il étoit venu, sans être attendu; il se fût enfui, quand je l'aurois cru durable. Qu'eût fait le sort pour me soutenir à ce point? Un état permanent est-il fait pour l'homme? Non; quand on a tout acquis, il faut perdre; ne fût-ce que le plaisir de la possession, qui s'use par elle. Mon père est déjà vieux; mes enfans sont dans l'âge tendre où la vie est encore mal assurée : que de pertes pouvoient m'affliger, sans qu'il me restât plus rien à pouvoir acquérir! L'affection maternelle augmente sans cesse ; la tendresse filiale diminue à mesure que les enfans vivent plus loin de leur mère. En avançant en âge, les miens se seroient plus séparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde; ils m'auroient

pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Ruſſie; que de pleurs ſon départ m'auroit coûtés ! Tout ſe ſeroit détaché de moi peu-à-peu, & rien n'eût ſuppléé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laiſſe ! Enfin, n'eût-il pas fallu mourir; peut-être mourir la dernière de tous, peut-être ſeule & abandonnée ? Plus on vit, plus on aime à vivre, même ſans jouir de rien : j'aurois eu l'ennui de la vie, & la terreur de la mort; ſuite ordinaire de la vieilleſſe. Au lieu de cela, mes derniers inſtans ſont encore agréables, & j'ai de la vigueur pour mourir; ſi même on peut appeler mourir, que laiſſer vivant ce qu'on aime. Non, mes amis; non, mes enfans, je ne vous quitte pas, pour ainſi dire; je reſte avec vous; en vous laiſſant tous unis, mon eſprit, mon cœur vous demeurent. Vous me verrez ſans ceſſe entre vous; vous vous ſentirez ſans ceſſe environnés de moi...Et puis, nous nous rejoindrons, j'en ſuis ſûre; le bon Wol-

mar lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquilise mon âme, & m'adoucit un moment pénible ; il me promet pour vous le même destin qu'à moi ! Mon sort me suit & s'assûre. Je fus heureuse, je le suis, je vais l'être : mon bonheur est fixé ; je l'arrache à la fortune ; il n'a plus de borne que l'éternité.

Elle en étoit là, quand le ministre entra. Il l'honoroit & l'estimoit véritablement. Il savoit mieux que personne combien sa foi étoit vive & sincère. Il n'en avoit été que plus frappé de l'entretien de la veille ; & en tout, de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vu souvent mourir avec ostentation, jamais avec sérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle se joignoit-il un desir secret de voir si ce calme se soutiendroit jusqu'au bout.

Elle n'eut pas besoin de changer beaucoup le sujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractère du survenant. Comme ses conversations, en pleine santé, n'étoient jamais frivoles, elle ne

faisoit alors que continuer à traiter dans son lit avec la même tranquilité des sujets intéressans pour elle & pour ses amis ; elle agitoit indifféremment des questions qui n'étoient pas indifferentes.

En suivant le fil de ses idées sur ce qui pouvoit rester d'elle avec nous, elle nous parloit de ses anciennes réflexions sur l'état des âmes séparées des corps. Elle admiroit la simplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, disoit-elle, est aussi raisonnable que les contes de revenans, qui font mille désordres, & tourmentent les bonnes femmes, comme si les esprits avoient des voix pour parler, & des mains pour battre (1)!

(1) Platon dit qu'à la mort les âmes des justes qui n'ont point contracté de souillure sur la terre, se dégagent seules de la matiere dans toute leur pureté. Quant à ceux qui se sont ici-bas asservis à leurs passions, il ajoûte que leurs âmes ne reprennent point si-tôt leur pureté primitive, mais qu'elles entraînent avec elle des parties terrestres, qui les tien-

Comment un pur esprit agiroit-il sur une âme enfermée dans un corps, & qui, en vertu de cette union, ne peut rien appercevoir que par l'entremise de ses organes ? Il n'y a pas de sens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'absurde à supposer qu'une âme libre d'un corps, qui, jadis habita la terre, puisse y revenir encore, errer, demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher ; non pas pour nous avertir de sa présence, elle n'a nul moyen pour cela ; non pas pour agir sur nous & nous communiquer ses pensées, elle n'a point de prise pour ébranler les organes de notre cerveau ; non pas pour appercevoir non plus ce que nous faisons, car il faudroit qu'elle

---

nent comme enchaînées autour des débris de leurs corps. Voilà, dit-il, ce qui produit ces simulacres sensibles qu'on voit quelquefois errans sur les cimetieres, en attendant de nouvelles transmigations. C'est une manie commune aux Philosophes de tous les âges, de nier ce qui est, & d'expliquer ce qui n'est pas.

eût des sens : mais pour connoître elle-même ce que nous pensons & ce que nous sentons, par une communication immédiate, semblable à celle par laquelle Dieu lit nos pensées dès cette vie, & par laquelle nous lirons réciproquement les siennes dans l'autre, puisque nous le verrons face à face (1). Car enfin, ajouta-t-elle, en regardant le Ministre, à quoi serviroient des sens, lorsqu'ils n'auront plus rien à faire ? L'Être éternel ne se voit ni ne s'entend, il se fait sentir ; il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles, mais au cœur.

Je compris, à la réponse du Pasteur & à quelques signes d'intelligence, qu'un des points ci-devant contestés entre eux étoit la résurrection des corps. Je m'apperçus aussi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la

(1) Cela me paroît très-bien dit : car qu'est-ce que voir Dieu face à face, si ce n'est lire dans la suprême intelligence ?

religion de Julie, où la foi se rapprochoit de la raison.

Elle se complaisoit tellement à ses idées, que, quand elle n'eût pas pris son parti sur ses anciennes opinions, c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui sembloit si douce, dans l'état où elle se trouvoit. Cent fois, disoit-elle, j'ai pris plus de plaisir à faire quelque bonne œuvre, en imaginant ma mère présente, qui lisoit dans le cœur de sa fille & l'applaudissoit. Il y a quelque chose de si consolant à vivre encore sous les yeux de ce qui nous fut cher! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger si, durant ces discours, la main de Claire étoit souvent serrée.

Quoique le Pasteur répondît à tout avec beaucoup de douceur & de modération, & qu'il affectât même de ne la contrarier en rien; de peur qu'on ne prît son silence, sur d'autres points, pour un aveu, il ne laissa pas d'être Ecclésiastique un moment, & d'exposer, sur l'autre vie, une doctrine opposée. Il dit

que l'immenſité, la gloire & les attributs de Dieu ſeroient le ſeul objet dont l'âme des bienheureux ſeroit occupée, que cette contemplation ſublime effaceroit tout autre ſouvenir, qu'on ne ſe verroit point, qu'on ne ſe reconnoîtroit point, même dans le ciel, & qu'à cet aſpect raviſſant on ne ſongeroit plus à rien de terreſtre.

Cela peut-être, reprit Julie; il y a ſi loin de la baſſeſſe de nos penſées à l'eſſence divine, que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira ſur nous, que quand nous ſerons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raiſonner que ſur mes idées, j'avoue que je me ſens des affections ſi cheres, qu'il m'en coûteroit de penſer que je ne les aurai plus. Je me ſuis même fait un eſpèce d'argument qui flatte mon eſpoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur conſiſtera dans le témoignage d'une bonne conſcience. Je me ſouviendrai donc de ce que j'aurai fait ſur la terre; je me ſouviendrai donc auſſi des gens qui m'y

ont été chers; ils me le ſeront donc encore : ne les voir (1) plus ſeroit une peine, & le ſejour des bienheureux n'en admet point. Au reſte, ajouta-elle en regardant le Miniſtre d'un air aſſez gai, ſi je me trompe, un jour ou deux d'erreur ſeront bientôt paſſés. Dans peu j'en ſaurai là-deſſus plus que vous-même. En attendant, ce qu'il y a pour moi de trés-ſûr, c'eſt que tant que je me ſouviendrai d'avoir habité la terre, j'aimerai ceux que j'y ai aimés & mon Paſteur n'aura pas la derniere place.

Ainſi ſe paſſèrent les entretiens de cette journée où la ſécurité, l'eſpérance, le repos de l'âme, brillèrent plus que jamais dans celle de Julie, & lui don-

(1) Il eſt aiſé de comprendre que, par ce mot *voir*, elle entend un pur acte de l'entendement, ſemblable à celui par lequel Dieu nous voit, & par lequel nous verrons Dieu. Les ſens ne peuvent imaginer l'immédiate communication des eſprits : mais la raiſon la conçoit très-bien, & mieux, ce me ſemble, que la communication du mouvement dans les corps.

noient d'avance, au jugement du Miniſtre, la paix des bienheureux dont elle alloit augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre, plus vraie, plus careſſante, plus aimable; en un mot, plus elle-même. Toujours du ſens, toujours du ſentiment, toujours la fermeté du ſage, & toujours la douceur du chrétien. Point de prétention, point d'apprêts, point de ſentences; par-tout la naïve expreſſion de ce qu'elle ſentoit; par-tout la ſimplicité de ſon cœur. Si quelquefois elle contraignoit les plaintes que la ſouffrance auroit dû lui arracher, ce n'étoit point pour jouer l'intrépidité ſtoïque, c'étoit de peur de navrer ceux qui étoient autour d'elle; &, quand les horreurs de la mort faiſoient quelque inſtant pâtir la Nature, elle ne cachoit point ſes frayeurs, elle ſe laiſſoit conſoler. Si-tôt qu'elle étoit remiſe, elle conſoloit les autres. On voyoit, on ſentoit ſon retour; ſon air careſſant le diſoit à tout le monde. Sa gaieté n'étoit point contrainte, ſa plaiſanterie même étoit touchante;

on avoit le ſourire à la bouche, & les yeux en pleurs. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouir de ce qu'on va perdre, elle plaiſoit plus, elle étoit plus aimable qu'en ſanté même, & le dernier jour de ſa vie en fut auſſi le plus charmant.

Vers le ſoir elle eut encore un accident qui, bien que moindre que celui du matin, ne lui permit pas de voir long-tems ſes enfans. Cependant elle remarqua qu'Henriette étoit changée; on lui dit qu'elle pleuroit beaucoup & ne mangeoit point. On ne la guérira pas de cela, dit-elle en regardant Claire; la maladie eſt dans le ſang.

Se ſentant bien revenue, elle voulut qu'on ſoupât dans ſa chambre. Le Médecin s'y trouva comme le matin. La Fanchon, qu'il falloit toujours avertir, quand elle devoit venir manger à notre table, vint ce ſoir-là ſans ſe faire appeller. Julie s'en apperçut & ſourit. Oui, mon enfant, lui dit-elle, ſoupe encore avec moi ce ſoir; tu auras plus long-tems ton

mari que ta maitreſſe. Puis elle me dit : je n'ai pas beſoin de vous recommander Claude Anet. Non, repris-je ; tout ce que vous avez honoré de votre bienveuillance n'a pas beſoin de m'être recommandé.

Le ſouper fut encore plus agréable que je ne m'y étois attendu. Julie, voyant qu'elle pouvoit ſoutenir la lumiere, fit approcher la table ; &, ce qui ſembloit inconcevable dans l'état où elle étoit, elle eut appétit. Le Médecin, qui ne voyoit plus d'inconvénient à le ſatisfaire, lui offrit un blanc de poulet. Non, dit-elle ; mais je mangerois bien de cette Ferra (1). On lui en donna un petit morceau ; elle le mangea avec un peu de pain & le trouva bon. Pendant qu'elle mangeoit, il falloit voir Madame d'Orbe la regarder ; il falloit le voir, car cela ne peut ſe dire. Loin que ce qu'elle avoit

(1) Excellent poiſſon particulier au lac de Genève, & qu'on n'y trouve qu'en certain tems.

mangé lui fît mal, elle en parut mieux le reſte du ſouper. Elle ſe trouva même de ſi bonne humeur qu'elle s'aviſa de remarquer par forme de reproche, qu'il y avoit long-tems que je n'avois bu de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Eſpagne à ces Meſſieurs. A la contenance du Médecin, elle vit qu'il s'attendoit à boire de vrai vin d'Eſpagne, & ſourit encore en regardant ſa couſine. J'apperçus auſſi que, ſans faire attention à tout cela, Claire de ſon côté commençoit de tems à autre à lever les yeux avec un peu d'agitation, tantôt ſur Julie & tantôt ſur Fanchon, à qui ces yeux ſembloient dire ou demander quelque choſe.

Le vin tardoit à venir. On eut beau chercher la clef de la cave, on ne la trouva point, & l'on jugea, comme il étoit vrai, que le Valet-de-chambre du Baron, qui en étoit chargé, l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la proviſion d'un ſeul jour en avoit duré cinq,

& que le vin manquoit ſans que perſonne s'en fût apperçu, malgré pluſieurs nuits de veille (1). Le Médecin tomboit des nues. Pour moi, ſoit qu'il fallût attribuer cet oubli à la triſteſſe ou à la ſobriété des domeſtiques, j'eus honte d'uſer avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave, & j'ordonnai que déſormais tout le monde eût du vin à diſcrétion.

La bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau : le Médecin le lui donna dans un verre, & voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups-d'œil devinrent plus

(1) Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point, avec un ris moqueur, où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance: on ne les avoit point pris, on les avoit faits. Le problême entier dépend d'un point unique : trouvez ſeulement Julie, & tout le reſte eſt trouvé. Les hommes, en général, ne ſont point ceci ou cela ; ils ſont ce qu'on les fait être.

fréquens entre Claire & la Fanchon; mais comme à la dérobée & craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne, la foibleſſe, le régime ordinaire à Julie, donnèrent au vin une grande activité. Ah! dit-elle, vous m'avez enivrée! Après avoir attendu ſi tard, ce n'étoit pas la peine de commencer; car c'eſt un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet, elle ſe mit à babiller, très-ſenſément pourtant, à ſon ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant, c'eſt que ſon teint n'étoit point allumé; ſes yeux ne brilloient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie; à la pâleur près, on l'auroit crue en ſanté. Pour lors, l'émotion de Claire devint tout-à-fait viſible. Elle élevoit un œil craintif, alternativement ſur Julie, ſur moi, ſur la Fanchon, mais principalement ſur le Médecin: tous ſes regards étoient autant d'interrogations qu'elle vouloit & n'ôſoit faire. On eût dit toujours qu'elle alloit parler, mais que la

peur d'une mauvaise réponse la retenoit; son inquiétude étoit si vive, qu'elle en paroissoit oppressée.

Fanchon, enhardie par tous ces signes, hazarda de dire, mais en tremblant & à demi-voix, qu'il sembloit que Madame avoit un peu moins souffert aujourd'hui;.. que la derniere convulsion avoit été moins forte; ... que la soirée .... elle resta interdite. Et Claire, qui, pendant qu'elle avoit parlé, trembloit comme la feuille, leva des yeux craintifs sur le Médecin, les regards attachés aux siens, l'oreille attentive, & n'ôsant respirer, de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

Il eût fallu être stupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Boffon se lève, va tâter le pouls de la malade, & dit: il n'y a point-là d'ivresse, ni de fièvre; le pouls est fort bon. A l'instant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras: Hé bien! Monsieur .... le pouls? .... la fièvre? ....La voix lui manquoit; mais ses mains écartées restoient toujours en avant; ses yeux pétilloient d'impatience,

il n'y avoit pas un muscle à son visage qui ne fût en action. Le Médecin ne répond rien, reprend le poignet, examine les yeux, la langue, reste un moment pensif, & dit : Madame, je vous entends bien. Il m'est impossible de dire à présent rien de positif; mais si demain matin, à pareille heure, elle est encore dans le même état, je réponds de sa vie. A ce mot, Claire part comme un éclair, renverse deux chaises & presque la table, saute au cou du Médecin, l'embrasse, le baise mille fois en sanglottant & pleurant à chaudes larmes, &, toujours avec la même impétuosité, s'ôte du doigt une bague de prix, la met au sien malgré lui, & lui dit hors d'haleine : Ah ! Monsieur, si vous nous la rendez, vous ne la sauverez pas seule.

Julie vit tout cela. Ce spectacle la déchira. Elle regarde son amie, & lui dit d'un ton tendre & douloureux: Ah ! cruelle, que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir désespérée? Faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup de foudre;

amortit aussi tôt les transports de joie; mais il ne pût étouffer tout-à-fait l'espoir renaissant.

En un instant la réponse du Médecin fut sue par toute la maison. Ces bonnes gens crurent déjà leur maitresse guérie. Ils résolurent tous d'une voix de faire au Médecin, si elle en revenoit, un présent en commun, pour lequel chacun donna trois mois de ses gages, & l'argent fut sur le champ consigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord se fit avec tant d'empressement que Julie entendoit de son lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet, dans le cœur d'une femme qui se sent mourir! Elle me fit signe, & me dit à l'oreille: on m'a fait boire, jusqu'à la lie, la coupe amère & douce de la sensibilité.

Quand il fut question de se retirer, Madame d'Orbe, qui partagea le lit de sa cousine, comme les deux nuits précédentes, fit appeler sa femme-de-chambre pour relayer cette nuit la Fanchon;

mais celle-ci s'indigna de cette propoſition, plus même, ce me ſemble qu'elle n'eût fait, ſi ſon mari ne fût pas arrivé. Madame d'Orbe s'opiniâtra de ſon côté, & les deux femmes-de-chambre paſſèrent la nuit enſemble dans le cabinet. Je la paſſai dans la chambre voiſine, & l'eſpoir avoit tellement ranimé le zèle, que, ni par ordres ni par menaces, je ne pus envoyer coucher un ſeul domeſtique. Ainſi, toute la maiſon reſta ſur pied cette nuit avec une telle impatience, qu'il y avoit peu de ſes habitans qui n'euſſent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

J'entendis durant la nuit quelques allées & venues qui ne m'allarmèrent pas : mais ſur le matin, que tout étoit tranquile, un bruit ſourd frappa mon oreille. J'écoute, je crois diſtinguer des gémiſſemens. J'accours, j'entre, j'ouvre le rideau ! . . . Saint-Preux ! . . . cher Saint-Preux ! . . . je vois les deux amies ſans mouvement, & ſe tenant embraſſées, l'une évanouie, & l'autre expirante. Je

m'écrie, je veux retarder ou recueillir ſon dernier ſoupir, je me précipite. Elle n'étoit plus.

Adorateur de Dieu, Julie n'étoit plus... Je ne vous dirai pas ce qui ſe fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier ſaiſiſſement, je m'informai de Madame d'Orbe. J'appris qu'il avoit fallu la porter dans ſa chambre, & même l'y renfermer, car elle rentroit à chaque inſtant dans celle de Julie, ſe jettoit ſur ſon corps, le réchauffoit du ſien, s'efforçoit de le ranimer, le preſſoit, s'y colloit avec une eſpèce de rage, l'appelloit à grands cris de mille noms paſſionnés, & nourriſſoit ſon déſeſpoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant, je la trouvai tout-à-fait hors de ſens, ne voyant rien, n'entendant rien, ne connoiſſant perſonne, ſe roulant par la chambre en ſe tordant les mains & mordant les pieds des chaiſes; murmurant d'une voix ſourde quelques paroles extravagantes, puis pouſſant par longs

intervalles des cris aigus qui faiſoient treſſaillir. Sa femme-de-chambre au pied de ſon lit conſternée, épouvantée, immobile, n'ôſant ſouffler, cherchoit à ſe cacher d'elle, & trembloit de tout ſon corps. En effet, les convulſions dont elle étoit agitée avoient quelque choſe d'effrayant. Je fis ſigne à la femme-de-chambre de ſe retirer; car je craignois qu'un ſeul mot de conſolation lâché mal-à-propos ne la mît en fureur.

Je n'eſſayai pas de lui parler; elle ne m'eût point écouté, ni même entendu; mais au bout de quelque tems la voyant épuiſée de fatigue, je la pris & la portai dans un fauteuil. Je m'aſſis auprès d'elle, en lui tenant les mains; j'ordonnai qu'on amenât les enfans, & les fis venir autour d'elle. Malheureuſement, le premier qu'elle apperçut, fut préciſement la cauſe innocente de la mort de ſon amie. Cet aſpect la fit frémir. Je vis ſes traits s'altérer, ſes regards s'en détourner avec une eſpèce d'horreur, & ſes bras en contraction ſe roidir pour le repouſſer. Je tirai

l'enfant à moi. Infortuné! lui dis-je, pour avoir été trop cher à l'une, tu deviens odieux à l'autre; elles n'eurent pas en tout le même cœur. Ces mots l'irritèrent violemment, & m'en attirèrent de très-piquans. Ils ne laissèrent pourtant pas de faire impression. Elle prit l'enfant dans ses bras, & s'efforça de le caresser : ce fut en vain; elle le rendit presque au même instant. Elle continue même à le voir avec moins de plaisir que l'autre; & je suis bien-aise que ce ne soit pas-celui-là qu'on a destiné à sa fille.

Gens sensibles, qu'eussiez-vous fait à ma place? Ce que faisoit Madame d'Orbe. Après avoir mis ordre aux enfans, à Madame d'Orbe, aux funérailles de la seule personne que j'aie aimée, il fallut monter à cheval & partir, la mort dans le cœur, pour la porter au plus déplorable père. Je le trouvai souffrant de sa chûte, agité, troublé de l'accident de sa fille. Je le laissai accablé de douleur, de ces douleurs de vieillard, qu'on n'apperçoit pas au-dehors, qui n'excitent ni gestes ni cris,

cris, mais qui tuent. Il n'y réſiſtera jamais, j'en ſuis ſûr, & je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de ſon ami. Le lendemain je fis toute la diligence poſſible pour être de retour de bonne-heure, & rendre les derniers honneurs à la plus digne des femmes : mais tout n'étoit pas dit encore. Il falloit qu'elle reſſuſcitât, pour me donner l'horreur de la perdre une ſeconde fois.

En approchant du logis, je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine, & s'écrier d'auſſi loin que je pus l'entendre : Monſieur, Monſieur, hâtez-vous ; Madame n'eſt pas morte. Je ne compris rien à ce propos inſenſé : j'accours toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui verſoient des larmes de joie, en donnant, à grands cris, des bénédictions à Madame de Wolmar. Je demande ce que c'eſt ; tout le monde eſt dans le tranſport, perſonne ne peut me répondre : la tête avoit tourné à mes propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de Julie. Je trouve plus de vingt perſonnes à

genoux, autour de ſon lit, & les yeux fixés ſur elle. Je m'approche ; je la vois ſur ce lit habillée & parée : le cœur me bat ; je l'examine..... Hélas ! elle étoit morte ! Ce moment de fauſſe joie ſi-tôt & ſi cruellement éteinte, fut le plus amer de ma vie. Je ne ſuis pas colere : je me ſentis vivement irrité. Je voulus ſavoir le fond de cette extravagante ſcène. Tout étoit déguiſé, altéré, changé : j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout, & voici l'hiſtoire du prodige.

Mon beau-pere, allarmé de l'accident qu'il avoit appris, & croyant pouvoir ſe paſſer de ſon Valet-de-chambre, l'avoit envoyé un peu avant mon arrivée auprès de lui, ſavoir des nouvelles de ſa fille. Le vieux domeſtique, fatigué du cheval, avoit pris un bateau ; &, traverſant le lac pendant la nuit, étoit arrivé à Clarens, le matin même de mon retour. En arrivant, il voit la conſternation, il en apprend le ſujet, il monte, en gémiſſant, à la chambre de Julie ; il ſe met à genoux

au pied de ſon lit, il la regarde, il pleure, il la contemple. Ah! ma bonne maitreſſe! ah! que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous! moi qui ſuis vieux, qui ne tiens à rien, qui ne ſuis bon à rien, que fais-je ſur la terre? Et vous qui étiez jeune, qui faiſiez la gloire de votre famille, le bonheur de votre maiſon, l'eſpoir des malheureux:... hélas! quand je vous vis naître, étoit-ce pour vous voir mourir?....

Au milieu des exclamations que lui arrachoient ſon zèle & ſon bon cœur, les yeux toujours collés ſur ce viſage, il crut appercevoir un mouvement: ſon imagination ſe frappe; il voit Julie tourner les yeux, le regarder, lui faire un ſigne de tête. Il ſe leve avec tranſport, & court par toute la maiſon, en criant que Madame n'eſt pas morte, qu'elle l'a reconnu, qu'il en eſt ſûr, qu'elle en reviendra. Il n'en fallut pas davantage; tout le monde accourt, les voiſins, les pauvres qui faiſoient retentir l'air de leurs lamentations, tous s'écrient: elle n'eſt

pas morte ! Le bruit s'en répand & s'augmente : le peuple, ami du merveilleux, se prête avidement à la nouvelle ; on la croit comme on la desire, chacun cherche à se faire fête, en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit pas seulement fait signe, elle avoit agi, elle avoit parlé, & il y avoit vingt témoins oculaires des faits circonstanciés qui n'arriverent jamais.

Si-tôt qu'on crut qu'elle vivoit encore, on fit mille efforts pour la ranimer ; on s'empressoit autour d'elle, on lui parloit, on l'inondoit d'eaux spiritueuses, on touchoit si le pouls ne revenoit point. Ses femmes, indignées que le corps de leur maitresse restât environné d'hommes dans un état si négligé, firent sortir tout le monde, & ne tarderent pas à connoître combien on s'abusoit. Toutefois ne pouvant se résoudre à détruire une erreur si chere ; peut-être espérant encore elles-mêmes quelque évènement miraculeux, elles vétirent le corps avec soin ; &, quoique sa garde-robe leur eût été laissée,

elles lui prodiguerent la parure. Enſuite, l'expoſant ſur un lit, & laiſſant les rideaux ouverts, elles ſe remirent à la pleurer au milieu de la joie publique.

C'étoit au plus fort de cette fermentation que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit impoſſible de faire entendre raiſon à la multitude, que ſi je faiſois fermer la porte, & porter le corps à la ſépulture, il pourroit arriver du tumulte, que je paſſerois au moins pour un mari parricide, qui faiſoit enterrer ſa femme en vie, & que je ſerois en horreur dans tout le pays. Je réſolus d'attendre. Cependant après plus de trente-ſix heures, par l'extrême chaleur qu'il faiſoit, les chairs commençoient à ſe corrompre, & quoique le viſage eût gardé ſes traits & ſa douceur, on y voyoit déjà quelques ſignes d'altération. Je le dis à Madame d'Orbe, qui reſtoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illuſion ſi groſſiere; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être inceſſamment dans la

chambre, d'y navrer ſon cœur à plaiſir, de l'y repaître de ce mortel ſpectacle, de s'y raſſaſier de douleur.

Elle m'entendit, & prenant ſon parti ſans rien dire, elle ſortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après, tenant un voile d'or, brodé de perles, que vous lui aviez apporté des Indes (1). Puis s'approchant du lit, elle baiſa le voile, en couvrit, en pleurant, la face de ſon amie, & s'écria d'une voix éclatante : « Mau-» dite ſoit l'indigne main qui jamais lè-» vera ce voile ! maudit ſoit l'œil impie » qui verra ce viſage défiguré » ! Cette action, ces mots frapperent tellement les ſpectateurs, qu'auſſi-tôt, comme par une inſpiration ſoudaine, la même impréca-

(1) On voit aſſez que c'eſt le ſonge de Saint-Preux, dont Madame d'Orbe avoit l'imagination toujours pleine, qui lui ſuggere l'expédient de ce voile. Je crois que, ſi l'on y regardoit de bien près, on trouveroit ce même rapport dans l'accompliſſement de beaucoup de prédictions. L'évènement n'eſt pas prédit, parce qu'il arrivera ; mais il arrive, parce qu'il a été prédit.

tion fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impreſſion ſur tous nos gens & ſur tout le peuple, que la défunte ayant été miſe au cercueil dans ſes habits & avec les plus grandes précautions, elle a été portée & inhumée dans cet état, ſans qu'il ſe ſoit trouvé perſonne aſſez hardi pour toucher au voile (1).

Le ſort du plus à plaindre eſt d'avoir encore à conſoler les autres. C'eſt ce qui me reſte à faire auprès de mon beau-pere, de Madame d'Orbe, des amis, des parens, des voiſins, & de mes propres gens. Le reſte n'eſt rien; mais mon vieux ami! mais Madame d'Orbe! il faut voir l'affliction de celle ci, pour juger de ce qu'elle ajoûte à la mienne. Loin de me ſavoir gré de mes ſoins, elle me les reproche; mes attentions l'irritent, ma froide triſteſſe l'aigrit; il lui faut des regrets amers ſemblables aux ſiens, & ſa

(1) Le Peuple du pays de Vaud, quoique proteſtant, ne laiſſe pas d'être extrêmement ſuperſtitieux.

douleur barbare voudroit voir tout le monde au déſeſpoir. Ce qu'il y a de plus déſolant, eſt qu'on ne peut compter ſur rien avec elle ; & ce qui la ſoulage un moment, la dépite un moment après. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit, approche de la folie, & ſeroit riſible pour des gens de ſang-froid. J'ai beaucoup à ſouffrir ; je ne me rebuterai jamais. En ſervant ce qu'aima Julie, je crois l'honnorer mieux que par des pleurs.

Un ſeul trait vous fera juger des autres. Je croyois avoir tout fait, en engageant Claire à ſe conſerver pour remplir les ſoins dont la chargea ſon amie. Exténuée d'agitations, d'abſtinences, de veilles, elle ſembloit enfin réſolue à revenir ſur elle-même, à recommencer ſa vie ordinaire, à reprendre ſes repas dans la ſalle à manger. La premiere fois qu'elle y vint, je fis dîner les enfans dans leur chambre, ne voulant pas courir le hazard de cet eſſai devant eux : car le ſpectacle des paſſions violentes de toute eſpece, eſt un des plus dangereux qu'on puiſſe offrir

aux enfans. Ces passions ont toujours dans leur excès, quelque chose de puérile, qui les amuse, qui les séduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre (1). Ils n'en avoient déjà que trop vu.

En entrant, elle jetta un coup d'œil sur la table, & vit deux couverts. A l'instant elle s'assit sur la premiere chaise qu'elle trouva derriere elle, sans vouloir se mettre à table, ni dire la raison de ce caprice. Je crus la deviner, & je fis mettre un troisieme couvert à la place qu'occupoit ordinairement sa Cousine. Alors elle se laissa prendre par la main, & mener à table sans résistance, rangeant sa robe avec soin, comme si elle eût craint d'embarrasser cette place vuide. A peine avoit-elle porté la premiere cuillerée de potage à sa bouche, qu'elle la repose, & demande d'un ton brusque, ce que faisoit-là ce couvert, puisqu'il n'étoit point

(1) Voilà pourquoi nous aimons tous le théâtre, & plusieurs d'entre nous les romans.

occupé ? Je lui dis quelle avoit raiſon, & fis ôter le couvert. Elle eſſaya de manger, ſans pouvoir en venir à bout. Peu-à-peu ſon cœur ſe gonfloit, ſa reſpiration devenoit haute, & reſſembloit à des ſoupirs. Enfin elle ſe leva tout-à-coup de table, s'en retourna dans ſa chambre ſans dire un ſeul mot, ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire, & de toute la journée elle ne prit que du thé.

Le lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raiſon, par ſes propres caprices, & d'amollir la dureté du déſeſpoir, par un ſentiment plus doux. Vous ſavez que ſa fille reſſemble beaucoup à Madame de Wolmar. Elle ſe plaiſoit à marquer cette reſſemblance par des robes de même étoffe, & elle leur avoit apporté de Genève pluſieurs ajuſtemens ſemblables, dont elles ſe paroient les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriette le plus à l'imitation de Julie qu'il fut poſſible; &, après l'avoir bien inſtruite, je lui fis

occuper, à table, le troiſieme couvert qu'on avoit mis comme la veille.

Claire, au premier coup d'œil, comprit mon intention; elle en fut touchée; elle me jetta un regard tendre & obligeant. Ce fut-là le premier de mes ſoins auquel elle parut ſenſible, & j'augurai bien d'un expédient qui la diſpoſoit à l'attendriſſement.

Henriette, fiere de repréſenter ſa petite maman, joua parfaitement ſon rôle, & ſi parfaitement, que je vis pleurer les domeſtiques. Cependant, elle donnoit toujours à ſa mere le nom de maman, & lui parloit avec le reſpect convenable. Mais, enhardie par le ſuccès, & par mon approbation, qu'elle remarquoit fort bien, elle s'aviſa de porter la main ſur une cuillier, & de dire dans une ſaillie: Claire, veux-tu de cela? Le geſte & le ton de voix furent imités, au point que ſa mere en treſſaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de rire, tend ſon aſſiette en diſant: oui, mon enfant, donne; tu es charmante: & puis elle ſe

mit à manger avec une avidité qui me surprit. En la considérant avec attention, je vis de l'égarement dans ses yeux, & dans son geste un mouvement plus brusque & plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage, & je fis bien ; car une heure après, elle eut une violente indigestion, qui l'eût infailliblement étouffée, si elle eût continué de manger. Dès ce moment, je résolus de supprimer tous ces jeux, qui pouvoient allumer son imagination au point qu'on n'en seroit plus maître. Comme on guérit plus aisément de l'affliction que de la folie, il vaut mieux la laisser souffrir davantage, & ne pas exposer sa raison.

Voilà, mon cher, à-peu-près, où nous en sommes. Depuis le retour du Baron, Claire monte chez lui tous les matins, soit tandis que j'y suis, soit quand j'en sors ; ils passent une heure ou deux ensemble, & les soins qu'elle lui rend, facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs, elle commence à se rendre

plus assidue auprès des enfans. Un des trois a été malade, précisément celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait sentir qu'il lui reste des pertes à faire, & lui a rendu le zele de ses devoirs. Avec tout cela, elle n'est pas encore au point de la tristesse; les larmes ne coulent pas encore; on vous attend pour en répandre, c'est à vous de les essuyer. Vous devez m'entendre. Pensez au dernier conseil de Julie; il est venu de moi le premier, & je le crois plus que jamais utile & sage. Venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Son pere, son amie, son mari, ses enfans, tout vous attend, tout vous desire, vous êtes nécessaire à tous. Enfin, sans m'expliquer davantage, venez partager & guérir mes ennuis; je vous devrai peut-être plus que personne.

LETTRE XXIII.

DE JULIE

A SAINT-PREUX.

Cette lettre etoit incluſe dans la précédente.

IL faut renoncer à nos projets. Tout eſt changé, mon bon ami; ſouffrons ce changement ſans murmure; il vient d'une main plus ſage que nous. Nous ſongions à nous réunir : cette réunion n'étoit pas bonne. C'eſt un bienfait du ciel de l'avoir prévenue; ſans doute il prévient des malheurs.

Je me ſuis long-tems fait illuſion. Cette illuſion me fut ſalutaire; elle ſe détruit au moment que je n'en ai plus beſoin. Vous m'avez cru guérie, & j'ai cru l'être. Rendons grace à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile. Qui ſait

si, me voyant si près de l'abîme, la tête ne m'eût point tourné ? Oui, j'eus beau vouloir étouffer le premier sentiment qui m'a fait vivre, il s'est concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'est plus à craindre, il me soutient quand mes forces m'abandonnent, il me ranime quand je me meurs. Mon ami, je fais cet aveu sans honte ; ce sentiment resté malgré moi fut involontaire, il n'a rien coûté à mon innocence ; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur, qui n'en dépend pas, fut pour vous, ce fut mon tourment & non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire ; la vertu me reste sans tache, & l'amour m'est resté sans remords.

J'ôse m'honorer du passé ; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir ? Un jour de plus, peut-être, & j'étois coupable ! Qu'étoit-ce de la vie entiere passée avec vous ? Quels dangers j'ai courus sans le savoir ! A quels dangers plus grands j'allois être exposée ! Sans doute je sen-

tois pour moi les craintes que je croyois sentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites, mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas assez vécu pour le bonheur & pour la vertu? Que me restoit-il d'utile à tirer de la vie? En me l'ôtant, le ciel ne m'ôte plus rien de regrettable, & met mon honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable; contente de vous & de moi, je pars avec joie, & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de sacrifices, je compte pour peu celui qui me reste à faire: ce n'est que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs; je les sens: vous restez à plaindre, je le sais trop; & le sentiment de votre affliction est la plus grande peine que j'emporte avec moi; mais voyez aussi que de consolations je vous laisse! Que de soins à remplir envers celle qui vous fut chere, vous font un devoir de vous conserver pour elle! Il vous reste à la servir dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne

perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis long-tems. Tout ce qu'elle eut de meilleur vous reſte. Venez vous réunir à ſa famille. Que ſon cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aima ſe raſſemble pour lui donner un nouvel être. Vos ſoins, vos plaiſirs, votre amitié, tout ſera ſon ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle la fera revivre ; elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

Songez qu'il vous reſte une autre Julie, & n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de ſa vie ; uniſſez-vous pour conſerver l'autre ; c'eſt le ſeul moyen qui vous reſte à tous deux de me ſurvivre, en ſervant ma famille & mes enfans. Que ne puis-je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'eſt cher ! Combien vous devez l'être l'un à l'autre ! Combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel ! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles rai-

fons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi sans vous attendrir ensemble ? Non, Claire & Julie seront si bien confondues, qu'il ne sera plus possible à votre cœur de les séparer. Le sien vous rendra tout ce que vous aurez senti pour son amie, elle en sera la confidente & l'objet; vous serez heureux par celle qui vous restera, sans cesser d'être fidèle à celle que vous aurez perdue ; &, après tant de regrets & de peines, avant que l'âge de vivre & d'aimer se passe, vous aurez brûlé d'un feu légitime & joui d'un bonheur innocent.

C'est dans ce chaste lien que vous pourrez sans distractions & sans craintes vous occuper des soins que je vous laisse, & après lesquels vous ne serez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici bas. Vous le savez ; il existe un homme digne du bonheur auquel il ne sait pas aspirer. Cet homme est votre libérateur, le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul, sans intérêt à la vie, sans attente

de celle qui la fuit, ſans plaiſir, ſans conſolation, ſans eſpoir, il ſera bientôt le plus infortuné des mortels. Vous lui devez les ſoins qu'il a pris de vous, & vous ſavez ce qui peut les rendre utiles. Souvenez-vous de ma lettre précédente. Paſſez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui-en l'objet & le prix. Soyez Chrétien pour l'engager à l'être. Le ſuccès eſt plus près que vous ne penſez : il a fait ſon devoir, je ferai le mien, faites le vôtre. Dieu eſt juſte; ma confiance ne me trompera pas.

Je n'ai qu'un mot à vous dire ſur mes enfans. Je ſais quels ſoins va vous coûter leur éducation; mais je ſais bien auſſi que ces ſoins ne vous ſeront pas pénibles. Dans les momens de dégoût, inſéparables de cet emploi, dites-vous : ils ſont les enfans de Julie; il ne vous coûtera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les obſervations que j'ai faites ſur votre mémoire & ſur le caractère de mes deux

fils. Cet écrit n'eſt que commencé : je ne vous le donne pas pour règle, je le ſoumets à vos lumieres. N'en faites point des ſavans, faites-en des hommes bienfaiſans & juſtes. Parlez-leur quelquefois de leur mere .... vous ſavez s'ils lui étoient chers ... dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à ſon frere que c'étoit pour lui que j'aimois la vie. Dites-leur ..... je me ſens fatiguée. Il faut finir cette lettre. En vous laiſſant mes enfans, je m'en ſépare avec moins de peine ; je crois reſter avec eux.

Adieu, adieu, mon doux ami ... Hélas ! j'acheve de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguiſe plus rien... Eh ! pourquoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je ſens ? Ce n'eſt plus moi qui te parle ; je ſuis déjà dans les bras de la Mort. Quand tu verras cette lettre, les vers rongeront le viſage de ton amante, & ſon cœur où tu ne ſeras plus. Mais

mon âme exiſteroit-elle ſans toi ; ſans toi quelle félicité goûterois-je ? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous ſépara ſur la terre, nous unira dans le ſéjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop heureuſe d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours ſans crime, & de te le dire encore une fois.

LETTRE XXIV.

DE MADAME D'ORBE A SAINT-PREUX.

J'APPRENDS que vous commencez à vous remettre aſſez pour qu'on puiſſe eſpérer de vous voir bien-tôt ici. Il faut, mon ami, faire effort ſur votre foibleſſe ; il faut tâcher de paſſer les monts avant que l'hiver acheve de vous les fermer,

Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient ; vous n'y verrez que douleur & triſteſſe, & peut-être l'affliction commune ſera-t-elle un ſoulagement pour la vôtre. La mienne, pour s'exhaler, a beſoin de vous. Moi ſeule je ne puis ni pleurer, ni parler, ni me faire entendre. Wolmar m'entend & ne me répond pas. La douleur d'un pere infortuné ſe concentre en lui-même ; il n'en imagine pas une plus cruelle ; il ne la ſait ni voir ni ſentir : il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendriſſent, & ne ſavent pas s'attendrir. Je ſuis ſeule au milieu de tout le monde. Un morne ſilence régne autour de moi. Dans mon ſtupide abattement je n'ai plus de commerce avec perſonne. Je n'ai qu'aſſez de force & de vie pour ſentir les horreurs de la mort. O venez ! vous qui partagez ma perte, venez partager mes douleurs ; venez nourrir mon cœur de vos regrets ; venez l'abbreuver de vos larmes. C'eſt la ſeule conſolation que je

puiſſe attendre ; c'eſt le ſeul plaiſir qui me reſte à goûter.

Mais, avant que vous arriviez, & que j'apprenne votre avis ſur un projet dont je ſais qu'on vous a parlé, il eſt bon que vous ſachiez le mien d'avance. Je ſuis ingénue & franche ; je ne veux rien vous diſſimuler. J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue ; peut-être en ai-je encore ; peut-être en aurai-je toujours ; je ne le ſais, ni le veux ſavoir. On s'en doute, je ne l'ignore pas ; je ne m'en fâche, ni ne m'en ſoucie. Mais voici ce que j'ai à vous dire, & que vous devez bien retenir. C'eſt qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Etange, & pourroit ſe réſoudre à en épouſer une autre, n'eſt à mes yeux qu'un indigne & un lâche, que je tiendrois à déshonneur d'avoir pour ami ; & quant à moi, je vous déclare que tout homme, quel qu'il puiſſe être, qui déſormais m'ôſera parler d'amour, ne m'en reparlera de ſa vie.

Songez aux ſoins qui vous attendent,

aux devoirs qui vous ſont impoſés, à celle à qui vous les avez promis. Ses enfans ſe forment & grandiſſent, ſon pere ſe conſume inſenſiblement ; ſon mari s'inquiette & s'agite ; il a beau faire, il ne peut la croire anéantie ; ſon cœur, malgré qu'il en ait, ſe révolte contre ſa vaine raiſon. Il parle d'elle, il lui parle, il ſoupire. Je crois déjà voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois, & c'eſt à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un & l'autre ! Il eſt bien digne du généreux Édouard, que nos malheurs ne lui aient pas fait changer de réſolution.

Venez donc, chers & reſpectables amis : venez vous réunir à tout ce qui reſte d'elle. Raſſemblons tout ce qui lui fut cher. Que ſon eſprit nous anime ; que ſon cœur joigne tous les nôtres ; vivons toujours ſous ſes yeux. J'aime à croire que, du lieu qu'elle habite, du ſéjour de l'éternelle paix, cette âme encore aimante & ſenſible ſe plaît à revenir parmi nous

nous, à retrouver ſes amis pleins de ſa mémoire, à les voir imiter ſes vertus, à s'entendre honorer par eux, à les ſentir embraſſer ſa tombe, & gémir en prononçant ſon nom. Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit ſi charmans. Ils ſont encore tout remplis d'elle. Je la vois ſur chaque objet, je la ſens à chaque pas, à chaque inſtant du jour j'entends les accens de ſa voix. C'eſt ici qu'elle a vécu; c'eſt ici que repoſe ſa cendre.... la moitié de ſa cendre. Deux fois la ſemaine, en allant au Temple... j'apperçois.... j'apperçois le lieu triſte & reſpectable.... Beauté, c'eſt donc-là ton dernier aſyle!... Confiance, amitié, vertus, plaiſirs, folâtres jeux, la terre a tout englouti.... Je me ſens entraînée... j'approche en friſſonnant... je crains de fouler cette terre ſacrée.... je crois la ſentir palpiter & frémir ſous mes pieds... j'entends murmurer une voix plaintive!... Claire! ô ma Claire! où es-tu? que fais-tu loin de ton amie?... Son cercueil ne la contient pas toute en-

tiere... il attend le reſte de ſa proie... il ne l'attendra pas long-tems (1).

---

(1) En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il eſt, m'en eſt ſi agréable, & le ſera, je penſe, à tout lecteur d'un bon naturel. C'eſt qu'au moins ce foible intérêt eſt pur & ſans mélange de peine; qu'il n'eſt point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne ſaurois concevoir quel plaiſir on peut prendre à imaginer & compoſer le perſonnage d'un ſcélérat, à ſe mettre à ſa place tandis qu'on le repréſente, à lui prêter l'éclat le plus impoſant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, leſquels paſſent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir ſans ſouffrir. Il me ſemble qu'on devroit gémir d'être condamné à un travail ſi cruel; ceux qui s'en font un amuſement, doivent être bien dévorés du zèle de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

Fin du quatrieme Tome.

TABLE
DES LETTRES
ET MATIERES
Contenues en ce Volume.

LETTRE PREMIERE de Mylord Edouard à Saint Preux.

Il lui demande l'explication des chagrins secrets de Madame de Wolmar, desquels Saint-Preux lui avoit parlé dans une lettre qui n'a pas été reçue. page 1

LET. II. de Saint-Preux à Mylord Edouard.

Incrédulité de M. de Wolmar, cause des chagrins secrets de Julie. 5

LET. III. de Saint-Preux à Mylord Edouard.

Arrivée de Madame d'Orbe avec sa fille chez M. de Wolmar. Transports & fêtes à l'occasion de cette réunion. 27

LET. IV. de Saint-Preux à Mylord Edouard.

Ordre & gaieté qui regnent chez M. de Wolmar dans le tems des vendanges. Le Baron d'Etange & Saint-Preux sincerement réconciliés. 40

LET. V. de Saint-Preux à M. de Wolmar.

Saint-Preux parti avec Mylord Edouard pour Rome. Il témoigne à M. de Wolmar la joie

où il eſt d'avoir appris qu'il lui deſtine l'éducation de ſes enfans. 61

LET. VI. de Saint-Preux à Madame d'Orbe.

Il lui rend compte de la premiere journée de ſon voyage. Nouvelles foibleſſes de ſon cœur. Songe funeſte. Mylord-Edouard le ramene à Clarens pour le guérir de ſes craintes chimériques. Sûr que Julie eſt en bonne ſanté, Saint-Preux repart ſans la voir. 66

LET. VII. de Madame d'Orbe à Saint-Preux.

Elle lui reproche de ne s'être pas montré aux deux couſines. Impreſſion que fait ſur Claire le rêve de Saint-Preux. 81

LET. VIII. de M. de Wolmar à Saint-Preux.

Il le plaiſante ſur ſon rêve, & lui fait quelques légers reproches ſur le reſſouvenir de ſes anciennes amours. 86

LET. IX. de Saint-Preux à M. de Wolmar.

Anciennes amours de Mylord Edouard, motif de ſon voyage à Rome. Dans quel deſſein il a emmené avec lui Saint-Preux. Celui-ci ne ſouffrira pas que ſon ami faſſe un mariage indécent; il demande à ce ſujet conſeil à M. de Wolmar, & lui recommande le ſecret. 88

LET. X. de Madame de Wolmar à Madame d'Orbe.

Elle a pénétré les ſecrets ſentimens de ſa couſine pour Saint-Preux; lui repréſente le danger qu'elle peut courir avec lui, & lui conſeille de l'épouſer. 96

LET. XI. d'Henriette à sa mere.
Elle lui témoigne l'ennui où son absence a mis tout le monde ; lui demande des présens pour son petit mali, & ne s'oublie pas elle-même. 121
LET. XII. de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.
Elle lui apprend son arrivée à Lausanne, où elle l'invite de venir pour la noce de son frere. 123
LET. XIII. de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.
Elle instruit sa cousine de ses sentimens pour Saint-Preux. Sa gaieté la mettra toujours à l'abri de tout danger. Ses raisons pour rester veuve. 126
LET. XIV. de Mylord Edouard à M. de Wolmar.
Il lui apprend l'heureux dénouement de ses aventures, effet de la sage conduite de Saint-Preux. Il accepte les offres que lui a fait M. de Wolmar, de venir passer à Clarens le reste de ses jours. 152
LET. XV. de M. de Wolmar à Mylord Edouard.
Il l'invite de nouveau à venir partager, lui & Saint-Preux, le bonheur de sa maison. 167
LET. XVI. de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.
Caractère, goûts & mœurs des habitans de Genève. 171
LET. XVII. de Madame de Wolmar à Saint-Preux.

Elle lui fait part du dessein qu'elle a de le marier avec Madame d'Orbe ; lui donne des conseils relatifs à ce projet, & combat ses maximes sur la priere & sur la liberté. 188

LET. XVIII. de Saint-Preux à Madame de Wolmar.

Il se refuse au projet formé par Madame de Wolmar, de l'unir à Madame d'Orbe, & par quels motifs. Il défend son sentiment sur la priere & sur la liberté. 213

LET. XIX. de Madame de Wolmar à Saint-Preux.

Elle lui fait des reproches dictés par l'amitié, & à quelle occasion. Douceurs du desir, charme de l'illusion. Dévotion de Julie, & quelle... Ses allarmes par rapport à l'incrédulité de son mari, calmées, & par quelles raisons. Elle informe Saint-Preux d'une partie qu'elle doit faire à Chillon avec sa famille. Funeste pressentiment. 244

LET. XX. de Fanchon Anet à Saint-Preux.

Madame de Wolmar se précipite dans l'eau, où elle voit tomber un de ses enfans. 281

LET. XXI. à Saint-Preux, commencée par Madame d'Orbe, & achevée par M. de Wolmar.

Mort de Julie. 284

LET. XXII. de M. de Wolmar à Saint-Preux.

Détail circonstancié de la maladie de Madame de Wolmar. Ses divers entretiens avec sa famille

& avec un Miniſtre, ſur les objets les plus importans. Retour de Claude Anet. Tranquilité d'âme de Julie au ſein de la mort. Elle expire entre les bras de ſa couſine. On la croit fauſſement rendue à la vie, & à quelle occaſion. Comment le rêve de Saint-Preux eſt en quelque ſorte accompli. Conſternation de toute la maiſon. Déſeſpoir de Claire. 285

LET XXIII. de Julie à Saint-Preux: cette lettre étoit incluſe dans la précédente.

Julie regarde ſa mort comme un bienfait du ciel, & par quel motif. Elle engage de nouveau Saint-Preux à épouſer Madame d'Orbe, & le charge de l'éducation de ſes enfans. Derniers adieux. 374

LET. XXIV. de Madame d'Orbe à Saint-Preux.

Elle lui fait l'aveu de ſes ſentimens pour lui, & lui déclare en même tems qu'elle veut toujours reſter libre. Elle lui repréſente l'importance des devoirs dont il eſt chargé; lui annonce chez M. de Wolmar des diſpoſitions prochaines à abjurer ſon incrédulité; l'invite, lui & Mylord Edouard, à ſe réunir au plutôt à la famille de Julie. Vive peinture de l'amitié la plus tendre, & de la plus amere douleur. 381

Fin de la Table du quatrieme & dernier Volume.

SUJETS D'ESTAMPES.

LA plupart de ces sujets sont détaillés, pour les faire entendre, beaucoup plus qu'ils ne peuvent l'être dans l'exécution: car, pour rendre heureusement un dessin, l'Artiste ne doit pas le voir tel qu'il sera sur son papier, mais tel qu'il est dans la Nature. Le crayon ne distingue pas une blonde d'une brune; mais l'imagination qui le guide doit les distinguer. Le burin marque mal les clairs & les ombres, si le Graveur n'imagine aussi les couleurs. De même, dans les figures en mouvement, il faut voir ce qui précède & ce qui suit, & donner au tems de l'action une certaine latitude; sans quoi, l'on ne saisira jamais bien l'unité du moment qu'il faut exprimer. L'habileté de l'Artiste consiste à faire imaginer au Spectateur beaucoup de choses qui ne sont pas sur la planche;

& cela dépend d'un heureux choix de circonſtances, dont celles qu'il rend font ſuppoſer celles qu'il ne rend pas. On ne ſauroit donc entrer dans un trop grand détail, quand on veut expoſer des ſujets d'Eſtampes, & qu'on eſt abſolument ignorant dans l'art. Au reſte, il eſt aiſé de comprendre que ceci n'avoit pas été écrit pour le Public; mais en donnant ſéparément les Eſtampes, on a cru devoir y joindre l'explication.

Quatre ou cinq perſonnages reviennent dans toutes les planches, & en compoſent à-peu-près toutes les figures. Il faudroit tâcher de les diſtinguer par leur air & par le goût de leur vêtement, en ſorte qu'on les reconnût toujours.

1. Julie eſt la Figure principale; blonde, une phyſionomie douce, tendre, modeſte, enchantereſſe. Des grâces naturelles ſans la moindre affectation: une élégante ſimplicité, même

un peu de négligence dans son vêtement, mais qui lui sied mieux qu'un air plus arrangé : peu d'ornemens, toujours du goût ; la gorge couverte en fille modeste, & non pas en dévote.

2. CLAIRE, ou la Cousine. Une brune piquante ; l'air plus fin, plus éveillé, plus gai ; d'une parure un peu plus ornée, & visant presque à la coquetterie ; mais toujours pourtant de la modestie & de la bienséance. Jamais de panier ni à l'une ni à l'autre.

3. SAINT-PREUX, ou l'Ami. Un jeune homme d'une figure ordinaire ; rien de distingué ; seulement une physionomie sensible & intéressante. L'habillement très-simple : une contenance assez timide, même un peu embarrassée de sa personne, quand il est de sang-froid ; mais bouillant & emporté dans la passion.

4. LE BARON D'ETANGE, ou le Pere. Il ne paroît qu'une fois, & l'on dira comment il doit être.

5. MYLORD EDOUARD, ou l'Anglois. Un air de grandeur qui vient de l'âme plus que du rang; l'empreinte du courage & de la vertu; mais un peu de rudeſſe & d'âpreté dans les traits. Un maintien grave & ſtoïque, ſous lequel il cache avec peine une extrême ſenſibilité. La parure à l'Angloiſe, & d'un grand Seigneur ſans faſte. S'il étoit poſſible d'ajouter à tout cela le port un peu ſpadaſſin, il n'y auroit pas de mal.

6. M. DE WOLMAR, le Mari de Julie. Un air froid & poſé. Rien de faux ni de contraint; peu de geſtes, beaucoup d'eſprit, l'œil aſſez fin; étudiant les gens ſans affectation.

Tels doivent être, à-peu-près, les caractères des Figures. Je paſſe aux ſujets des Planches.

EXPLICATION

De l'Eſtampe qui eſt à la tête du premier Volume.

POUR exprimer l'impreſſion que peut faire la grandeur plus que naturelle des caractères tracés dans ce Roman, on repréſente l'Auteur de la *Nouvelle Héloïſe* ſous l'emblême d'un Peintre animé par le feu du Génie & par celui de l'Amour, & qui, en imitant la Nature, la peint beaucoup plus grande & plus belle qu'elle n'eſt.

On voit dans ce deſſin une femme debout, rayonnante de lumiere, dans une attitude ſimple & gracieuſe. C'eſt la Nature qui préſente ſes beautés aux yeux du Peintre. Le Génie de l'invention, ayant des aîles à la tête, tient un flambeau, & concourt avec l'Amour, qui en a un également, à allumer une flamme ſur la tête du Peintre; c'eſt-à-dire, qu'ils allument le feu de ſon génie. Dans ce

moment d'enthousiasme, on voit que la représentation qu'il trace sur un tableau roulé, est considérablement plus grande que l'objet qu'il imite.

PREMIERE ESTAMPE.

Tome I. *Lettre* XIV. *page* 142.

LE lieu de la Scène est un bosquet. Julie vient de donner à son ami un baiser *cosi saporito*, qu'elle en tombe dans une espece de défaillance. On la voit dans un état de langueur se pencher, se laisser couler sur les bras de sa Cousine, & celle-ci la recevoir avec un empressement qui ne l'empêche pas de sourire, en regardant du coin de l'œil son ami. Le jeune homme a les deux bras étendus vers Julie; de l'un, il vient de l'embrasser, & l'autre s'avance pour la soutenir : son chapeau est à terre. Un ravissement, un transport très-vif de plaisir & d'alarmes, doit régner dans son

geſte & ſur ſon viſage. Julie doit ſe pâmer, & non s'évanouir. Tout le tableau doit reſpirer une ivreſſe de volupté, qu'une certaine modeſtie rend encore plus touchante.

INSCRIPTION *de la* 1re. *planche.*

Le premier baiſer de l'amour.

DEUXIEME ESTAMPE.

Tome I. *Lettre* LX. *page* 379.

LE lieu de la Scène eſt une chambre fort ſimple. Cinq perſonnages rempliſſent l'Eſtampe. Mylord Edouard, ſans épée, & appuyé ſur une canne, ſe met à genoux devant l'Ami, qui eſt aſſis à côté d'une table ſur laquelle ſont ſon épée & ſon chapeau, avec un livre plus près de lui. La poſture humble de l'Anglois ne doit rien avoir de honteux ni de timide; au contraire, il régne ſur ſon viſage une fierté ſans arrogance, une hauteur de

courage; non pour braver celui devant lequel il s'humilie, mais à cauſe de l'honneur qu'il ſe rend à lui-même de faire une belle action par un motif de juſtice & non de crainte. L'Ami, ſurpris, troublé de voir l'Anglois à ſes pieds, cherche à le relever avec beaucoup d'inquiétude, & un air très-confus. Les trois Spectateurs, tous en épée, marquent l'étonnement & l'admiration, chacun par une attitude différente. L'eſprit de ce ſujet eſt, que le perſonnage qui eſt à genoux imprime du reſpect aux autres, & qu'ils ſemblent tous à genoux devant lui.

INSCRIPTION *de la 2e. planche.*

L'héroïſme de la vertu.

TROISIEME ESTAMPE.

Tome II. *Lettre* X. *page* 74.

LE lieu eſt une chambre de cabaret, dont la porte ouverte donne dans une autre chambre. Sur une table, auprès du feu, devant laquelle eſt aſſis Mylord Edouard en robe-de-chambre, ſont deux bougies, quelques lettres ouvertes, & un paquet encore fermé. Edouard tient de la main droite une lettre qu'il baiſſe de ſurpriſe, en voyant entrer le jeune homme. Celui-ci, encore habillé, a le chapeau enfoncé ſur les yeux, tient ſon épée d'une main, & de l'autre montre à l'Anglois, d'un air emporté & menaçant, la ſienne qui eſt ſur un fauteuil à côté de lui. L'Anglois fait de la main gauche un geſte de dédain froid & marqué. Il regarde en même tems l'étourdi d'un air de compaſſion propre à le faire rentrer en lui-même; & l'on doit remar-

quer en effet dans son attitude, que ce regard commence à le décontenancer.

INSCRIPTION *de la 3e. planche.*

Ah, jeune homme! à ton bienfaicteur!

QUATRIEME ESTAMPE.

Tome II. *Lettre* XXVI. *page* 262.

LA Scène est dans la rue, devant une maison de mauvaise apparence. Près de la porte ouverte, un laquais éclaire avec deux flambeaux de table. Un fiacre est à quelques pas de-là; le cocher tient la portiere ouverte, & un jeune homme s'avance pour y monter. Ce jeune homme est St.-Preux, sortant d'un lieu de débauche, dans une attitude qui marque le remords, la tristesse & l'abattement. Une des habitantes de cette maison l'a reconduit jusques dans la rue; &, dans ses adieux, on voit la joie, & l'air d'une personne qui se félicite

d'avoir triomphé de lui. Accablé de douleur & de honte, il ne fait pas même attention à elle. Aux fenêtres sont de jeunes Officiers avec deux ou trois compagnes de celle qui est en bas. Ils battent des mains & applaudissent d'un air railleur, en voyant passer le jeune homme, qui ne les regarde, ni ne les écoute. Il doit régner une immodestie dans le maintien des femmes, & un désordre dans leur ajustement, qui ne laisse pas douter un moment de ce qu'elles sont, & qui fasse mieux sortir la tristesse du principal personnage.

INSCRIPTION *de la 4e. planche.*

La honte & les remords vengent l'amour outragé.

CINQUIEME ESTAMPE.

Tome II. *Lettre* XLII. *page* 353.

LA Scène se passe de nuit, & représente la chambre de Julie, dans le désordre où est ordinairement celle d'une personne malade. Julie est dans son lit avec la petite vérole ; elle a le transport. Ses rideaux, fermés, étoient entr'ouverts pour le passage de son bras qui est endehors ; mais, sentant baiser sa main, de l'autre elle ouvre brusquement le rideau, & reconnoissant son ami, elle paroît surprise, agitée, transportée de joie, & prête à s'élancer vers lui. L'Amant, à genoux près du lit, tient la main de Julie, qu'il vient de saisir, & la baise avec un emportement de douleur & d'amour, dans lequel on voit, non-seulement qu'il ne craint pas la communication du venin, mais qu'il la desire. A l'instant Claire, un bougeoir à la main, remarquant le mouvement de Julie,

prend le jeune homme par le bras, & l'arrachant du lieu où il eſt, l'entraîne hors de la chambre. Une femme-de-chambre, un peu âgée, s'avance en même tems au chevet de Julie pour la retenir. Il faut qu'on remarque dans tous les perſonnages une action très-vive, & bien priſe dans l'unité du moment.

INSCRIPTION *de la 5e. planche.*

L'inoculation de l'amour.

SIXIEME ESTAMPE.

Tome II. *Lettre* XLVI. *page* 396.

LA Scène ſe paſſe dans la chambre du Baron d'Etange, pere de Julie. Julie eſt aſſiſe, & près de ſa chaiſe eſt un fauteuil vuide: ſon pere, qui l'occupoit, eſt à genoux devant elle, lui ſerrant les mains, verſant des larmes, & dans une attitude ſuppliante & pathétique. Le trouble, l'agitation, la douleur, ſont dans les yeux

de Julie. On voit, à un certain air de laſſitude, qu'elle a fait tous ſes efforts pour relever ſon pere ou ſe dégager; mais, n'en pouvant venir à bout, elle laiſſe pencher ſa tête ſur le dos de ſa chaiſe, comme une perſonne prête à ſe trouver mal, tandis que ſes deux mains en avant portent encore ſur les bras de ſon pere. Le Baron doit avoir une phyſionomie vénérable, une chevelure blanche, le port militaire; & quoique ſuppliant, quelque choſe de noble & de fier dans le maintien.

INSCRIPTION *de la 6e. planche.*

La force paternelle.

SEPTIEME ESTAMPE.

Tome III. *Lettre* XII. *page* 404.

LA Scène se passe dans l'avenue d'une maison de campagne, quelques pas au-delà de la grille, devant laquelle on voit en-dehors une chaise arrêtée, une malle derriere, & un postillon. Comme l'ordonnance de cette Estampe est très-simple, & demande pourtant une grande expression, il la faut expliquer.

L'ami de Julie revient d'un voyage de long cours; &, quoique le mari sache qu'avant son mariage cet ami a été amant favorisé, il prend une telle confiance dans la vertu de tous deux, qu'il invite lui-même le jeune homme à venir dans sa maison. Le moment de son arrivée est le sujet de l'Estampe. Julie vient de l'embrasser, & le prenant par la main, le présente à son mari, qui s'avance pour l'embrasser à son tour. M. de

Wolmar, naturellement froid & posé, doit avoir l'air ouvert, presque riant, un regard serein qui invite à la confiance.

Le jeune homme, en habit de voyage, s'approche avec un air de respect, dans lequel on déméle, à la vérité, un peu de contrainte & de confusion, mais non pas une gêne pénible, ni un embarras suspect. Pour Julie, on voit sur son visage, & dans son maintien, un caractère d'innocence & de candeur, qui montre en cet instant toute la pureté de son âme. Elle doit regarder son mari avec une assurance modeste, où se peignent l'attendrissement, & la reconnoissance que lui donne un si grand témoignage d'estime, & le sentiment qu'elle en est digne.

INSCRIPTION *de la 7e. planche.*

La confiance des belles âmes.

HUITIEME ESTAMPE.

Tome III. *Lettre* XXIII. *page* 343.

LE payſage eſt ici ce qui demande le plus d'exactitude. Je ne puis mieux le repréſenter qu'en tranſcrivant le paſſage où il eſt décrit.

Nous y arrivâmes après une demi-heure de marche, par quelques ſentiers ombragés & tortueux qui montoient inſenſiblement entre les rochers, & n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. Ce lieu ſolitaire formoit un réduit ſauvage & déſert, plein de ces ſortes de beautés qui ne touchent que les âmes ſenſibles, & paroiſſent horribles aux autres. Un torrent, formé par la fonte des neiges, rouloit à cent pas de nous une

une eau bourbeuſe, & charrioit avec fracas du limon, du ſable & des pierres. Derriere nous, une chaîne de roches inacceſſibles ſéparoit l'eſplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les Glacieres, *parce que d'énormes ſommets de glace qui s'accroiſſent inceſſamment, les couvrent depuis le commencement du Monde. Des forêts de noirs ſapins nous ombrageoient triſtement à droite ; un grand bois de chênes étoit à gauche au-delà du torrent ; & preſque à pic, au-deſſous de nous, cette immenſe plaine d'eau que le lac forme au ſein des montagnes nous ſéparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont le ſpectacle étoit couronné par la cîme du majeſtueux Jura.*

Au milieu de ces grands & ſuper-

bes objets, le petit terrein où nous étions étaloit les charmes d'un ſéjour riant & champêtre. Quelques ruiſſeaux filtroient à travers les rochers, & rouloient ſur la verdure en filets de cryſtal. Quelques arbres fruitiers Sauvages, enracinés dans les hauteurs, penchoient leurs têtes ſur les nôtres. La terre humide étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un ſi doux réduit aux objets qui l'environnoient, il ſembloit que ce lieu déſert dût être l'aſyle de deux amans échappés ſeuls au bouleverſement de la Nature.

Il faut ajouter à cette deſcription, que deux quartiers de rocher tombés du haut, & pouvant ſervir de table & de ſiége, doivent être preſqu'au bord de l'eſplanade; que dans la perſpective des côtes du pays de Vaud qu'on voit dans l'éloignement, on diſtingue ſur le rivage, des vil-

les de distance en distance, & qu'il est nécessaire, au moins, qu'on en apperçoive une vis-à-vis de l'esplanade ci-dessus décrite.

C'est sur cette esplanade que sont Julie & son Ami ; les deux seuls personnages de l'Estampe. L'Ami, posant une main sur l'un des deux quartiers, lui montre de l'autre main, & d'un peu loin, des caracteres gravés sur les rochers des environs. Il lui parle en même tems avec feu ; on lit dans les yeux de Julie l'attendrissement que lui causent ses discours, & les objets qu'il lui rappelle; mais on y lit aussi que la vertu préside, & ne craint rien de ces dangereux souvenirs.

Il y a un intervalle de dix ans entre la premiere Estampe & celle-ci, & dans cet intervalle Julie est devenue femme & mere : mais il est dit qu'étant fille elle laissoit dans son ajustement un peu de négligence qui la rendoit plus touchante ; & qu'étant femme, elle se paroit

avec plus de soin. C'est ainsi qu'elle doit être dans la Planche septieme ; mais dans celle-ci, elle est sans parure, & en robe du matin.

INSCRIPTION *de la* 8e. *planche.*

Les monumens des anciennes amours.

NEUVIEME ESTAMPE.

Tome III. *Lettre* XXVI. *page* 438.

UN sallon, sept figures. Au fond vers la gauche, une table à thé, couverte de trois tasses, la théière, le pot à sucre, &c. Autour de la table sont, dans le fond & en face, M. de Wolmar ; à sa droite en tournant, l'Ami tenant la gazette ; en sorte que l'un & l'autre voient tout ce qui se passe dans la chambre.

A droite, aussi dans le fond, Madame de Wolmar assise tenant de la broderie ; sa femme-de-chambre assise à côté d'elle

& faisant de la dentelle ; son oreiller est appuyé sur une chaise plus petite. Cette femme-de-chambre, la même dont il est parlé ci-après, Planche onzieme, est plus jeune que celle de la Planche sixieme.

Sur le devant, à sept ou huit pas des uns & des autres, est une autre petite table couverte d'un livre d'Estampes que parcourent deux petits garçons. L'aîné, tout occupé des figures, les montre au cadet; mais celui-ci compte furtivement des onchets qu'il tient sous la table, cachés par un des côtés du livre. Une petite fille de huit ans, leur aînée, s'est levée de la chaise qui est devant la femme-de-chambre, & s'avance lestement sur la pointe des pieds vers les deux garçons. Elle parle d'un petit ton d'autorité, en montrant de loin la figure du livre, & tenant un ouvrage à l'aiguille de l'autre main.

Madame de Wolmar doit paroître avoir suspendu son travail pour contem-

pler le manége des enfans : les hommes ont de même ſuſpendu leur lecture pour contempler à la fois Madame de Wolmar & les trois enfans. La femme-de-chambre eſt à ſon ouvrage.

Un air fort occupé dans les enfans ; un air de contemplation réveuſe & douce dans les trois ſpectateurs. La mere ſurtout doit paroître dans une extaſe délicieuſe.

INSCRIPTION *de la 9e. planche.*

La matinée à l'Angloiſe.

DIXIEME ESTAMPE.

Tome IV. *Lettre* VI. *page* 75.

UNE chambre de cabaret. Le moment vers la fin de la nuit. Le crépuscule commence à montrer quelques objets ; mais l'obscurité permet à peine qu'on les distingue.

L'Ami, qu'un rêve pénible vient d'agiter, s'est jeté à bas de son lit, & a pris sa robe-de chambre à la hâte. Il erre avec un air d'effroi, cherchant à écarter de la main des objets fantastiques dont il paroît épouvanté. Il tâtonne pour trouver la porte. La noirceur de l'Estampe, l'attitude expressive du personnage, son visage effaré doivent faire un effet lugubre & donner aux regardans une impression de terreur.

INCRIPTION *de la* 10e. *planche.*

Où veux-tu fuir ? Le phantôme est dans ton cœur.

ONZIEME ESTAMPE.

Tome IV. *Lettre* XIII. *page* 138.

LA Scène eſt dans un ſallon. Vers la cheminée, où il y a du feu, eſt une table de jeu, à laquelle ſont, contre le mur, M. de Wolmar qu'on voit en face, & vis-à-vis, Saint-Preux, dont on voit le corps de profil, parce que ſa chaiſe eſt un peu dérangée ; mais dont on ne voit la tête que par derriere, parce qu'il la retourne vers M. de Wolmar.

Par terre, eſt un échiquier renverſé, dont les pieces ſont éparſes. Claire, d'un air, moitié ſuppliant, moitié railleur, préſente au jeune homme la joue pour y appliquer un ſoufflet ou un baiſer, à ſon choix, en punition du coup qu'elle vient de faire. Ce coup eſt indiqué par une raquette qu'elle tient pendante d'une main, tandis qu'elle avance l'autre main ſur le bras du jeune homme, pour lui faire

retourner la tête qu'il baisse & qu'il détourne d'un air boudeur. Pour que le coup ait pu se faire sans grand fracas, il faut un de ces petits échiquiers de maroquin, qui se ferment comme des livres, & le représenter à moitié ouvert contre un des pieds de la table.

Sur le devant est une autre personne qu'on reconnoît, au tablier, pour la femme-de chambre ; à côté d'elle est sa raquette sur une chaise. Elle tient d'une main le volant elevé, & de l'autre elle fait semblant d'en raccommoder les plumes ; mais elle regarde à travers, en souriant, la scène qui se passe vers la cheminée.

M. de Wolmar, un bras passé sur le dos de la chaise, comme pour contempler plus commodément, fait signe du doigt à la femme-de-chambre de ne pas troubler la scène par un éclat de rire.

INSCRIPTION *de la* 11e. *planche.*

Claire, Claire ! Les enfans chantent la nuit, quand ils ont peur.

DOUZIEME ESTAMPE.

Tome IV. *Lettre* XX. *page* 281.

CETTE derniere Eſtampe marque le moment où Julie va ſe jeter dans le lac pour en retirer un de ſes enfans, qui, malheureuſement y étoit tombé, en revenant du Château de Chillon. La femme-de chambre retient l'aîné des enfans qui veut ſe jeter dans l'eau après ſa mere. Les autres perſonnages ſont Madame d'Orbe, Henriette, ſa fille, le Baillif de Chillon, ſa femme, & M. de Wolmar, qui, par leur attitude, témoignent leur frayeur.

INSCRIPTION *de la* 12e. *planche.*

L'amour maternel.

Fin de l'explication du Recueil d'Eſtampes.

PRÉDICTION

Faite sur l'Auteur de la NOUVELLE HÉLOÏSE, *par un Anonyme.*

EN ce tems-là, il sortira des bords du lac de Genève un jeune homme sage & vertueux, qui voyagera chez le Peuple le plus éclairé de l'univers. Après avoir long-tems étudié, examiné les mœurs de ce Peuple, il lui dira : Vous êtes savant, mais corrompu. C'est la Société qui a commencé le mal ; les Arts & les Sciences l'acheveront : & peu de personnes le croiront ; parce que le mal a déjà des racines très-profondes.

Et il leur dira : Je suis venu vivre parmi vous pour m'instruire, & j'ai été fâché de voir la corruption de votre Société.

Et il dira encore : On eſt beaucoup plus vertueux dans le pays où je ſuis né, & je compte auſſi retourner parmi les miens.

Et il écrira que les Sauvages ſont moins corrompus que les Peuples d'une grande Ville ; que les vices augmentent, à meſure que la Société s'aggrandit ; que les Arts & les Sciences favoriſent les progrès du vice ; & il aura raiſon.

Et il ſoutiendra que le Théâtre eſt une mauvaiſe école pour former les mœurs ; & les Partiſans du Théâtre lui donneront tort, & trouveront extraordinaire qu'il ait fait un Opera.

Et il dira que la compagnie des Grands eſt dangereuſe, & ce-

pendant il fréquentera quelques Grands; & on trouvera encore cela extraordinaire.

Et il fera un livre pour dire que nous n'avons point de bonne Musique, & les Musiciens courroucés contre lui, ne pourront lui répondre que par des injures.

Et il dira aussi que les Peuples qui ont des mœurs ne lisent pas des romans, & il ne fera point de romans, mais un livre de mœurs auquel il donnera la forme d'un roman, pour le faire passer; c'est ainsi qu'on frotte de miel les bords d'un vase pour en faire avaler la liqueur amere.

Et dans ce livre, l'amitié, l'amour, l'honneur, la vertu ne seront

point fondés sur l'intérêt personnel; ne feront point de vains sentimens pris dans la Société, mais ce seront des affections réelles qui auront leur source dans le cœur; & c'est ce qui déplaira aux plus éclairés de la Nation.

Et dans ce livre on verra encore un jeune homme prendre un véritable amour pour une jeune fille; ce qui étonnera bien des gens qui n'ont jamais connu le véritable amour. Et la maitresse donnera la premiere un baiser à son amant, &, après avoir plus combattu que celles qui résistent, entraînée par la violence de ses feux, elle succombera.

Et elle aura des regrets plus grands que sa faute; & ceux qui connoissent l'amour l'excuseront.

Et on verra encore dans ce livre que les parens abuſent quelquefois de l'autorité qu'ils ont ſur leurs enfans ; qu'ils les forcent ſouvent à des mariages où leur cœur n'a point de part, & que l'intérêt fait aujourd'hui beaucoup de ménages malheureux.

Et il s'élévera une diſpute entre l'Écolier & un Seigneur Anglois ; ce qui donnera occaſion à un très-beau diſcours ſur la fureur du duel & du faux point-d'honneur ; & le Seigneur Anglois, reconnoiſſant ſon tort, en fera ſes excuſes d'une maniere qui ſurprendra d'admiration.

Et l'Écolier, devenu l'ami du Mylord, ſe rendra à Paris, n'y verra point les Philoſophes, fréquentera

les honnêtes gens, écrira à sa maitresse que les femmes du bel-air ont le ton grenadier, qu'elles ont peu de retenue, & qu'elles sont trop faciles à céder.

Et, malgré le soin d'éviter la mauvaise compagnie, il se trouvera, sans le savoir, chez des filles de mauvaise vie, & ne s'en appercevra qu'après la faute; il écrira son repentir à sa maitresse, & elle lui pardonnera.

Et les éclairés de la Nation se récrieront, & diront que tout cela n'est pas dans la Nature; & cette fille, toujours amoureuse, cédant aux ordres de ses parens, épousera un honnête-homme qui a sauvé la vie à son pere; &, malgré sa faute & son amour, elle fera le bonheur de son époux & le sien.

Et on ſera fort étonné qu'un homme épouſe une jeune fille, dont il ſait que le cœur appartient à un autre ; & les Philoſophes ſeront étonnés que ce mari ſoit un honnête-homme, & que cet honnête-homme ſoit un Athée.

Et les gens raiſonnables ſeront ſurpris de la contradiction de ces Philoſophes, qui, ayant établi qu'un Athée peut être honnête-homme, nient que le mari de cette jeune fille le ſoit, parce qu'il eſt Athée.

Et l'Amant, pour diſſiper ſon chagrin, ira voyager ; & il aura beaucoup vu dans le tour du Monde, & il reviendra en Europe.

Et, de retour, il ſera reçu dans la maiſon de ſa maitreſſe, qui ſau-

tera à son cou à son arrivée ; & le mari, qui fait toute leur intrigue, n'en sera point jaloux ; ce que bien des gens ne pourront concevoir.

Et on croira que, parce que l'amante a eu une foiblesse étant fille, elle doit nécessairement continuer à en avoir étant femme.

Et l'on sera étonné que le jeune homme & cette tendre épouse sachent conserver leur vertu, & se respecter en demeurant ensemble, & que le mari plaisante sur leurs aventures.

Et les honnêtes gens croiront aisément que tout cela peut se concilier ; mais les méchans seront dans l'étonnement, & ne pourront jamais y rien comprendre.

Et les plaiſirs de l'époux, de l'épouſe & de l'amant, ſeront ſimples & innocens. La maitreſſe veillera ſur ſes domeſtiques, & s'en fera aimer: dans le tems de vendange, elle jouera au milieu des vendangeurs, & en ſera reſpectée: elle teillera du chanvre avec eux, & le jeune homme prendra plaiſir à l'imiter; & ceux qui ne connoiſſent pas ces innocens plaiſirs, s'en moqueront.

Et l'Amant préſidera à l'éducation des enfans, il leur apprendra ſur-tout à ne parler qu'à propos dans les compagnies; & on ne les inſtruira dans leur religion que dans l'âge mûr, afin qu'ils la ſachent mieux; ce qui ne plaira pas à tout le monde.

Et les repas ſeront frugals, on

saura s'y priver de certains mets qui pourroient faire plaisir, pour mieux les goûter ensuite; & les méchans appelleront cela gourmandise.

Et la maitresse aura beaucoup de raison, de bon sens & de jugement; & les beaux esprits en seront courroucés.

Et le Philosophe remarquera que les gens faux doivent être sobres, & que la trop grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes & des âmes doubles.

Et l'ami ira pêcher dans un lac avec sa maitresse, & il rejettera dans les eaux les petits poissons dont ils n'auront pas besoin pour leur dîner; ce qui révoltera les gloutons.

Et dans un voyage qu'il fera chez les Valaiſans, il boira un peu plus de vin qu'à l'ordinaire; il ſera choqué de l'énorme ampleur de la gorge des jeunes Valaiſanes; & les ſots en riront.

Et lorſque ſa maitreſſe lui aura promis un rendez-vous, la violence de ſon amour lui fera regretter d'être obligé de manquer au rendez-vous pour faire une bonne action; & il fera cependant cette bonne action.

Et l'amie de ſa maitreſſe deviendra amoureuſe de lui, & lui ne ſera point amoureux d'elle, quoiqu'il lui donne un baiſer ſur la main; ce qui étonnera encore.

Et enfin ſa maitreſſe mourra;

Et avant que de mourir, elle écrira à ſon Amant, que la vertu qui les ſépara ſur la terre, les unira dans le ciel; qu'elle eſt trop heureuſe d'acheter, au prix de ſa vie, le droit de l'aimer toujours ſans crime

Et le mari enverra cette lettre à l'Amant.

Et on ne ſaura jamais ce que l'Amant eſt devenu.

Et les méchans ne ſe ſoucieront gueres de le ſavoir.

Et les honnêtes gens le rechercheront, & deſireront de connoître un pareil Amant.

Et tout le livre ſera moral, utile

& honnête, puiſqu'il prouvera que les peres ne ſont point en droit de diſpoſer du cœur de leurs filles, ſans les conſulter ; & que, pour faire des mariages heureux, on ne doit pas toujours avoir égard à l'égalité des conditions.

Et que, pourvu qu'on pratique la vertu, il eſt inutile d'en parler.

Et qu'une jeune fille peut avoir une foibleſſe avec un homme, & être enſuite forcée par ſes parens d'en épouſer un autre.

Et qu'en ſe livrant au bien, on n'a jamais de remords de l'avoir fait.

Et qu'un mari, sûr de la vertu de ſa femme, peut recevoir ſon

ancien Amant dans ſa maiſon.

Et que la femme peut embraſſer quelquefois ſon ancien Amant, ſans que le mari en conçoive de jalouſie.

Et elle dira que deux époux peuvent être heureux ſans amour.

Et le livre ſera écrit d'un beau ſtyle, pour en impoſer aux Philoſophes.

Et l'Auteur preſſera les raiſonnemens, pour mieux les convaincre.

Et il accumulera les preuves, & ne les convaincra pas.

Et ſon ſtyle ſera orné, fleuri, ſublime,

ſublime, nerveux; & on dira qu'il y a des endroits ſi pleins de feu, qu'ils *brûlent le papier.*

Et il connoîtra la ſimplicité, la juſteſſe, le naturel, & il n'emploiera la force que pour détruire le vice, & quelquefois le ſarcaſme, dans les choſes indifférentes.

Et le talent de l'Auteur ſera de faire briller la vertu, & de faire parler la raiſon & le bon-ſens. Il contemplera toujours la Nature, & donnera rarement carriere à ſon imagination.

Et, ſemblable aux Médecins qui ordonnent un remède pour prévenir le mal, il produira ſon livre ſous le titre de Roman; &, par cet innocent artifice, il réuſſira à guérir des

cœurs corrompus, & à faire aimer la vertu.

Il ne se vantera point d'avoir fait un livre utile; &, comme il aura mis à la tête de son livre un titre décidé, pour qu'une fille chaste sache à quoi s'en tenir en l'ouvrant, il dira: *Celle qui, malgré ce titre, en ôsera lire une seule page, est une fille perdue; mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre, le mal étoit fait d'avance: puisqu'elle a commencé, qu'elle acheve de le lire; elle n'a plus rien à risquer.* Et il auroit pu ajouter: *Elle ne peut même qu'y profiter.*

Et, après que dans son Roman il aura fait triompher les mœurs en détruisant la philosophie, il dira qu'il faut laisser les Romans aux Peuples corrompus.

Et il pourra dire auſſi qu'il y a des frippons chez les Peuples corrompus.

Et on le laiſſera tirer la conſéquence.

Et les Philoſophes voudront le forcer de ſe juſtifier d'avoir fait un livre où reſpire la vertu.

Et il aura ſoin de menacer de ſon mépris tous ceux qui n'eſtimeront pas ſon livre.

Et les gens vertueux le liront avec attendriſſement; & on ne l'appellera plus le *Philoſophe* ; & il ſera reconnu comme un des plus éloquens & des plus vertueux des hommes.

Et on ne fera point étonné comment, avec une âme pure & honnête, il a fait un livre qui le soit.

Et les Philosophes qui l'avoient loué, le calomnieront.

Et ceux qui ne croient pas à la vertu, trouveront que le livre les ennuie.

Et ceux qui croient en lui, y croiront plus que jamais.

FIN.

recueillis de M. l'Abbé *Prevôt*, 2 vol. *in*-12, 5 l.

DICTIONNAIRE Militaire portatif, contenant tous les termes propres à la Guerre, ſur ce qui regarde la Tactique, le Génie, l'Artillerie, la ſubſiſtance, la diſcipline des Troupes, tant ſur mer que ſur terre; avec la défenſe & l'attaque des Places, quatrieme édition, revue, corrigée & conſidérablement augmentée, 3 vol. *in*-8°. 15 l.

ELOGE de la Folie, nouvelle édition, belles figures, *in*-12, 3 l.

Entretiens ſur les Romans, ouvrage moral & critique, avec une Table alphabétique des anciens & nouveaux Romans, *in*-12, 3 l.

Eſſai ſur l'Architecture, nouvelle édition augmentée, avec un Dictionnaire des termes, & des figures qui en facilitent l'explication, par M. l'Abbé *Laugier*, 6 l.

Eſſais Hiſtoriques ſur Paris, par M. *de Saint Foix*, nouvelle édition, conſidérablement augmentée, *in*-12, 5 vol. 12 l. 10 ſ.

Etat actuel de l'Eſpagne, ou Lettres concernant la Nation Eſpagnole, écrites à Madrid pendant les années

1761 & 1762, traduit de l'Anglois, 2 vol. *in*-12, 6 l.

Etude Militaire, deux parties, par M. le Baron *de Traverſe* : la premiere contient l'Eſprit du Traité de l'Art de la Guerre, de M. *de Puiſegur*, ſuivi d'un Supplément avec figures : la ſeconde, l'Extrait des Commentaires de *Folard* ſur Polybe, 2 vol. *in* 12, 5 l.

FABLES & Contes en vers, par M. *Riveri*, *in*-12, figures, avec un Diſcours ſur la Littérature Allemande, 2 l. 10 ſ.

Fables nouvelles, miſes en vers par M. l'Abbé *Aubert*, nouvelle édition, 1764, *in*-12, 2 l. 10 ſ.

GRAMMAIRE Allemande à l'uſage des François, par M. *Quand*; nouvelle édit. revue par M. *Geraud de Palfende*, Maître de langue Allemande des Enfans de France, p. *in*-8°. 3 l.

HENRIADE (la), avec les Variantes, par M. *de Voltaire*, nouvelle édition, *in*-12, 4 l.

Henriette, traduite de l'Anglois, 2 vol. 5 l.

Hiſtoire d'Angleterre (nouvelle), depuis la fondation de cette Monarchie juſqu'à préſent, 1766, 6 vol. *in*-12, 15 l.

Hiſtoire des Conjurations, Conſpirations & Révolutions célèbres de l'Univers, *in*-12, 10 vol. *Ouvrage fini*, 25 l.

Hiſtoire de la République de Veniſe, depuis ſa fondation juſqu'à préſent, par l'Abbé *Laugier*, 12 vol *in*-12, 36 l.

Hiſtoire de Jean Sobieski, Roi de Pologne, avec ſon Portrait, 3 vol. *in*-12, par M. l'Abbé *Coyer*, 7 l. 10 ſ.

Hiſtoire de Mademoiſelle de *Terneile*, par Madame de *Piſieulx*, 6 parties brochées, 9 l.

Hiſtoire de l'Empire de Ruſſie, ſous Pierre-le-Grand, *in*-12, 2 vol. par M. *de Voltaire*, 5 l.

Hiſtoire de *Cleveland*, 6 vol. 15 l.

Hiſtoire de Charles XII, Roi de Suède, par M. *de Voltaire*, nouvelle édit. 2 l. 10 ſ.

Hiſtoires édifiantes, pour ſervir de lectures aux jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, *in*-12, par M. *Ducher*; nouvelle édition, augmentée par M. *Collet*, 1767, 3 l.

Hiſtoire de la Maiſon de *Montmorency* & de *Luxembourg*, par M. *Deſormeaux*, 5 vol. *in*-12, 15 l.

INSTITUTIONS Politiques, par M. le Baron de *Bielfeld*, avec le Portrait

de l'Auteur, en 4 vol. *in*-12, nouvelle édit. exactement revue & corrigée, augmentée d'un Supplément, 1762, 12 l.

Intérêts (les) de la France mal entendus, dans la Population, l'Agriculture, le Commerce, la Marine & l'Industrie, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée, 3 vol. *in*-12, 7 l. 10 s.

La Famille vertueuse, traduite de l'Anglois, 4 vol. *in*-12, br. 6 l.

Lettres de Milady Wortlay Montagut, écrites pendant ses voyages en diverses parties du Monde, traduites de l'Anglois, 1764, 4 l. 10 s.

Lettres d'une Péruvienne, nouvelle édition, augmentée de plusieurs Lettres, d'une Introduction à l'Histoire, & d'un Eloge de Madame *de Grafigny*, suivies des Lettres d'*Aza*, 2 vol. *in*-12, 1760, 5 l.

Lettres Turques, & de Nedim-Coggia, nouvelle édition, augmentée considérablement, 2 part. 3 l.

Lettres de M. *Crébillon* le fils, avec le Sylphe ou Songe de Madame de ***, 2 vol. *in*-12, 2 l. 8 s.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai vu par ordre de Monseigneur le Chancelier, les *Estampes pour la Julie*, ou *la Nouvelle Héloïse*, & lu l'*Explication de ces mêmes Estampes* : je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 10 Février 1761.

Signé, GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France et de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; Salut. Notre amé Nicolas-Bonaventure Duchesne, *Libraire à Paris*, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Préface de la Nouvelle Héloïse*, ou *Entretien sur les Romans, avec le Recueil d'Estampes*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives,

à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre-ſcel des préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Libraire, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre,

& un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON: le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission; & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le troisieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent soixante-un, & de notre Regne le quarante-sixieme. PAR LE ROI en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 203, fol. 218, conformément au Réglement de 1723. A Paris, le 7 Mars 1761.

Signé, G. SAUGRAIN, Syndic,

De l'Imprimerie de P. AL. LE PRIEUR, Imprimeur du Roi, 1770.

CATALOGUE
DE LIVRES DE FONDS.

ABREGÉ Chronologique de l'Hiſtoire d'Eſpagne, depuis ſa fondation juſqu'à préſent, par M. *Deſormeaux*, 5 vol. *in*-12, 12 l. 10 ſ.

Albert (l') Moderne, ou le Recueil de pluſieurs Secrets admirables ſur la ſanté, l'agrément & l utilité, *in*-12, 3 l.

Anecdotes Hiſtoriques, Militaires & Politiques de l'Europe, 3 vol. *in*-8. 9 l.

Anthologie Françoiſe, miſe en ordre pour l'hiſtorique, par M. *de Querlon*, & les Chanſons par M. *Monet*, 4 vol. 24 l.

BIBLIOTHEQUE des Fées, ou Recueil choiſi des plus jolis Contes de Fées, tirés des Ouvrages Périodiques, pour l'inſtruction & amuſement de la Jeuneſſe, 2 vol. *in*-12, 5 l.

COLLECTION Hiſtorique, contenant l'expédition du Prétendant en Ecoſſe, les Siéges de Pondichéri & de Madras, *in*-12, avec les Plans des Batailles, 2 l. 10 ſ.

Contes, Aventures & Faits ſinguliers,